

Université de Caen
UFR des Sciences de l'Homme

**Aventure, idéologie et
représentation du monde indien
chez Gustave Aimard**

Mémoire pour l'obtention de la maîtrise de lettres modernes

Emmanuel Dubosq

Sous la direction de M. Gérard Gengembre,
professeur de littérature française à l'université de Caen.

Novembre 2003

Je tiens à remercier M. Guy Barthèlemy pour l'aide précieuse qu'il m'a apportée tout au long de cette année.

Ce document n'est pas libre de droits
Publié par la Bibliothèque électronique du Québec
avec l'autorisation de l'auteur

Introduction

Gustave Aimard (1818-1883) est un des écrivains les plus prolifiques du XIX^e siècle. Auteur de nombreux romans parmi lesquels figurent pêle-mêle des romans d'aventures, de flibusterie et des robinsonnades, il est cependant resté dans les mémoires jusque dans les années 1950, comme un des héritiers de Fenimore Cooper, célèbre romancier américain qui, dans des ouvrages comme *le Dernier des Mohicans*, présente le point de vue américain sur la guerre coloniale qui opposa la France et l'Angleterre durant le XVII^e siècle.

Adoptant résolument le point de vue opposé, Gustave Aimard choisit de mettre en scène une autre colonisation grâce à des personnages de coureur des bois, population le plus souvent de souche française mais dont les habitudes de vie, proches des peuples amérindiens, les ont amenés à se métisser avec les autochtones. Ainsi placées sous le signe du métissage grâce à des héros éponymes (*Balle-Franche*), les œuvres de Gustave Aimard que nous nous proposons d'étudier ne révèlent pas moins une profonde ambiguïté dans la façon d'aborder et de traiter l'altérité, qu'elle soit représentée par le métis hispano-indien ou par le « sauvage » Indien.

Dans des romans tels que *Balle-Franche*, l'Indien est en effet décrit comme un assaillant usant volontiers d'une violence démesurée pour repousser toute tentative d'intrusion sur son territoire. Toutefois, cette représentation, aussi

massive soit-elle, se double d'un certain intérêt pour le sauvage : fustigeant le caractère outrancier que prend la lutte indienne contre la colonisation et dénonçant les mœurs sauvages des Indiens, le narrateur se propose néanmoins de reconsidérer la race indienne en tentant d'évacuer une à une les idées reçues à son propos.

Littérature populaire, les romans d'aventures de Gustave Aimard ne peuvent être appréhendés qu'en relation avec les données nouvelles d'un contexte culturel émergent à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle : publication fragmentaire en feuilleton¹ et diffusion croissante vers des lecteurs à faible capital culturel imposent de multiples contraintes tant d'ordre intellectuel que romanesque. Tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, le roman-feuilleton des années 1850-1860 doit susciter un intérêt constant chez le lecteur ; d'où le recours à des « recettes » éprouvées faisant largement appel aux clichés et à la figuration manichéenne du monde, partageant celui-ci entre représentants du Bien, trappeurs et aventuriers, et représentants du Mal, Indiens et bandits, véritables dangers pour la stabilité et l'équilibre d'un espace imaginaire, la Prairie, dans lequel les lois et l'ordre moral n'ont plus de prise sur les êtres.

Littérature datée, au sens où elle n'a pas survécu à la disparition du contexte qui a vu son élaboration, l'œuvre de Gustave Aimard nécessite donc de se replonger dans le contexte historique et culturel de l'époque. Période

¹ Avant de désigner un type de texte, le terme « feuilleton » s'appliquait à la partie inférieure de la page d'un journal. L'habitude de publier des textes littéraires à cet endroit de la page a peu à peu forgé l'expression consacrée de « roman-feuilleton ».

d'expansion coloniale pour les grandes puissances européennes, dont la France, la seconde moitié du XIX^e siècle voit l'achèvement de la conquête du continent nord-américain commencée trois siècles plus tôt au détriment des populations amérindiennes. Forcés de s'adapter ou de disparaître face à une présence culturelle européenne de plus en plus oppressante, ces peuples se trouvent dans une situation d'échec que rien ne saurait améliorer. Les romans de Gustave Aimard décrivent cette disparition progressive et programmée des Indiens, parfois sur le ton de la déploration, mais le plus souvent en des termes renvoyant à une lecture fataliste de l'Histoire. L'étude de ces œuvres nous semble donc présenter un intérêt pour la connaissance de l'horizon idéologique du roman d'aventures, et en particulier du roman de l'Ouest, à un moment où les ambitions colonialistes des grandes puissances européennes se réalisent, non en Amérique, mais sur d'autres continents.

Nous nous pencherons donc tout d'abord sur le contexte culturel et littéraire dans lequel les œuvres de Gustave Aimard ont été publiées, afin de mieux comprendre les enjeux et les modes de lecture d'une littérature qui est aujourd'hui tombée en grande partie dans l'oubli. Puis, nous verrons que derrière les personnages de trappeur et d'aventuriers, se cache en fait une certaine nostalgie de la présence française sur le continent américain, ce qui n'est pas sans influence sur la représentation de l'Indien dans le roman. Enfin, nous aborderons les implications romanesques de l'idéologie raciale et nous tenterons de montrer qu'à la fin du XIX^e siècle l'imaginaire du roman de l'Ouest amorce progressivement une mutation, notamment au profit des thématiques propres à un genre littéraire appelé plus tard

« western ». Évacuant tout conflit racial et le remplaçant par un affrontement entre bandits et aventuriers, un des derniers romans de Gustave Aimard, *Les Bandits de l'Arizona*, marque alors la progressive disparition de l'imaginaire de la Prairie.

Première partie

Contexte historique et culturel de la seconde moitié du XIX^e siècle

Appréhender la littérature populaire du XIX^e siècle nécessite la connaissance des conditions d'émergence afin de mieux comprendre les enjeux qui se déploient autour de son écriture. Il nous paraît donc important de revenir sur le contexte historique et culturel du milieu du XIX^e siècle avant de s'intéresser aux œuvres de Gustave Aimard proprement dit.

1.1. L'ère de la culture de masse

Le XIX^e, inaugurant l'ère de la diffusion de la culture à grande échelle, a vu s'instaurer de profonds changements dans la manière d'écrire, de lire et de diffuser les imprimés. C'est dans ce contexte que les premiers lecteurs d'Aimard ont eu à apprécier ses œuvres.

1.1.1. Naissance du feuilleton et de la presse à grand tirage

Dominique Kalifa, dans son ouvrage intitulé *La culture de masse en France* décrit en ces termes la première moitié du XIX^e siècle :

« Le XIX^e siècle est, pour la société française,

celui d'une lente transition vers la lecture de masse. L'immense production d'imprimés à bas prix parvient en effet à trouver assez vite son public. L'accélération du processus d'alphabétisation rend disponibles de nouveaux lecteurs, jusque-là tenus en lisière du monde de l'écrit. Les réseaux de diffusion s'améliorent également vers le milieu du siècle, notamment grâce au chemin de fer, permettant aux journaux et aux livres de pénétrer en profondeur la société française. Au plaisir de lecture, qui s'étend peu à peu dans les milieux populaires, s'ajoutent les effets d'un très ample processus d'acculturation et d'homogénéisation.² »

Les premières années du XIX^e siècle voient en effet un début de bouleversement des pratiques culturelles héritées de l'Ancien Régime. Parmi celles-ci figure la consommation de journaux qui, banalisée par la Révolution française puis limitée jusqu'à la Restauration (1815-1830), tend à se démocratiser sous la monarchie de Juillet (1830-1848), notamment grâce à l'initiative d'entrepreneurs qui entendent importer dans le milieu éditorial les méthodes capitalistes de rationalisation des coûts. Cantonnée sous la Restauration à une frange très limitée de la haute bourgeoisie, ce que, depuis cette époque, nous appelons par métonymie la « presse », voit ses pratiques bouleversées par des « patrons de presse ».

² Dominique Kalifa, *la Culture de masse en France*, éd. de la Découverte, « Repères », Paris, 2001, p. 23.

Ainsi, Émile de Girardin, avec la création en 1836 de son journal *la Presse* inaugure une formule faisant date dans l'histoire de l'édition. Partant du principe que la publicité est le seul moyen d'abaisser le coût de l'abonnement au journal, principal frein à la progression des ventes, Girardin mise sur l'attrait d'un nouveau type de publication, le roman-feuilleton, qui, trois mois après la parution du premier numéro, fait son apparition dans le journal. Figurant en bas de la première page, le premier roman-feuilleton, *la Vieille fille* d'Honoré de Balzac, paraît ainsi dans *la Presse* du 23 octobre au 4 novembre 1836, entraînant un développement considérable du nombre d'abonnés en quelques semaines (auquel il faut ajouter, entre autres, les lecteurs pratiquant la consultation payante dans des cabinets de lecture et ceux qui ont souscrit collectivement un abonnement). Dans la lignée de Girardin, suivent alors de nombreuses publications reprenant la même formule : *le Siècle*, *le Journal des Débats*, publient les romans-feuilletons d'Alexandre Dumas, d'Honoré de Balzac, d'Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*, œuvre édifiante dont les visées humanitaristes sont à l'origine d'une frénésie populaire dont Umberto Eco analyse les ressorts dans *De Superman au surhomme*.³

La demande du public et des journaux se faisant de plus en plus pressante, la production de roman-feuilleton s'élargit au cours des décennies 1840-1850 (de quelques milliers d'exemplaires au début de la monarchie de Juillet, on passe à plusieurs centaines de milliers pour le très populaire *Petit Journal* que crée Moïse Polydore Millaud en 1863).

³ Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, Grasset, Paris, 1993, chap. « Eugène Sue ; le socialisme et la consolation » (pp. 38-83).

Apparaissent alors dans les colonnes des romans-feuilletons des thèmes et des genres littéraires inédits, à même d'intéresser les nouveaux lecteurs. Tels sont le roman judiciaire, précurseur du roman policier inventé dans les années 1860 par Émile Gaboriau, ou encore les romans mettant en scène le petit peuple et les bas-fonds de la société urbaine à la manière des *Mystères* d'Eugène Sue.

Parallèlement à l'explosion des ventes de journaux, le livre semble profiter de ce nouvel intérêt pour la lecture. Tirant profit à la fois de l'amélioration des techniques d'imprimerie, de l'adoption de nouvelles méthodes éditoriales et de la multiplication des auteurs dont ils reprennent les œuvres publiées d'abord en feuilleton, les éditeurs lancent sur le marché de nouveaux formats, plus petits et plus abordables que les éditions réservées aux auteurs de la grande littérature. Ils voient ainsi leur diffusion progresser rapidement parmi la population. Inabordable pour la majorité dans les années 1830, le livre entre dans les circuits de la grande consommation culturelle à partir des années 1850. Peu à peu, la production imprimée se démocratise, et passe de la domination des ouvrages à caractère religieux (dont Balzac, dans la première partie d'*Illusions perdues*, montre l'importance pour les petits imprimeurs de province) en se renversant au profit d'une littérature dont les enjeux sont laïcisés.

1.1.2 Qui lit ? Que lit-on ? Quel lectorat pour la littérature populaire ?

D'abord circonscrite aux lecteurs de la haute et moyenne

bourgeoisie des villes, la lecture des romans-feuilletons se développe peu à peu jusque dans les milieux ouvriers, comme en témoignent les récits de contemporains.⁴ Un des facteurs déterminants est à l'évidence la scolarisation de plus en plus fréquente des individus appartenant aux classes inférieures de la société⁵ et le taux d'alphabétisation nécessairement plus élevé qui en résulte. De même, la progression générale du pouvoir d'achat, conjugué à la diminution du temps de travail, offre une disponibilité nouvelle pour les loisirs culturels.

Si l'enseignement scolaire ne devient gratuit et universel que sous la III^e République et si le nombre d'écoles reste insuffisant pendant la majeure partie du XIX^e siècle, l'école permet à un nombre de plus en plus important d'individus d'accéder à l'écrit, y compris par la pratique personnelle de la lecture, grâce notamment à la traditionnelle remise des prix au cours de laquelle les élèves les plus méritants se voient décerner un livre. Ce nouveau type d'ouvrage doit bien souvent se démarquer des manuels scolaires classiques et répondre à une demande croissante pour les jeunes lecteurs : instruire en amusant⁶, *credo* d'un homme comme Jules

⁴ Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, tome III, Promodis, 1985, p.464-465.

⁵ La loi Guizot sur l'enseignement public primaire date de juin 1833 et oblige chaque commune à disposer d'une école primaire non-obligatoire destinée aux garçons, mais gratuite pour les plus pauvres.

⁶ Sur cette question, voir Sylvain Venayre, *la Gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Aubier, « collection historique », Paris, 2002, pp. 62-63 et l'article de Martine Lyons, « les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle, femmes, enfants, ouvriers » in Guillermo Cavallo et Roger Chartier (dir.),

Hetzel, éditeur de Balzac et de Hugo avant d'être celui de Jules Verne.

Lus par les enfants, les feuilletons, parus dans la presse et repris ensuite en volumes, n'en sont pas pour autant l'apanage de la jeunesse scolarisée. Même s'ils sont loin d'être lus par l'ensemble de la population française (des différences étant notables entre milieu urbain et rural, et entre France du nord et France du sud), les feuilletons puisent leur audience chez des catégories de lecteur se situant eux-mêmes au bas de l'échelle culturelle :

« Lecteurs “illettrés”, en ce qu'ils ne disposent ni de références littéraires, ni de capacité de mise à distance critique, ils n'inscrivent pas leur lecture dans une quelconque stratégie distinctive et y recherchent avant tout le plaisir immédiat. Souvent convaincus du caractère indigne ou vain de ces lectures, ils se perçoivent comme des lecteurs dominés.⁷ »

À la fois dominés d'un point de vue symbolique et culturel, les lecteurs du roman-feuilleton appartiennent aussi à la bourgeoisie aisée, comme le montre la répartition des librairies de l'éditeur parisien Dentu à la fin du XIX^e siècle.⁸

Histoire de la lecture dans le monde occidental, Seuil, Points, 1997.

⁷ Dominique Kalifa, *la Culture de masse en France*, *op. cit.*, p.23.

⁸ Jean-Yves Mollier, *l'Argent et les lettres : histoire du capitalisme d'édition : 1880-1920*, Fayard, Paris, 1988, pp. 300-318, chap. « La librairie politique, le cas d'Edouard Dentu ». Il faut toutefois nuancer cette prééminence d'un lectorat aisé dans la France des années 1880, par le fait que ce maillage inégal du territoire français est partie prenante d'une stratégie économique privilégiant le secteur plus rentable de l'édition à destination d'un public fortuné

En dehors de Paris, les chiffres montrent un net avantage pour la France « culturellement favorisée », les stations balnéaires (Biarritz, Trouville) et les villes d'eaux (Vichy) regroupant à elles seules près d'un quart de ses librairies de province vers la fin du siècle.⁹

Mais si cette concentration est significative, il ne faut tout de même pas négliger l'importance d'un réseau parallèle de vente d'imprimés. En effet, pour toucher un public plus modeste et ne disposant pas d'un capital économique et culturel lui donnant accès à la librairie, les éditeurs-libraires trouvent dans les commerces, alimentaires et autres, des relais dans la diffusion vers un public éloigné des grands centres et de moins en moins desservi par le colportage.¹⁰

Devenu omniprésent dans la vie quotidienne des Français à partir du Second Empire (1853-1870), le roman-feuilleton, accusé par Sainte-Beuve d'avoir introduit l'industrialisme en littérature¹¹, voit ses lecteurs et leurs déviances tournés en

(cf. p. 307).

⁹ Jean-Yves Mollier, *l'Argent et les lettres*, *op. cit.*, p. 308.

¹⁰ Moyen de diffusion parmi la population rurale depuis le XVIII^e siècle, le colportage a peu à peu disparu au cours du XIX^e, car il était soumis à la concurrence des dépositaires et à un pouvoir politique soucieux d'étouffer un réseau de diffusion qu'il ne contrôlait pas.

¹¹ Sainte-Beuve dit ainsi dans son article « De la littérature industrielle » publié dans le numéro du 1^{er} septembre 1839 de la *Revue des deux mondes* : "Chaque époque a sa folie et son ridicule; en littérature nous avons déjà assisté (et trop aidé peut-être) à bien des manies; le démon de l'élégie, du désespoir, a eu son temps, l'art pur a eu son culte, sa mysticité; mais voici que le masque change; l'industrie pénètre dans le rêve et le fait à son image, tout en se faisant fantastique comme lui ; le démon de la propriété littéraire monte les têtes, et paraît constituer chez quelques-uns une vraie maladie pindarique, une *danse de saint Guy* curieuse

dérision par la littérature « légitime » : des personnages comme Emma Bovary, et plus tard Frédéric Moreau¹², stigmatisent de manière acerbe l'imprégnation du stéréotype chez des individus bourgeois nourris de « romans à quatre sous », dans lesquels « les personnages sont souvent réduits à des rôles allégoriques, voire à des concepts anthropomorphisés (le Vengeur, le Mal, la Victime), aptes à provoquer l'identification la plus absolue. »¹³

Entrée dans l'ère de la circulation accélérée des textes et des idées, la littérature fait face au nivellement de la production littéraire destinée au peuple par la constitution d'un discours critique et d'une stratégie visant à défendre l'Art contre l'ombre d'une littérature moins ambitieuse mais en pleine expansion commerciale et fort profitable pour les éditeurs. Néanmoins, l'arrivée progressive de produits culturels dont la valeur artistique est quasi-inexistante, n'entame en rien la supériorité de l'Art sur la marchandise, bien au contraire. Elle ne fait que créer un phénomène de division entre tenants d'une « bonne » culture et lecteurs

à décrire."

¹² Cf. Gustave Flaubert, *l'Education sentimentale* (1869) et *Madame Bovary* (publié en 1857 chez Michel Lévy, éditeur par ailleurs impliqué dans l'édition de volumes bon marché diffusés en livraisons, ce qui ne signifie pas pour autant que l'auteur destine son oeuvre à un public populaire. Le cas de Flaubert semble faire figure d'exception parmi la littérature « légitime » : les revenus principaux de l'auteur ne dépendant pas de la vente de ses ouvrages, il pouvait se permettre d'en vendre les droits à un éditeur pour une somme modique. Comme le remarque Dominique Kalifa, « à quelques exceptions près, comme l'oeuvre de Hugo, les circuits du livre de grande diffusion ne recoupent guère ceux du livre institué. L'entrée de la littérature dans les circuits de l'industrie culturelle se solde par une radicalisation des fractures sociales. »).

¹³ Dominique Kalifa, *op. cit.*, p.31.

populaires :

« L'ancienne distinction lettrés vs illettrés est tout à la fois déplacée et conservée : au critère de la compétence pratique (savoir lire) est substitué le critère de la disposition esthétique (savoir ce qu'il faut lire et comment). N'ayant pas les moyens de maîtriser l'univers littéraire, ses classements et ses règles, ne pouvant produire tous les jeux de mise à distance du quotidien que suppose le regard "artiste" ou "intellectuel", le public populaire reste ce repoussoir contre lequel se conquiert la reconnaissance culturelle. »¹⁴

Cette distinction se retrouve à l'intérieur même de la profession d'écrivain : une nette séparation divise d'un côté les auteurs dont les écrits leur assurent pouvoir et prestige littéraire, et de l'autre, les écrivains populaires dont les créations sont subordonnées à des contraintes rédactionnelles, économiques et même intellectuelles. Dominique Kalifa note ainsi : « Dans le domaine de la grande diffusion, l'écriture devient une industrie, le livre une marchandise, et l'auteur un producteur parmi d'autres. »

Les critiques que l'on a pu formuler à l'égard des « maigres » qualités littéraires du roman populaire d'aventures, n'ont en ce sens que fort peu touché leur cible.

¹⁴ Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, op. cit., p. 469.

Le souci d'un écrivain tel que Gustave Aimard n'est ni d'inventer, ni de renouveler l'expression littéraire, mais bien d'apporter à son lecteur ce qu'il attend précisément : d'être ému par la simplicité d'une jeune fille naïve découvrant l'amour, de frémir à l'apparition d'un sauvage embusqué le long d'un chemin et de maudire le bandit sans foi ni loi.

Pour expliquer le phénomène de nivellement des textes, Anne-Marie Thiesse a analysé le mode de lecture du roman populaire :

« Par leur formation scolaire ou extrascolaire, les membres des classes populaires ne peuvent aborder les textes littéraires comme les illustrations diverses de possibles stylistiques et narratifs : tout au contraire, ils tiennent pour “naturelle” une norme conventionnelle, celle qui régit les œuvres communes. Ils apprécieront d'autant plus un ouvrage que celui-ci s'approche plus de la perfection conventionnelle, du modèle implicite. »¹⁵

À l'heure d'une accélération de la diffusion de l'écrit, un nouveau mode de lecture des textes littéraires apparaît grâce à l'effet conjugué de deux phénomènes : l'arrivée de lecteurs ne disposant pas des références culturelles suffisantes pour « décrypter » les textes comme autant de jeux de relecture, de réécriture, d'interprétation élaborés par un sujet ; et le développement d'un « prolétariat littéraire » davantage soumis à des contraintes économiques.

¹⁵ *Ibid.*

« Tout concourt donc pour que la littérature populaire soit le domaine par excellence du stéréotype et de la répétition : les écrivains spécialisés, tenus de produire rapidement une copie abondante, recourent aux recettes éprouvées, tandis que les éditeurs, qui cherchent des succès à court terme, poussent à la reprise des thèmes ou des titres “qui ont marché”. »¹⁶

Que la littérature populaire soit un des lieux privilégiés pour la production de stéréotypes ne fait aucun doute. Le regard critique que nous sommes amenés à porter sur ces textes ne doit toutefois pas nous faire oublier que, ce qui n'est plus vivant dans notre imaginaire l'était tout à fait dans l'esprit du lecteur contemporain. Et peut-être devrions-nous avoir à l'esprit en lisant les romans d' Aimard ces lignes d'Umberto Eco à propos du film *Casablanca* de Michael Curtiz (1942) :

« Quand tous les archétypes déferlent sans aucune décence, on atteint des profondeurs homériques. Deux clichés font rire. Cent clichés émeuvent. Parce qu'on ressent obscurément que les clichés parlent entre eux et célèbrent une fête du renouvellement. Comme le sommet de la douleur rencontre la volupté et comme le comble de la banalité laisse entrevoir un soupçon de sublime. »¹⁷

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Umberto Eco, *La Guerre du faux*, le Livre de Poche.

1.1.3. Gustave Aimard ou comment l'on devient un grand écrivain populaire

Avec une bibliographie dépassant les soixante-dix titres en vingt-cinq ans d'activité littéraire¹⁸, Gustave Aimard fait sans aucun doute partie de ces « industriels de la littérature ». Pour preuve, il fut parfois amené à recourir à des procédés douteux pour maintenir un rythme de production soutenu.¹⁹ Le lecteur retrouve ainsi de nombreuses ressemblances, voire des reprises, entre les romans de l'auteur. Citons comme exemple la similitude entre *Les Bandits de l'Arizona* (1881) et *l'Eclaireur* (1858), tous deux constituant une variation sur le thème des frères ennemis.

En bon romancier d'aventure, Gustave Aimard privilégie dans ses récits les péripéties et les longues descriptions du désert américain, car il lui faut montrer que « c'est sa vie qu'il raconte ».²⁰ En effet, avant d'être romancier populaire,

¹⁸ Cf. le travail de recensement des oeuvres publiées sous le nom de l'auteur effectué par James Cartier et Thierry Chevrier dans la revue *le Rocambole*, n°13, hiver 2000, et repris dans l'ouvrage de Jean Bastaire, *Sur la piste de Gustave Aimard, trappeur quarante-huitard*, éditions Encrage, collection « Travaux bis », Paris, 2003.

¹⁹ Gustave Aimard a en effet eu recours à plusieurs reprises au procédé de l'auto plagiat sans toutefois duper ses contemporains (cf. *le Rocambole*, n°13 et Jean Bastaire, *Sur la piste de Gustave Aimard, op. cit.*, pp.93-94). Un aperçu de l'audace de Gustave Aimard peut être donné par le titre prometteur d'un de ses romans : *les Fouetteurs de femmes*. Annoncé chez Degorce-Cadot dans une édition de la fin du XIX^e siècle, nous n'en avons pas trouvé de correspondance dans les bibliographies. Peut-être s'agit-il d'une réédition, sous un titre modifié, d'une oeuvre déjà parue.

²⁰ Cf. note de la première édition des *Trappeurs de l'Arkansas* (p.8 de

l'histoire dit qu'Aimard fit une longue carrière d'aventurier et voyagea durant de longs mois parmi les peuples qu'il décrit.²¹ Et c'est d'ailleurs ce qui constitue son principal argument publicitaire quand paraît en 1857 son premier roman, *Les Trappeurs de l'Arkansas*. Français parmi les Indiens durant son séjour en Amérique, Gustave Aimard joue tout au long de sa carrière avec son aura d'aventurier²² et revendique une lecture autobiographique de ses œuvres.²³

Comment Gustave Aimard, de retour en France, en est arrivé à écrire des romans d'aventure, nul ne semble le

l'édition des romans de Gustave Aimard, *Les Trappeurs de l'Arkansas et autres romans de l'Ouest*, établie par Matthieu Letourneux pour la collection « Bouquins » et publiée en 2001 chez Robert Laffont ; désormais, ce volume est notre édition de référence, sauf indication contraire).

²¹ « Chasseur intrépide, il a poursuivi les bisons avec les *Sioux* et les *Pieds Noirs* des prairies de l'Ouest (...). Deux fois il a été attaché par les *Apaches* au poteau de torture (...). Tour à tour squatter, trappeur, partisan, *gambusino* ou mineur, il a parcouru l'Amérique, depuis les sommets élevés des cordillères jusqu'aux rives de l'Océan, vivant au jour le jour, heureux du présent, sans souci du lendemain, enfant perdu de la civilisation. » (« note de la première édition » des *Trappeurs de l'Arkansas*, pp.7-8)

²² Ce qui lui vaut, entre autres perfidies, cette remarque du *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1867) de P. Larousse : « Son style a (...) certaines allures cavalières qui vont à merveille à ces aventures que Fenimore Cooper, le capitaine Mayne-Reid et Gabriel Ferry ont si admirablement décrites avant lui. Sa manière, tout inhabile qu'elle est, a parfois quelque chose de sauvage qui fait oublier volontiers que M. Gustave Aymard n'est qu'un reflet éloigné des écrivains qui l'ont précédé dans cette carrière, où l'imprévu et le pittoresque offrent tant de ressources au romancier. » (article « Aymard », p.1103 du premier volume).

²³ Voir la post-face des *Trappeurs de l'Arkansas* dans laquelle le narrateur est appelé « don Gustavio » par un des personnages du récit (p.213). Cette lecture biographique des œuvres de l'auteur a d'ailleurs permis à Jean Bastaire de reconstituer la vie d'Aimard (Cf. *Sur la piste de Gustave Aimard, trappeur quarante-huitard, op. cit.*).

savoir, mis à part Pierre Larousse qui, au détour d'une phrase, laisse entendre que le mariage d'Aimard n'est pas sans avoir eu des conséquences sur son entrée en littérature :

« Après de nouvelles courses lointaines et un séjour au Mexique, M. Gustave Aymard se fixa à Paris, et entreprit de se créer des ressources en abordant la littérature. Il éprouva d'abord beaucoup de difficultés à mettre au jour ses productions (...). De nouvelles relations s'étant ouvertes pour lui par son mariage, il publia coup sur coup, chez l'éditeur Amyot, ses premiers romans, qui eurent une vogue inespérée »

La dédicace à son beau-père, figurant sur la page de titre des *Trappeurs de l'Arkansas*, confirme d'ailleurs ces propos. Véritable amitié ou simple connivence, dans un milieu littéraire où un article d'un journaliste influent suffit à faire et défaire une réputation ? Toujours est-il qu'en 1858, Aimard débute brillamment sa carrière littéraire par un succès de librairie, qui sera toutefois difficile à renouveler par la suite.

S'il ne semble faire aucun doute que les relations d'Aimard ont beaucoup aidé son entrée en littérature, il n'en demeure pas moins que son œuvre fut une des plus lues du XIX^e siècle²⁴ et qu'elle a fortement influencé l'imaginaire de

²⁴ Cf. l'inventaire de la bibliothèque de Brive en 1872 établi par Alain Corbin, dans lequel Aimard figure en cinquième place des romanciers les plus représentés après Dumas, Erckmann-Chatrion, Mayne-Reid et Jules Verne (cité par Sylvain Venayre dans *la Gloire de l'aventure, op. cit.*, p.42). Profitant de leur

la Prairie durant cette période et jusqu'à une époque récente. Sa renommée est telle que plusieurs auteurs lui ont fait l'honneur de le citer, souvent il est vrai par dérision, et pour dénigrer son manque de style.²⁵ Tout du moins, l'évocation d' Aimard est ambivalente chez l'un d'entre eux, Alphonse Daudet.²⁶

Ses anciens lecteurs oscillent souvent entre un dégoût ostensible, tel Lautréamont, et un souvenir amusé, comme Marcel Pagnol.²⁷ Toutefois, une constante est la contribution d' Aimard à l'univers adolescent de bon nombre d'écrivains. Gustave Aimard, entre autres, a suscité chez eux le désir d'un Ailleurs que seul le roman d'aventures a pu faire vivre. Devenu autonome au XIX^e siècle, le genre devient en effet synonyme d'exotisme, c'est-à-dire de découverte du monde et de sa diversité et, par un phénomène de retour, de découverte de soi. Là où l'aventure ne devient plus possible (l'Europe), le roman d'aventures semble prendre le relais vers un Ailleurs (l'Amérique ou l'Orient²⁸) censé incarner

popularité, les éditeurs ont publié les romans d' Aimard jusqu'à la seconde Guerre Mondiale.

²⁵ Flaubert le fait figurer dans *l'Album de la marquise*, pour ce sommet du lyrisme indien version Aimard : « Lorsqu'il m'était permis de la voir, la peau dont mon cœur est couvert s'enlevait subitement et les paroles que soufflaient ma poitrine étaient inspirées par le Wacondah. » (*l'Album de la marquise* dans l'édition Folio de *Bouvard et Pécuchet*, Gallimard, Paris, 1999, pp. 482-483).

²⁶ Avec les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* (1872), c'est un regard à la fois goguenard et nostalgique que porte Alphonse Daudet sur les romans d'aventure de sa jeunesse. Et si « l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon » est un lecteur d' Aimard et de Fenimore Cooper, c'est que leurs récits ont constitué l'univers romanesque de bon nombre d'adolescents en manque de voyages et d'aventures.

²⁷ Jean Bastaire, *op. cit.*, pp.124-125.

²⁸ Réunis ici sur le même plan, les périple vers l'un ou l'autre de ces deux

d'autres valeurs face à un Occident dévoyé : la conquête d'une spiritualité, passant par la communion avec une nature hostile mais salvatrice et le goût pour l'aventure, à la fois mise en danger et tentative de réalisation de son être ; autant d'idées qui sont aptes à fasciner les lecteurs adolescents.

Arrivé en littérature à une époque où se créent de nouvelles manières d'écrire comme de publier les textes, les œuvres de Gustave Aimard ne peuvent se comprendre qu'en fonction de ce nouveau contexte culturel : l'arrivée de nouveaux protagonistes appartenant aux milieux populaires et la création d'une littérature produite par des écrivains peu reconnus, pour des lecteurs dont les exigences se résument à des passages obligatoires et pour lesquels la littérature doit avant tout divertir, instruire et émouvoir.

1.2. L'imaginaire de la Prairie : « l'Ouest vu, inventé et rêvé »

Devenue aujourd'hui un des mythes de la civilisation américaine²⁹, la conquête de l'Ouest est devenue une légende grâce à des œuvres littéraires et artistiques qui ont su transfigurer l'Histoire au profit d'une vision épique de la lutte entre les premiers occupants et les colons venus d'Europe. Le roman d'aventures naissant trouve alors un théâtre inédit

extrêmes géographiques répondent à une même logique initiale sans que toutefois s'en dégagent les mêmes enjeux.

²⁹ Philippe Jacquin et Daniel Royot, *Go West ! Histoire de l'Ouest américain d'hier à aujourd'hui*, Flammarion, Paris, 2002.

dans les terres de l'Ouest américain, où seuls quelques coureurs des bois, avant-garde de la civilisation, parcourent ces territoires sillonnés par des tribus indiennes hostiles aux colons. Philippe Jacquin le remarque : « L'Ouest stimule les imaginations, le théâtre de la rencontre de la nature et de la civilisation devient un champ d'expériences et d'inspiration inégalé pour les écrivains. »³⁰

Pour comprendre comment et pourquoi se développe ce discours sur l'Ouest américain dans le roman d'aventures de cette époque, il nous semble important de revenir sur les enjeux que recouvre cet intérêt pour ces nouvelles terres à conquérir.

1.2.1. L'héritage des Lumières : du « bon sauvage » au « féroce Indien »

L'intérêt pour les peuples indiens de l'Amérique du Nord ne date pas du XIX^e siècle. Ici, comme dans d'autres domaines, le roman d'aventures hérite de thèmes déjà traité dans des œuvres antérieures. Aussi la figure de l'Indien est-elle apparue très tôt en littérature, comme en témoigne le chapitre « Des cannibales » des *Essais* de Montaigne, ou encore l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578) de Jean de Léry. Mais c'est surtout au XVIII^e siècle que l'intérêt pour les peuples indiens se renouvelle, à un

³⁰ Philippe Jacquin, « Les Français à la conquête de l'Ouest », *Le Mythe de l'Ouest : l'Ouest américain et les « valeurs » de la frontière*, Hors-série Autrement n°71, octobre 1993.

moment où le recul desdits peuples est plus que jamais une réalité.

La fin du XVIII^e siècle et l'avènement des États-Unis d'Amérique signent en effet le commencement d'une nouvelle étape dans la colonisation du territoire américain. Face à ce phénomène, des œuvres littéraires prennent le parti d'opérer un retour sur les événements de la colonisation. *Les Incas* de Jean-François de Marmontel (1777) met en scène la conquête du Pérou et la destruction des Incas par les conquistadores. Faisant volontiers œuvre de polémiste, Marmontel tente d'y démontrer que c'est le fanatisme religieux qui est à l'origine de la destruction du peuple inca : « Le but de cet ouvrage est donc, et je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur ». Dans ce livre, la cause indienne n'est donc évoquée par Marmontel que comme un exemple visant à étayer sa démonstration.

Cette œuvre, aujourd'hui presque tombée dans l'oubli, en a toutefois probablement inspiré une autre, *Les Natchez*. Composée à la fin du XVIII^e siècle, remaniée, et finalement publiée en 1826, *Les Natchez* devait constituer « l'épopée de l'homme de la nature » selon les propres termes de Chateaubriand.³¹ La parenté évidente avec l'œuvre de Marmontel ne doit cependant pas faire oublier que les deux œuvres répondent à des préoccupations différentes. Même si Chateaubriand choisit lui aussi un épisode important de la

³¹ Cf. la préface de la première édition d'*Atala* (1801) dans François-René de Chateaubriand, *Atala, René, Les Natchez*, édition de Jean-Claude Berchet, le Livre de Poche, 1989, p.42.

conquête américaine³², son but n'est plus polémique. Il veut en effet chanter la grandeur sauvage d'un peuple disparu dans les derniers soubresauts de sa révolte : « À l'ombre des forêts américaines, (...) je veux raconter vos malheurs, ô Natchez, ô nation de la Louisiane, dont il ne reste plus que des souvenirs. »

Dans une posture nostalgique, Chateaubriand se fait donc le défenseur des Indiens, car dans la perspective rousseauiste qui est la sienne, ils incarnent un idéal de vie proche de la nature. L'œuvre montre ainsi un Indien à milles lieues de la représentation donnée du « sauvage » cannibale, fornicateur et imperméable à toute forme de culture. L'Indien de Chateaubriand est un homme de la nature, que la simplicité de ses mœurs rapproche du « bon sauvage » postulé par Jean-Jacques Rousseau : René, le personnage que met en scène Chateaubriand, est ainsi accueilli comme un fils au milieu de la tribu des Natchez bien qu'il appartienne à la nation qu'elle combat.

Durant la décennie où paraît *les Natchez*, un autre écrivain, l'américain James Fenimore Cooper, publie ses premiers romans et prend lui aussi pour cadre l'Amérique du XVIII^e siècle.³³ Mais dans ces œuvres, la colonisation n'est plus vue sous l'angle des peuples indiens : dans les romans de Cooper, c'est le point de vue anglo-américain qui prédomine.

³² Chateaubriand choisit de relater un épisode de la destruction des Indiens Natchez par les colons français de la Louisiane.

³³ James Fenimore Cooper (1789-1851) est considéré comme un des pères du roman d'aventures, grâce à des œuvres que l'on regroupe souvent sous le titre de « geste de Bas-de-Cuir ».

La race indienne n'y est donc plus décrite comme héritière de ce « bon sauvage » représentant d'une humanité aux mœurs policées. Dorénavant, l'évocation du caractère violent et rusé de l'Indien revient de manière insistante et presque systématique sous la plume des auteurs de romans d'aventures. Considéré comme membre d'une race aux caractéristiques physiques et morales définies, l'Indien est volontiers décrit comme fourbe, calculateur et massacreur d'hommes.

Chez Aimard, il en est ainsi d'un des personnages de *Balle-Franche*, Natah-Otann, le jeune chef des Indiens Pieds-Noirs, dont le nom surdétermine la personnalité : « Natah-Otann » désigne en effet en langue indienne « l'animal le plus redouté des habitants de l'Amérique du Nord, l'ours gris ». ³⁴ Dès lors, sa cruauté innée envers les Blancs en fait une des plus redoutables menaces pour ceux qui osent s'introduire dans le désert :

« Les Blancs, et surtout les Espagnols et les Américains du Nord, étaient les ennemis implacables de Natah-Otann ; il leur faisait une guerre sans pitié ni merci, les attaquant partout où il pouvait les surprendre, et faisant expirer dans les plus horribles tortures ceux qui, pour leur malheur, tombaient entre ses mains.

Aussi sa réputation était-elle grande dans les prairies, l'effroi qu'il inspirait était extrême : déjà plusieurs fois les États-Unis avaient cherché à se

³⁴ Gustave Aimard, *Balle-Franche*, p.304.

débarrasser de ce redoutable et implacable ennemi, mais tous les projets avaient échoué, et le chef indien, plus audacieux et plus cruel que jamais, se rapprochait peu à peu des frontières américaines, régnait sans contrôle au désert dont il était le roi absolu, et parfois venait, le fer et la flamme à la main, jusqu'au milieu des cités de l'Union réclamer le tribut qu'il prétendait lever quand même sur les Blancs. »³⁵

La preuve de cette extrême cruauté est apportée au lecteur lorsqu'il assiste au massacre d'une famille d'émigrants qui a eu le malheur de s'aventurer sur les territoires où règnent Natah-Otann et les siens.

Venue dans les parages du Mississippi « dans l'intention d'exploiter une concession qu'elle avait achetée sur le haut Missouri », cette famille fait les frais de la cruauté indienne alors qu'elle semble près d'atteindre son but.³⁶ Une nuit, les sentinelles chargées de surveiller les alentours du campement américain s'assoupissent, laissant la voie libre aux agresseurs :

« Vers le milieu de la nuit, une cinquantaine de Pieds-Noirs, guidés par Natah-Otann, glissèrent

³⁵ *Balle-Franche*, p.305.

³⁶ Notons brièvement la précocité de la vocation criminelle de Natah-Otann : au début du roman, le chef indien est âgé de « vingt-cinq ans au plus » tandis que Fleur-de-Liane, qui n'est autre que la petite fille de l'émigrant, a quatorze ans. Or, lors du massacre de sa famille, le narrateur nous apprend qu'elle n'avait que « trois ou quatre ans ». Le lecteur en déduit donc que Natah-Otann commet ces atrocités à l'âge de quatorze ou quinze ans « au plus ».

comme des démons dans l'ombre, s'introduisirent dans le camp en escaladant les retranchements, et avant que les Américains pussent saisir leurs armes, ou seulement songer à se défendre, ils furent garrottés.

Alors il se passa une scène horrible, dont la plume est impuissante à retracer les effroyables péripéties.

Natah-Otann organisa le massacre, s'il est permis d'employer une telle expression, avec un sang-froid et une cruauté sans exemple.

Le chef de la caravane et ses cinq domestiques furent attachés nus à des arbres, flagellés et martyrisés, tandis que devant eux les deux jeunes garçons étaient littéralement cuits tout vivants à petit feu. »³⁷

Par un hasard du destin, la mère réussit à s'échapper des griffes indiennes et emporte avec elle sa petite fille. Malheureusement, ses forces lui font défaut et elle est vite rattrapée par les hommes de Natah-Otann qui, supposant qu'elle est morte, lui enlève sa progéniture. La petite fille est alors amenée au chef indien, seul capable de décider de son sort :

« “Que faut-il en faire ? lui demanda le guerrier qui la lui présentait.

– Au feu”, répondit-il laconiquement.

Le Pied-Noir se mit impassiblement en mesure

³⁷ *Balle-Franche*, p.307.

d'exécuter l'ordre impitoyable qu'il avait reçu.

“Arrêtez ! s'écria le père d'une voix déchirante, ne tuez pas de cette horrible façon une innocente créature ; hélas ! n'est-ce pas assez des tortures atroces que vous nous infligez ?”

Le Pied-Noir s'arrêta indécis, en interrogeant son chef du regard.

Celui-ci réfléchissait. »³⁸

Décidé à faire payer les émigrants pour leur audace, L'Ours-Gris propose alors un marché au père de la petite fille :

« Je ne sais pourquoi, ajouta-t-il avec un sourire sardonique, je me sens aujourd'hui en veine de clémence, ta fille vivra. Seulement souviens-toi de ceci : quel que soit le tourment que je t'inflige, la torture que tu subisses, au premier cri que tu pousseras, ta fille sera égorgée, c'est à toi de garder le silence, si tu tiens à la sauver. »³⁹

Cédant à la demande de l'émigrant, Natah-Otann accorde à sa victime un dernier baiser de sa fille :

« L'innocente, comme si elle comprenait ce qui se passait, jeta ses bras autour du cou de son père en

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Balle-Franche*, p.308.

éclatant en sanglots.

Celui-ci, étroitement attaché, ne pouvait que lui prodiguer des baisers, dans lesquels passait son âme tout entière. »⁴⁰

Le lecteur semble toucher ici au paroxysme de l'émotion. La mise en scène des adieux d'une fille à son père est en effet particulièrement propice à un jeu sur le pathos, sur la capacité à émouvoir le lecteur. La mise en parallèle des situations du père, « étroitement attaché », et de sa fille, libre mais vouée à vivre parmi ces Indiens barbares⁴¹, décuple l'intensité dramatique de la scène : l'emploi des termes « innocente », « sanglots » et « âme », dénotant le malheur, ne peuvent que susciter l'émotion du lecteur et l'obliger à compatir avec les victimes du chef indien.

La description de cette scène horrible, constituant une pause dans le récit de la torture, souligne l'intention du narrateur :

« Ce spectacle avait quelque chose de hideux, on aurait dit un épisode du sabbat.

Ces cinq hommes attachés nus à des arbres, ces deux enfants se tordant en poussant des cris déchirants sur des charbons ardents, et ces Indiens impassibles,

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Cf. *Balle-Franche*, p.246 : « Les Indiens, toujours en embuscade à l'entrée du désert, attaquent les caravanes, massacrent sans pitié les pionniers et emmènent en esclavage les femmes et les jeunes filles, se vengeant en détail contre les émigrants, des atrocités dont pendant tant de siècles ils ont été victimes ».

éclairés d'une manière sinistre par les reflets rougeâtres des flammes du brasier, complétaient le plus épouvantable tableau que jamais l'imagination la plus folle d'un peintre ait pu inventer. »⁴²

Cette description présente la vision stéréotypée de l'Indien qui, dans son désir de vengeance, commet des crimes que rien ne semble justifier et demeure froid, « impassible » face à la souffrance d'autrui. Par son incapacité à compatir, l'Indien incarne alors le Mal par excellence, ce que la description de la scène ne fait que souligner. L'évocation de l'éclairage, systématique chez Aimard lors des scènes à forte intensité dramatique, souligne les effets rendus par la juxtaposition d'adjectifs à valeur axiologique (« hideux », « sinistre ») et de tournures hyperboliques (« le tableau le plus épouvantable », « l'imagination la plus folle »).

Il n'est rien de dire qu'une telle scène de torture, digne d'un roman frénétique, n'aurait pas eu sa place dans une œuvre de Chateaubriand. Comme nous avons pu le voir, le roman populaire ne peut qu'employer des catégories massives à même d'être comprises par le lecteur. La figure de l'Indien, telle qu'elle est conçue par le roman populaire, répond à la nécessité d'ériger un personnage en représentant d'une race, à qui l'on attribue des caractéristiques morales, physiques et affectives essentielles. L'Indien « impassible » du roman populaire est un type et il doit par conséquent remplir une fonction déterminée : incarner le Mal ou, à

⁴² *Balle-Franche*, p.308. Pour voir l'illustration que Gustave Doré donna de cette scène, se reporter à notre annexe, p.123.

l'inverse, personnifier une dignité supérieure propre à sa race. Un personnage peut même passer de l'un à l'autre, sans que cela change la perception que le lecteur peut avoir de la race indienne dans son ensemble. Ainsi Natah-Otann peut-il être décrit au début de *Balle-Franche* d'une manière nettement méliorative :

« C'était un homme de vingt-cinq ans au plus, d'une physionomie fine, intelligente et empreinte de loyauté. Sa taille haute, ses membres bien proportionnés, la grâce de ses mouvements et son apparence martiale en faisaient un homme remarquable. (...) »

L'aspect de ce sauvage enfant des bois, dont le manteau et les longues plumes flottaient au vent, caracolant sur un coursier aussi indompté que lui-même, avait quelque chose de saisissant et de grand à la fois. »⁴³

Les caractéristiques physiques du chef indien ne laissent aucun doute sur l'ambivalence de son caractère : il est à la fois « une de ces natures supérieures » que le roman d'aventures affectionne, et un être barbare capable du pire comme du meilleur.

« Natah-Otann était un composé bizarre de bien et de mal, chez lui tout était extrême ; parfois les plus nobles sentiments semblaient résider en lui ; il était

⁴³ *Balle-Franche*, pp.228-229.

bon, généreux ; puis tout à coup, dans une autre circonstance, sans qu'il fût possible d'expliquer pourquoi il agissait ainsi, sa férocité et sa cruauté acquéraient des proportions gigantesques qui épouvantaient les Indiens eux-mêmes. »⁴⁴

Ce déséquilibre fondamental débouche sur une vision tragique de l'existence du héros : élevé parmi les Indiens par un révolutionnaire français, Natah-Otann est le creuset dans lequel se nouent toutes les tensions inhérentes aux deux cultures dans lesquelles il vit.⁴⁵ Pris entre sa nature indienne et ses représentations issues de la culture européenne, il lui manque cette capacité à se constituer une identité cohérente : la conscience de l'infériorité de sa race l'amène donc à concevoir un projet de régénération et de libération pour son

⁴⁴ *Balle-Franche*, p.305.

⁴⁵ Natah-Otann, né d'un père et d'une mère indiens, est le fils adoptif du Bison-Blanc, sachem vénéré de la tribu des Kenhàs. Ménageant le suspens à plusieurs reprises, le narrateur finit par révéler la véritable identité de ce personnage : il s'agit en fait de Billaud-Varenne (1756-1819), révolutionnaire français impliqué dans les massacres de septembre, un temps partisan de Robespierre, à la chute duquel il contribua, conventionnel banni par les Thermidoriens, déporté à Cayenne d'où il finit par partir pour se rendre en Haïti et y mourir (on mesure ici la liberté prise par Aimard avec la vérité historique, d'autant que l'action de *Balle-Franche* commence en 1834). Chargé de veiller à l'éducation de Natah-Otann par ses parents reconnaissants envers la sagesse du vieillard, le Bison-Blanc, en « fils du XVIII^e siècle, (...) résolu d'expérimenter sur cette jeune intelligence, qui lui était confiée sans contrôle, le système préconisé par Jean-Jacques, dans *Émile*. » (*Balle-Franche*, p.304) Mais il ne tarda pas à s'apercevoir des effets pervers engendrés par « une éducation fort étendue et une érudition peu commune », surtout chez un Indien : « Il comprit que cette éducation, en complet désaccord avec celle des individus qui l'entouraient, devait infailliblement causer la perte de Natah-Otann. » (*Balle-Franche*, p.305)

peuple, à partir des conceptions philosophiques des Lumières⁴⁶. D'où ce désir de sublimer son existence dans la lutte contre la domination de son peuple, y compris par les moyens les plus violents.

Deux lectures ambivalentes de la figure de l'Indien s'entrecroisent donc au sein même des romans de Gustave Aimard : la première renvoie à la « grandeur sauvage » de l'Indien, et repose en partie sur la fascination exercée par ses mœurs étranges, son attitude imperturbable, sa capacité à être maître de soi-même. La seconde lecture reprend ce discours sur l'impassibilité indienne mais l'investit d'une autre fonction : elle devient alors cette froideur calculatrice et meurtrière qui permet d'expliquer des actes aussi horribles que le massacre de toute une famille.

Au final, l'annexion de l'Indien par le roman d'aventures se fait donc au profit d'une vision idéologiquement chargée : si l'Indien n'accepte pas d'être colonisé, il ne peut être considéré que comme une menace envers les Occidentaux et les valeurs qu'ils incarnent. Le parti-pris de Gustave Aimard est clair sur ce point : le désir de soulèvement indien ne s'exprime dans *Balle-Franche* qu'à travers un personnage dont la rébellion prend un caractère outrancier. Par conséquent, Aimard induit l'idée selon laquelle toute révolte

⁴⁶ De la philosophie des Lumières, Natah-Otann retient surtout le postulat de la liberté et un humanisme fondé sur l'idée de progrès des races et des peuples : « Chose singulière, Natah-Otann, dès qu'il fut devenu un homme, loin de mépriser ses compatriotes plongés dans l'abrutissement et l'ignorance la plus complète, se prit au contraire pour eux d'un amour ardent et du violent désir de les régénérer. » (*Balle-Franche*, p.304)

indienne se réduit à une folie meurtrière et finalement inutile.

1.2.2. Le désert mexicain ou l'espace de l'aventure française

Comme l'a remarqué Sylvain Venayre, il existe un « moment mexicain » dans l'histoire du roman populaire d'aventures.⁴⁷ Le désert mexicain a en effet focalisé l'attention d'un nombre d'auteurs assez important pour constituer un « nœud discursif (...) dans l'histoire du discours sur l'aventure ».⁴⁸

« Tout se passe comme si, dans les années 1840-1860, la « frontière » de Cooper, impuissante à susciter un discours français sur l'aventure, y était parvenue en se déplaçant vers le Sud. Le Nord du Mexique – la Sonora notamment – apparaît comme un espace particulièrement propice à cette aventure dont le milieu du XIX^e siècle enregistre l'émergence dans le discours. »⁴⁹

La vogue du désert mexicain dans le roman d'aventures coïncide avec des circonstances historiques : durant la décennie 1840, le Mexique, État indépendant depuis 1821,

⁴⁷ Sylvain Venayre, « Le moment mexicain dans l'histoire française de l'aventure (1840-1860) », revue *Histoire et Société de l'Amérique latine*, n°7, premier semestre 1998, pp.123-137.

⁴⁸ Sylvain Venayre, « Le moment mexicain... », *art. cit.*, p. 124.

⁴⁹ Sylvain Venayre, « Le moment mexicain... », *art. cit.*, p. 134.

est la cible de pressions incessantes de la part des États-Unis pour s'emparer des territoires situés au Nord du fleuve Rio Grande del Norte (limite actuelle entre les deux États). Après de rudes combats, le Texas est finalement annexé par la force en 1845. Et la défaite du Mexique durant la guerre américano-mexicaine de 1846-1848 permet aux États-Unis d'obtenir l'immense territoire de la Californie. C'est d'ailleurs lors de cette guerre qu'un soldat d'origine irlandaise, Thomas Mayne-Reid, découvre le désert mexicain, qu'il choisit pour toile de fond de son premier roman, *le Corps-franc des rifles*, publié en anglais en 1850. Au même moment, un Français, Gabriel Ferry, publie en France un roman, *le Coureur des bois*, inspiré par ses années passées au Mexique. À partir de la fin des années 1850, Gustave Aimard publie à la suite de ces deux auteurs bon nombre de romans qui ont pour cadre le Mexique du début du XIX^e siècle. S'il ne nous a été permis d'étudier qu'une seule de ces œuvres mexicaines⁵⁰, celle-ci nous semble toutefois témoigner fidèlement de la représentation de l'espace mexicain dans l'imaginaire des lecteurs français du milieu du XIX^e siècle.

La part que prennent la nostalgie et le rêve dans cette représentation de l'espace mexicain ne fait aucun doute : dans les romans d'Aimard, l'évocation du Mexique fait ainsi

⁵⁰ *Les Bandits de l'Arizona*, publié en 1881, c'est-à-dire deux ans avant la mort d'Aimard. Au contraire des œuvres rééditées dans le volume de la collection « Bouquins » cité plus haut, ce roman prend uniquement pour cadre le désert de l'Arizona, qu'Aimard soustrait volontairement et d'une manière anachronique à l'influence américaine.

largement appel au passé légendaire de la conquête, sur lequel se superpose la vision du Mexique de la première moitié du XIX^e siècle. Dans l'esprit d' Aimard, le Mexique des premiers temps de la conquête semble ainsi avoir survécu par-delà les siècles : « Aussi aujourd'hui l'Arizona est-elle restée ce qu'elle était lorsqu'elle se nommait *Cibola* et que *Cabeza de Vacca* la découvrit au prix de fatigues et de périls terribles ; c'est-à-dire une contrée mystérieuse, pleine de légendes sinistres, de prodiges effrayants et inexplicables »⁵¹

La référence aux Conquistadores n'est toutefois pas une spécificité de l'auteur : Mayne-Reid, comme Aimard, y a recours⁵² car elle confère au récit l'aura légendaire de la Conquête espagnole. L'apparition du Mexique dans l'imaginaire de la Prairie voit donc le retour de thématiques issues des récits de conquête. Il en est ainsi du mythe des *Sept Cités mystérieuses de Cibola*, qu' Aimard intègre à ses récits pour les représenter comme dernier refuge des civilisations indiennes.⁵³ Deux « mystérieuses cités » sont ainsi décrites dans deux des œuvres d' Aimard que nous avons étudiées : la première, appelée Quiepaa-Tani, constitue le centre de l'action de *L'Éclaireur*, car y est détenue la fille d'un des personnages, don Mariano ; la seconde, située dans

⁵¹ *Les Bandits de l'Arizona*, p.779.

⁵² Cf. Sylvain Venayre, « Le moment mexicain... », art. cit., pp.132-133.

⁵³ Cf. Gustave Aimard, *L'Éclaireur* et *les Bandits de l'Arizona*. Pendant septentrional du mythe de l'Eldorado, cette légende, selon laquelle de vastes cités indiennes dotées de richesses innombrables auraient existé dans le désert de l'Arizona, a pris probablement naissance dans l'esprit des Indiens rencontrés par les premiers conquérants espagnols : pour les éloigner de leur présence, les indigènes faisaient preuve d'intelligence en indiquant la direction de ces supposées cités vers les territoires arides du grand désert de l'Arizona.

le désert de l'Arizona, est la place-forte dans laquelle se réfugient les Indiens comanches par temps de guerre. Bien qu'Aimard affirme avoir habité les lieux qu'il décrit, il ne fait pas de doute que ces cités indiennes doivent plus à l'imagination de l'auteur qu'à la réalité :

« Une magnifique plaine se déroulait à cents pieds au-dessous [des aventuriers], et au milieu de cette plaine, c'est-à-dire à mille mètres environ de distance, s'élevait, fière et imposante, Quiepaa-Tani⁵⁴, la ville mystérieuse, défendue par ses tours massives et ses épaisses murailles. L'aspect de cette vaste cité au milieu de ce désert produisit sur l'esprit des trois hommes un sentiment de stupeur dont ils ne purent se rendre compte et qui, pendant quelques minutes, les rendit muets de surprise. »⁵⁵

La description de cette ville, et notamment l'étymologie de son nom, laisse imaginer une cité merveilleuse, entourée de nuages, à la fois effrayante par la puissance guerrière qu'elle cache derrière « ses tours massives et ses épaisses murailles », et fascinante par sa situation exceptionnelle, loin de toute civilisation. Les adjectifs à valeur subjective (« fière et imposante ») laissent ainsi la part belle au travail d'imagination du lecteur.

⁵⁴ « Littéralement, *quiepaa* ciel, *tani* montagne, en langue zapothèque. » (note d'Aimard).

⁵⁵ *L'Éclaireur*, p.543.

Pour bon nombre de contemporains d’Aimard, la Sonora s’est aussi constituée comme l’horizon possible d’une nouvelle conquête française.⁵⁶ Le Mexique des années 1850 peut ainsi faire figure de terre à régénérer, comme le montre cette description placée au début des *Trappeurs de l’Arkansas* :

« Ce vaste continent, qui pendant trois siècles a été la paisible possession des Espagnols, parcourez-le aujourd’hui, c’est à peine si de loin en loin quelque ruine sans nom y rappelle leur passage, tandis que les monuments élevés, bien des siècles avant la découverte, par les Aztèques et les Incas sont encore debout dans toute leur majestueuse simplicité, comme un témoignage impérissable de leur présence dans la contrée et de leurs efforts vers la civilisation.

Hélas ! que sont devenues aujourd’hui ces glorieuses conquêtes enviées par l’Europe entière, où le sang des bourreaux s’est confondu avec le sang des victimes (...); le temps a marché et l’Amérique méridionale expie à l’heure qu’il est les crimes qu’elle

⁵⁶ Ces espoirs ont d’ailleurs été en partie réalisés par un aventurier français, Gaston de Raousset-Boulbon. Auteur dans les années 1840 d’une tentative d’invasion du Mexique, dans le but lointain d’instaurer un État indépendant en Sonora et d’en faire le foyer d’une nouvelle colonisation française, il périt sur le poteau d’exécution en 1854 à Guaymas et devint pour ses contemporains le premier aventurier moderne (cf. Sylvain Venayre, *la Gloire de l’aventure*, *op. cit.*, p.23). Gustave Aimard, qui affirme avoir participé à l’expédition de Raousset-Boulbon, en fit le héros de quatre de ses romans et de la seule pièce de théâtre qu’il fit jouer, *les Flibustiers de la Sonora* (titre repris par Michel Le Bris pour son ouvrage intitulé *Les Flibustiers de la Sonore*, Flammarion, Paris, 1998).

a fait commettre. Déchirée par des factions qui se disputent un pouvoir éphémère, opprimée par des oligarchies ruineuses, désertée par les étrangers qui se sont engraisées de sa substance, elle s'affaisse lentement sous le poids de son inertie sans avoir la force de soulever le linceul de plomb qui l'étouffe (...). »⁵⁷

Tout dans cette description semble accabler les tenants de la colonisation mexicaine, à commencer par le ton emphatique employé par le narrateur. Les adjectifs à valeur axiologique (« majestueuse », « impérissable ») utilisés pour renforcer le contraste exprimé par la locution adverbiale « tandis que », ne laissent aucun doute sur l'opinion du locuteur : face aux peuples incorruptibles du passé, porteurs de valeurs inaltérables, l'Amérique du Sud du milieu du XIX^e n'a à opposer que la ruine, l'instabilité politique et le gâchis de ses richesses naturelles. Le nombre d'adjectifs épithètes (« éphémère » et « ruineuses ») et attributs (« déchirée », « opprimée », « désertée »), expriment par leur valeur nettement négative l'état de désolation dans lequel semble croupir le pays. Et cette idée est renforcée par l'image de l'écrasement, exprimée à l'aide d'une métaphore filée, dont la banalité n'a d'égale que la facilité de compréhension par le lecteur (« elle s'affaisse lentement sous le poids de son inertie sans avoir la force de soulever le linceul de plomb qui l'étouffe »).

À ce problème inextricable, Aimard semble pourtant

⁵⁷ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, pp.9-10.

trouver un remède. Pour lui, l'Amérique du Sud ne se réveillera « qu'au jour où une race nouvelle, pure d'homicide et se gouvernant d'après les lois de Dieu, lui apportera le travail et la liberté qui sont la vie des peuples. »⁵⁸ Faut-il dès lors considérer que le peuple français est dans l'esprit d' Aimard celui qui donnera naissance à cette « nouvelle race » ? Bien des éléments nous le laissent penser. Dans tous les cas, ces valeurs (la liberté et le travail) censées assurer le renouveau du Mexique semblent assez représentées chez les peuples occidentaux pour que cette option soit envisageable par le lecteur.

Si le roman de l'Ouest à la française s'intéresse donc à la Sonora, c'est qu'elle constitue un horizon de conquête dans l'esprit de ses contemporains. Mais c'est aussi parce qu'elle est à même de figurer l'Aventure telle qu'on commence à l'imaginer à cette époque : espace à régénérer, à mi-chemin entre civilisation et barbarie, elle ne peut que focaliser les fantasmes de peuples colonisateurs et de romanciers en mal d'aventures.

1.3. Gustave Aimard et le discours de l'aventure

La seconde moitié du XIX^e siècle a parfois été décrite comme l'âge d'or du roman d'aventures, grâce notamment à des auteurs que l'on classe désormais parmi les classiques : Alexandre Dumas, Robert-Louis Stevenson ou encore

⁵⁸ *Ibid.*

Rudyard Kipling⁵⁹. Or, le genre n'a, à la fin du siècle, que quelques décennies d'existence. Mais ces quelques années ont suffi pour que la littérature d'aventures prennent une place considérable dans l'imaginaire de toute une génération de lecteurs, et même d'écrivains. Il convient donc de s'arrêter sur les conditions d'émergence de cette littérature dont la nouveauté n'est pourtant pas si évidente.

1.3.1. Naissance du roman d'aventures et émergence du discours de l'aventure

Si l'on peut qualifier de roman d'aventures des œuvres antérieures au milieu du XIX^e siècle, le roman d'aventures ne se constitue comme genre autonome qu'à cette époque. Bien que des auteurs comme Fenimore Cooper, Alexandre Dumas ou Walter Scott publient des romans d'aventures dès les années 1820-1830, il n'en demeure pas moins que ces œuvres sont difficilement classables pour les contemporains : romans historiques, roman d'aventures, récit d'aventures géographiques, ces sous-genres se recoupent sans vraiment se fonder sur des critères de définition satisfaisants.

Dans un article du *Rocamboles*⁶⁰, Matthieu Letourneux a tenté d'analyser la généalogie du roman d'aventures pour mieux comprendre comment est né ce genre. Pour cela, il a dégagé l'héritage sur lequel se fonde la conception du roman

⁵⁹ Cf. Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, PUF, « Quadrige », 1996, p. 189.

⁶⁰ « Les mésaventures d'un genre. Evolution du roman d'aventures de 1920 à 1950. », *Le Rocamboles*, n°17, hiver 2001, pp.24-25

d'aventures au milieu du XIX^e siècle. Selon lui, le roman d'aventures possède une double parenté : d'une part, le récit de « vie et d'aventures » apparu dans le domaine anglais à la fin du XVII^e siècle et dont l'exemple le plus connu est le *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe (1719) ; et d'autre part, le récit de voyage mettant davantage l'accent sur la description d'un lieu au détriment des péripéties. Selon Matthieu Letourneux, c'est à la contamination réciproque de ces deux types de récit que le roman d'aventures doit son nom et son apparition :

« À l'origine, on ne parle de roman d'aventures que pour ce qu'on pourrait définir aujourd'hui comme les romans d'aventures géographiques. Mais en préférant l'expression « roman d'aventures » à celle d'« aventures et voyages », on glisse de la simple description d'un contenu vers une définition plus formelle : il ne s'agit plus tant de mettre l'accent sur l'exotisme que sur l'événement aventureux comme principale unité formelle et thématique de l'intrigue. »⁶¹

Le roman d'aventures est né de ce « basculement » d'une thématique à une autre, de ce « reflux » de l'exotisme et du voyage « au profit de l'événement » aventureux. Dans des œuvres qui se désignent elles-mêmes comme des « romans d'aventures », « le terme cesse de désigner un contenu (celui d'un récit racontant des aventures) pour renvoyer à ce qui

⁶¹ *Ibid.*

apparaît comme un genre » davantage défini par des thématiques communes à plusieurs ouvrages⁶² : le centrage sur les aventures, c'est-à-dire sur la notion de danger, de hasard, d'imprévu ne peut se faire que dans un cadre exotique, évacuant le héros et le lecteur de leur univers habituel et induisant des événements dont on ne connaît pas d'avance la teneur : « Un roman d'aventures, a écrit Jacques Rivière, c'est le récit d'événements qui ne sont pas contenus les uns dans les autres. À aucun moment on n'y voit le présent sortir tout à fait du passé, à aucun moment le progrès de l'œuvre n'est une déduction.⁶³ »

Découverte sur le vif, la vie du héros prend alors un sens particulier : ce que Jacques Rivière nomme une « émotion poétique, celle d'attendre quelque chose, de ne pas tout savoir encore, (...) [et qui, selon lui, consiste à] être amené aussi près que possible sur le bord de ce qui n'existe pas encore. »⁶⁴ L'attention du lecteur est donc mise en éveil par des procédés que le roman d'aventures utilise à satiété : le suspens, autrement dit l'attente de la réponse à une question posée par le récit, est un procédé romanesque dont la force est augmentée par la publication quotidienne ou hebdomadaire des feuilletons. Ainsi, la nécessité de susciter l'envie de lire la suite de son roman amène parfois à recourir à des effets romanesques rendus presque incompréhensibles par la publication en volume. Un bon exemple de l'utilisation qu'en fait Gustave Aimard pourra être donné au lecteur par

⁶² *Ibid.*

⁶³ Jacques Rivière, *Le Roman d'aventures*, édition des Syrtes, 2000, pp.66-67.

⁶⁴ Jacques Rivière, *op. cit.*, p.74.

les derniers mots d'un chapitre des *Trappeurs de l'Arkansas*.

Alors que doña Luz vient d'avouer à son oncle qu'elle commence à succomber aux charmes des « vastes déserts » du Nouveau Monde, « le guide [de la caravane], se rapprochant tout à coup, fit un signe pour commander le silence en disant d'une voix faible comme un souffle :

– Un homme !... »⁶⁵

Le lecteur est alors forcé d'attendre le prochain chapitre pour y apprendre qu'au désert, « ce mot “un homme”, veut presque toujours dire “un ennemi”. »

Ce procédé de mise en tension peut également figurer à l'intérieur du récit : les instants qui précèdent les attaques indiennes contre des positions américaines sont alors l'occasion de mettre en scène un danger imminent : « Tout était morne et silencieux en apparence, et en réalité deux milles guerriers intrépides se glissaient sournoisement dans l'ombre, pour donner l'assaut à une forteresse derrière laquelle quarante hommes résolus n'attendaient qu'un signal pour commencer l'attaque. »⁶⁶ Nul doute pour le lecteur que le combat qui va suivre sera aussi acharné que si le sort de la lutte entre civilisation et barbarie s'y jouait tout entier.

« Tout à coup une puissante détonation se fit entendre, et le fort Mackensie apparut ceint comme un nouveau Sinaï de fumée et d'éclairs éblouissants.

La bataille était commencée. »⁶⁷

⁶⁵ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.97.

⁶⁶ *Balle-Franche*, p.456.

⁶⁷ *Ibid.*

Dans cette comparaison, la mise en présence d'un comparant relevant de références culturelles partagées par tous les lecteurs (le Sinaï désignant la montagne de Dieu dans la tradition biblique) et d'un comparé appartenant à un autre univers référentiel, vise à accentuer l'expressivité du discours : le fort Mackensie devient alors le lieu où semble se jouer la destinée des peuples indiens, de la même manière que le Sinaï est considéré comme le lieu où s'est écrit le sort de l'humanité.

Dans le roman d'aventures, l'usage de formulations hyperboliques n'est en aucun cas restreint : il fait même figure de loi. L'effet supposé sur le destinataire justifie ainsi tous les efforts d'expressivité que déploie le narrateur, jusqu'à produire une intensification exacerbée du discours. Parmi de nombreux exemples, citons cette réplique que le narrateur fait dire à l'Urubu lorsque le Coyote⁶⁸ lui montre son crâne scalpé par un chef indien : « – Oh ! c'est épouvantable, fit-il avec horreur. »⁶⁹

L'indispensable efficacité du discours que requiert le roman d'aventures peut aussi amener l'auteur à épuiser son inspiration. Ce dialogue sur un ton pathétique entre une mère

⁶⁸ L'Urubu et le Coyote sont, comme leurs noms l'indiquent, deux personnages de hors-la-loi des *Bandits de l'Arizona*.

⁶⁹ *Les Bandits de l'Arizona*, p.836. À cause de telles formules, on peut reconnaître un certain manque de talent à l'auteur, ou du moins une incapacité flagrante à manier la langue avec brio : la platitude du verbe mis en incise (« fit-il ») est ainsi grossièrement corrigée par le syntagme nominal prépositionnel « avec horreur ». Malheureusement, ceci crée d'un point de vue sémantique un effet de redondance avec l'adjectif « épouvantable » et donne à la réplique un aspect emphatique nuisible à l'expressivité.

et sa fille illustre bien ce phénomène :

« Voyons, ma Diana chérie, sèche tes larmes, ne te tourmente pas ainsi, dis-moi seulement ce que tu éprouves (...).

– Hélas ! ma bonne mère, répondit l'enfant souriant à travers ses larmes, je n'y comprends rien moi-même (...).

– Tu te trompes, enfant, répondit gravement mistress Bright (...).

– Hélas ! murmura Diana.

(...)

– « Tu vois bien que tu avais un secret, pauvre enfant, puisque tu l'aimes.

– Hélas ! murmura-t-elle naïvement (...).

– Écoute-moi ; hélas ! mon âge et mon expérience (...) m'autorisent à te donner des conseils, veux-tu les entendre ?

– Oh ! ma mère, vous savez combien je vous aime et je vous respecte !

– (...) mieux vaut faire saigner à présent une plaie qui n'est pas encore bien profonde que d'attendre pour y porter remède que le mal soit incurable.

– Hélas ! »⁷⁰

Privilégier l'expressivité du discours, de manière parfois

⁷⁰ *Balle-Franche*, p.409.

outrancière, peut provoquer des redondances que l'auteur, pris à son propre jeu, n'aperçoit même plus.⁷¹ Peut-être ceci est-il à lier avec les prétentions de l'auteur : le souhait de rivaliser avec les écrivains reconnus de la « grande » littérature en s'inspirant, voire en s'essayant à la réécriture de morceaux de bravoure, a pu se révéler payant, non sur un plan purement littéraire, mais d'un point de vue symbolique. Un bon auteur populaire, s'inspirant de ce qu'ont pu faire avant lui des écrivains plus talentueux, pouvait ainsi espérer une reconnaissance de la part d'un lectorat peu enclin à critiquer, par exemple, le réemploi de schémas narratifs d'un roman à l'autre.⁷²

1.3.2. L'exotisme du roman de l'Ouest

L'éloignement vers des contrées mystérieuses est la condition *sine qua non* pour que l'aventure puisse naître.⁷³

⁷¹ Le sommet du pléonasmisme est atteint lorsque, dans l'incipit des *Bandits de l'Arizona*, Gustave Aimard, dressant le tableau de cette contrée rebelle, regroupe ceux qui peuplent ses bas-fonds sous les termes de « population anonyme sans nom ». Il nous faut d'ailleurs remarquer que ce type de bévue est très courant dans les éditions de romans populaires. Les délais laissés à l'auteur pour rendre sa copie les expliquant d'ailleurs en partie.

⁷² Les similitudes entre l'intrigue de *l'Éclairneur* et des *Bandits de l'Arizona* sont ainsi flagrantes : l'enjeu consiste dans les deux cas à délivrer des femmes enlevées et emprisonnées par un traître ou des malfrats. Le genre du récit de l'Ouest semble se prêter particulièrement bien à ce type d'action barbare. L'attente des retrouvailles et l'alternance entre succès et désespoir du héros permettent alors de faire durer le suspens et de rythmer le récit de manière à toujours tenir le lecteur en haleine.

⁷³ Dans sa petite ville de Tarascon, Tartarin, le personnage de Daudet, se rend compte qu'il ne vivra jamais l'Aventure qu'il a tant rêvé au travers de ses

Or, si l'éloignement devient au milieu du XIX^e siècle une norme de la littérature d'aventure⁷⁴, tous les lieux ne se valent pas. L'exotisme, en tant qu'il marque la différence et la diversité du réel, ne peut être incarné que par des espaces singuliers, uniques donc étranges et mystérieux.

Parmi ces lieux, celui qui a sans doute le plus fasciné est le désert. Et de ses nombreuses variantes, le désert américain est le premier à avoir marqué l'imaginaire occidental par son étrangeté. En France, Chateaubriand est l'un des premiers à avoir su exploiter les ressources poétiques qu'offrait le désert américain. À la vue des immenses forêts américaines, c'est avant tout un « étrange » sentiment de liberté qui le frappe :

« Lorsque, dans mes voyages parmi les nations indiennes du Canada, je quittai les habitations européennes et me trouvai, pour la première fois, seul au milieu d'un océan de forêts, ayant pour ainsi dire la nature prosternée à mes pieds, une étrange révolution s'opéra dans mon intérieur. Dans l'espèce de délire qui me saisit, je ne suivais aucune route ; j'allai d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifféremment, me disant en moi-même : "Ici, plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de Présidents, plus de République, de Rois, surtout plus de Lois, et plus d'Hommes." »⁷⁵

lectures : c'est sans conviction et poussé par la rumeur qu'il a créée autour de son personnage d'aventurier, qu'il s'embarque pour l'Algérie, terre colonisée depuis longtemps et par conséquent réfractaire à l'Aventure.

⁷⁴ Cf. Sylvain Venayre, *op. cit.*, p.47.

⁷⁵ François-René de Chateaubriand, *Essai sur les révolutions*, chap. LVII,

Espace de la solitude, le désert est à même de fournir à l'imaginaire romantique tout un lot d'images, de situations et de thèmes que reprend à son compte la littérature d'aventures de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le désert est d'abord un espace sublime⁷⁶ dans lequel Dieu a choisi de se montrer à l'homme dans toute son ampleur : l'immense forêt vierge, ce « réseau inextricable de végétation » à « l'aspect à la fois étrange et bizarre, majestueux et imposant »⁷⁷, n'est qu'une figuration infidèle, mais grandiose, de la divinité.

Un héros de Gustave Aimard, Balle-Franche, peut ainsi déclarer avec assurance : « le désert est un livre écrit tout entier par le doigt de Dieu ». Certes, l'affirmation n'a pour but que de louer les qualités de tout bon coureur des bois⁷⁸, mais elle est bien là pour témoigner d'un aspect de l'héritage romantique qu'a su réinvestir le roman d'aventures. Les scènes de contemplation de la nature du Nouveau Monde, topos romantique s'il en est, ne font donc pas défaut dans l'œuvre de Gustave Aimard :

p.442, éd. de la Pléiade.

⁷⁶ La notion de sublime fait référence aux catégories de perception établies par les théories esthétiques du XVIII^e siècle : elle décrit la position de l'homme plongé dans un état d'émerveillement et de stupéfaction devant les créations de Dieu et de la nature.

⁷⁷ *L'Eclaireur*, p. 540.

⁷⁸ En effet, le trappeur Balle-Franche, répondant à un interlocuteur s'étonnant de sa perspicacité à deviner ce qui se passe dans le désert, poursuit d'une manière plus prosaïque : « ...et pour l'homme habitué à y lire, il ne peut guère cacher de secrets, il m'a suffi de regarder les empreintes pendant quelques minutes pour tout deviner. »

« Tout en marchant, ils avaient atteint un point élevé du monticule d'où la vue planait à une grande distance dans toutes les directions sur la prairie.

La nuit était calme et embaumée ; il n'y avait pas un souffle dans l'air, pas un nuage au ciel (...).

Machinalement, les deux hommes s'arrêtèrent et jetèrent un regard rêveur sur le paysage grandiose qui se déroulait à leurs pieds. »⁷⁹

Le paysage américain est ainsi particulièrement propice à de longues descriptions dans lesquelles le narrateur doit mettre tous ses talents pour recréer un univers d'abondance sensorielle. Cette description du Mississippi, fleuve immortalisé par Chateaubriand plus d'un demi-siècle plus tôt⁸⁰, est sur bien des points exemplaire :

« L'Amérique est la terre des prodiges ! tout y acquiert des proportions gigantesques qui effraient l'imagination et confondent la raison.

Montagnes, rivières, lacs et fleuves, tout est taillé sur un patron sublime.

Voici un fleuve de l'Amérique septentrionale, non comme le Rhône, le Danube ou le Rhin dont les rives sont couvertes de villes, de plantations ou de vieux châteaux émiétés par les siècles, dont les sources et

⁷⁹ *Balle-Franche*, p.438.

⁸⁰ Une simple lecture en parallèle suffit à mettre en évidence les « emprunts » effectués par Aimard à cette description célèbre de Chateaubriand (Cf. *Atala*, « Prologue », p.23 de l'édition Pocket).

les tributaires sont des ruisseaux insignifiants, dont les eaux resserrées dans un lit trop étroit se précipitent, impatientes de se perdre au sein des mers ; mais profond et silencieux, large comme un bras de l'Océan, calme et sévère comme la grandeur, il roule majestueusement ses eaux grossies par d'innombrables rivières, baignant mollement les bords d'un millier d'îles qu'il a formées de son limon .

Ces îles, couvertes de hautes futaies, exhalent un parfum âcre ou délicieux que la brise emporte au loin. Rien ne trouble leur solitude, que l'appel doux et plaintif de la colombe ou la voix rauque et stridente du tigre qui s'ébat sous l'ombrage.

Ça et là les arbres tombés de vétusté ou déracinés par l'ouragan, s'assemblent sur les eaux ; alors, unis par les lianes, cimentés par la vase, ces débris de forêts deviennent des îles flottantes ; (...) le peitia et le nénuphar y étalent leurs roses jaunes, les serpents, les oiseaux, les caïmans viennent se reposer et se jouer sur ces radeaux verdoyants et vont avec eux s'engloutir dans l'Océan.

Ce fleuve n'a pas de nom !...

D'autres sous la même zone s'appellent : *Nébraska, Platte, Missouri.*

Lui il est simplement *Mécha-Chébré*, le vieux père des eaux, le fleuve par excellence ! Le Mississippi enfin !

Vaste et incompréhensible comme l'infini, plein de terreurs secrètes, comme le Gange et l'Irawadé, il est pour les nombreuses nations indiennes qui habitent

ses rives le type de la fécondité, de l'immensité, de l'éternité !... »⁸¹

Dans ce passage, l'exotisme des lieux est rendu par la multiplication des notations sensorielles : le narrateur délimite d'abord son sujet visuellement (« voici un fleuve de l'Amérique septentrionale »), puis intervient un resserrement du cadre sur les îles qui jalonnent le fleuve permettant la description des odeurs (« un parfum âcre ou délicieux ») et des sons produits par la faune (« l'appel doux et plaintif de la colombe ou la voix rauque et stridente du tigre ») ; enfin, les couleurs qui s'offrent aux yeux de l'observateur sont mises en valeur par un adjectif post-posé à la fin d'un membre de phrase (« roses jaunes ») ou au milieu d'un autre (« radeaux verdoyants »). Toute cette description tend donc à rendre ce paysage présent dans l'esprit du lecteur, comme si ce spectacle était devant ses yeux. Ce procédé littéraire, l'hypotypose, est couramment utilisé par les auteurs de roman d'aventures car il permet de placer directement le lecteur au milieu d'un univers romanesque.

En effet, cette description du Mississippi a pour fonction de capter l'intérêt du lecteur tout en permettant « la mise en place de l'univers fictionnel ». ⁸² Le régime de lecture est ainsi posé : l'extravagance du décor américain ne peut qu'engendrer des aventures elles aussi extravagantes. En conséquence, point n'est besoin de croire à la véracité de ce

⁸¹ *Balle-Franche*, p.223. Ce passage est l'*incipit* du roman.

⁸² L'*incipit* fait alors office de *captatio benevolentiae*. Cf. l'article « *incipit* » du *Lexique des termes littéraires* établi sous la direction de Michel Jarrety, le Livre de Poche, 2001.

qui est raconté, seul prime le désir d'être transporté dans un autre monde où le réel et ses contraintes n'ont plus d'emprise sur les péripéties.

On comprend dès lors pourquoi le désert du Nouveau-Monde fut le cadre privilégié des premiers romans d'aventure : à une conjoncture historique (la découverte de l'Ouest américain) s'ajoute la capacité du paysage à fixer les rêveries des écrivains occidentaux. À l'immensité et à la diversité des paysages américains correspondent autant de possibles romanesques que le roman d'aventures tente d'exploiter sous toutes les formes : romans de l'Ouest mettant en scène les luttes entre Indiens et Américains colonisateurs, romans mexicains ou romans de bandits privilégiant les bas-fonds de la Prairie à la manière d'Eugène Sue.

1.3.3. Le « désir des confins » ou la sauvagerie retrouvée

Le discours des romans d'aventures du milieu du XIX^e siècle illustre donc une vieille idée : l'Aventure est la fille du voyage vers l'inconnu. Mais, à une époque où l'inconnu est de plus en plus « maîtrisé, cerné par la connaissance », en un mot « nucléaire »⁸³, il est de plus en plus difficile de trouver des terres vierges de toute présence occidentale. Déjà, l'époque de Fenimore Cooper n'est plus celle des grandes découvertes : les célèbres explorateurs Lewis et Clark ont

⁸³ Gille Palsky, « un monde fini, un monde couvert », *Le XIX^e siècle : science, politique et tradition*, Isabelle Poutrin (dir.), Berger-Levrault, 1995.

traversé le continent nord-américain jusqu'à la côte Pacifique dans les premières années du siècle, amenant dans leur sillage de nombreux voyageurs européens.⁸⁴ Alexis de Tocqueville, parti en expédition pour atteindre le désert américain au début des années 1830, dresse le constat de la fuite en avant dans laquelle sont entraînés les Indiens, et avec eux le « désert » :

« Une des choses qui piquaient le plus vivement notre curiosité en venant en Amérique, c'était de parcourir les extrêmes limites de la civilisation européenne et même, si le temps nous le permettait, de visiter quelques-unes de ces tribus indiennes qui ont mieux aimé fuir dans les solitudes les plus sauvages que de se plier à ce que les Blancs appellent les délices de la vie sociale. Mais il est plus difficile qu'on ne croit de rencontrer aujourd'hui le désert. »

Ce discours de l'extrême limite est réinvesti par le roman d'aventures, et notamment par le roman de l'Ouest, sous la forme du confins.⁸⁵ Face à l'avancée inexorable de la

⁸⁴ Parmi ces voyageurs figure le peintre suisse Karl Bodmer qui effectua un périple à travers l'Amérique en compagnie du prince Maximilien durant les années 1834-1835. Les oeuvres qu'il exécuta après son retour en France sont considérées, à juste titre, comme un témoignage précieux sur les peuples indiens de la plaine du Missouri : les nombreux portraits de chefs, les scènes de la vie indienne ainsi que les paysages représentés par Bodmer nous permettent de reconstituer un monde indien encore épargné par la violence de la colonisation.

⁸⁵ La description du désert de l'Arizona située au début des *Bandits de l'Arizona* (p.779) et déjà citée plus haut, est tout à fait claire sur ce point : « Toutes les tentatives des Anglo-Saxons pour faire pénétrer la civilisation moderne dans cette terre rebelle furent faites en pure perte ; le gouvernement de

Frontière⁸⁶ et à la destruction d'un peuple et de ses coutumes, les lieux retirés de la civilisation, c'est-à-dire exempts de toute trace de corruption, prennent une valeur symbolique : ils sont la dernière preuve qu'une autre humanité, sauvage, a vécu puis disparu ; ils témoignent d'une époque et d'un monde qui ne sera bientôt plus.⁸⁷ Gustave Aimard, après d'autres, semble regretter le recul des Indiens devant les colons américains. Ainsi, des personnages comme le métis Balle-Franche et l'aventurier Édouard de Beaulieu, se font le relais d'un discours déplorant l'avancée de la colonisation au détriment des peuples indiens :

« – Hum ! fit le chasseur, vous savez qu'à tort ou à raison les Peaux-Rouges se prétendent les rois des prairies et qu'ils ne veulent pas y souffrir la présence

Washington fut contraint d'y renoncer. Aussi aujourd'hui l'Arizona est-elle restée ce qu'elle était lorsqu'elle se nommait *Cibola* et que *Cabeza de Vacca* la découvrit au prix de fatigues et de périls terribles ; c'est-à-dire une contrée mystérieuse, pleine de légendes sinistres, de prodiges effrayants et inexplicables (...). » Ici, le voyage vers les confins du Nouveau Monde est clairement assimilé à un retour vers la barbarie primitive. Au déplacement dans l'espace correspond un voyage dans le temps.

⁸⁶ Pour plus de précisions, voir l'annexe.

⁸⁷ Chez Aimard, l'avancée de la Frontière est matérialisée dans le discours par la progression des abeilles, sortes d'auxiliaire de la colonisation importés par les Européens : « les abeilles sont les sentinelles avancées des Blancs : au fur et à mesure que les Blancs s'enfoncent dans l'intérieur de l'Amérique, les abeilles partent en avant pour leur tracer la route et leur indiquer les défrichements. » (*Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.94). Là encore, Aimard n'est pas à l'origine de cette idée : il emprunte ce thème à Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, livre VII, chap.6 (p.439, éd. Quarto, Gallimard, 1997). Lors de notre lecture, nous avons cru naïvement avoir la primeur d'une trouvaille, mais nous avons découvert que Sylvain Venayre y avait pensé avant nous (Cf. Sylvain Venayre, *La Gloire de l'aventure*, op. cit., p.310).

des Blancs.

– Mais je trouve qu'ils sont parfaitement dans leur droit ; depuis la découverte de l'Amérique, les Blancs les ont peu à peu dépossédés de leurs territoires et refoulés au désert : ils défendent ce dernier refuge et ils font bien.

– Je suis entièrement de votre avis, monsieur Edouard, le désert ne devrait appartenir qu'aux chasseurs et aux Indiens, malheureusement les Américains ne pensent pas ainsi, ce qui fait que tous les jours ils quittent les villes et s'enfoncent dans l'intérieur, s'établissant tantôt ici, tantôt là et confisquant à leur profit les contrées les plus fertiles et les plus riches en gibier.

– Que pouvons-nous y faire, mon ami ? répondit le comte en souriant, c'est un mal sans remède dont nous devons prendre notre parti (...). »⁸⁸

Le désert est le dernier refuge des Indiens, mais il l'est aussi pour des individus infréquentables, bandits et autres pirates des prairies, « sang-mêlé pour la plupart, féroces, voleurs et assassins, sans foi ni loi ».⁸⁹ Dans ces « vastes déserts » de la sierra Madre ou dans les « sombres forêts » de l'Arkansas, seul règne une anarchie s'apparentant à un état de guerre permanent. « Aussi la prairie, théâtre sinistre de combats incessants et terribles, n'est-elle en réalité qu'un vaste ossuaire, où s'engloutissent obscurément chaque année,

⁸⁸ *Balle-Franche*, pp.241-242.

⁸⁹ *Les Bandits de l'Arizona*, p.779.

dans une guerre d'embuscades sans merci, des milliers d'hommes intrépides. »⁹⁰ Dès le début du roman, le lecteur aura donc compris qu'au désert, la fraternité n'est pas de mise. Ici, la société n'existe pas, seul l'individu compte :

« La vie du désert ne ressemble en rien à celle des villes. Là-bas, on se connaît peu ou beaucoup, soit de nom, soit par des relations personnelles (...). Au désert, ce n'est plus cela : l'égoïsme et le personnalisme règnent en maître ; le *moi* est la loi suprême ; chacun ne pense qu'à soi, n'agit que pour soi, et, dirai-je même plus, n'aime que soi. »⁹¹

Rendu à la solitude du désert, l'homme de la Frontière ne considère plus l'autre que comme une menace pour lui-même : « Au désert, la rencontre que l'on redoute le plus est celle de l'homme. Tout inconnu est d'abord un ennemi, aussi s'accoste-t-on généralement à distance, le canon du fusil en avant et le doigt sur la détente. »⁹²

La dramatisation de l'espace désertique, en tant que mise en danger de la vie du héros, est une des composantes essentielles du roman d'aventures. Toutefois, si ces lieux peuvent être en eux-mêmes dangereux, c'est la présence humaine dans ces contrées extraordinaires qui crée l'Aventure. Comme l'a remarqué Sylvain Venayre, la Frontière « n'est pas le lieu de la sauvagerie intégrale.

⁹⁰ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.32.

⁹¹ *L'Éclaireur*, p.585.

⁹² *Balle-Franche*, p.241.

L'homme y rencontre l'homme, mais l'étrangeté de l'espace fait précisément de cette rencontre une aventure. »⁹³

Zone de contact entre sauvagerie et civilisation, le désert présenté dans les œuvres de Gustave Aimard appartient typiquement à ce que les Américains ont nommé Frontière⁹⁴ : à la fois zone d'échange et de friction entre Indiens et colons, « désert institutionnel »⁹⁵, lieu en marge de la culture et des obligations sociales, l'espace de la Frontière, interprété comme un désert, est un endroit de prédilection pour les aventuriers et les héros de romans d'aventures. Par conséquent, et comme le dit le chasseur Balle-Franche, « ce que l'on est convenu d'appeler le désert est [finalement] très peuplé ».⁹⁶ Ce qui n'empêche pas de le considérer comme « inexploré », au moins pour une raison : ceux qui le sillonnent ne sont pas chargés d'une mission colonisatrice à proprement parler. Les « gambucinos » de Gustave Aimard parcourent le désert dans un but désintéressé.⁹⁷ Il est pour eux le lieu d'une quête existentielle, loin des hommes corrompus par la civilisation des villes. Le paysage désertique est ainsi

⁹³ Sylvain Venayre, « Le moment mexicain... », art. cit., pp.133-134.

⁹⁴ La notion de Frontière, largement exploitée par le roman d'aventures à la suite de Fenimore Cooper, recouvre en fait presque totalement celle de désert. Chez Gustave Aimard, les deux notions sont en tout cas très proches : l'action de ses romans ne se situent jamais très loin des forts américains (cf. *Balle-Franche*) et se déroulent pourtant dans les « vastes solitudes » du désert.

⁹⁵ Cf. Jacques Le Goff, *Le désert-forêt dans l'Occident médiéval* in *L'imaginaire médiéval*, « Bibliothèque des Histoires », NRF, éditions Gallimard, 1985, p.69.

⁹⁶ *Balle-Franche*, p.239.

⁹⁷ Le désintéressement dans l'aventure est une des raisons pour lesquelles Gustave Aimard semble dénigrer les colons américains et plus encore les chercheurs d'or de la Californie.

apte à nourrir la conscience poétique du trappeur Balle-Franche qui décrit sa vie et son expérience dans une prose exaltée :

« lorsqu'on a respiré les senteurs des savanes, que pendant de longues nuits on a écouté le murmure du vent dans les arbres centenaires, les hurlements des fauves dans les forêts vierges, que l'on a foulé les sentes inexplorées des prairies, que l'on a admiré cette nature grandiose qui ne doit rien à l'art, où le doigt de Dieu est empreint à chaque pas, en caractères ineffaçables, lorsqu'on a assisté aux scènes sublimes qui d'instant en instant surgissent devant soi, alors peu à peu on se prend à aimer ce monde inconnu si plein de mystères et de péripéties étranges, les yeux s'ouvrent à la vérité, malgré soi on devient croyant, on répudie les mensonges de la civilisation, et transformé peu à peu, respirant par tous les pores l'air pur des montagnes et des prairies, on éprouve des émotions pleines de charmes inconnus, d'enivrantes voluptés et ne reconnaissant plus d'autres maîtres que ce Dieu devant lequel on se trouve si petit, on oublie tout pour vivre à jamais de la vie du nomade et rester au désert, parce que c'est là seulement où l'on se sent libre, heureux, homme enfin !... »⁹⁸

Cette vision extatique de l'existence nomade confine au mysticisme : la vie au désert est ainsi comparée à une

⁹⁸ *Balle-Franche*, pp.236-237.

révélation digne des meilleurs récits de conversion. Le ton emphatique utilisé pour décrire le bouleversement opéré par la vie au désert n'a d'autre but que de convaincre le lecteur des bienfaits de cette vie : les trappeurs, chasseurs et autres coureurs des bois sont des hommes proches de la nature. Par conséquent, ils sont nécessairement heureux.

À une époque où l'Occident normalise et écrase l'individu, l'espace de l'aventure ne peut se concevoir que comme une échappatoire face à une civilisation de plus en plus jugée comme dévoyée et incapable de pourvoir aux besoins spirituels de l'homme. Le discours des romans d'aventure semble alors exprimer un besoin d'ascension spirituelle et un désir d'échapper à une « normalité » contraignante. La nature est alors le cadre d'une régénération de l'être : la vie solitaire et ascétique permet de découvrir un nouveau rapport à l'être et au monde, fait d'humilité et de respect envers la Création.⁹⁹

⁹⁹ Ce qui par ailleurs n'empêche nullement de se battre contre des Indiens et de les tuer si nécessaire.

Deuxième partie

La nostalgie d'une autre colonisation

L'action des romans de Gustave Aimard se situe dans l'Amérique du XIX^e siècle et en tant que tels, ils prennent en compte une donnée historique incontournable pour un Français du XIX^e siècle : la présence française en Amérique n'est plus active depuis 1803 et la vente de la Louisiane par Napoléon.¹⁰⁰ Ce retrait français, longtemps regretté, fut l'origine de commentaires insatisfaits pour bon nombre de contemporains, dont Chateaubriand :

« En parlant du Canada et de la Louisiane, en regardant sur les vieilles cartes l'étendue des anciennes colonies françaises en Amérique, je me demandais comment le gouvernement de mon pays avait pu laisser périr ces colonies, qui seraient aujourd'hui pour nous une source inépuisable de prospérité. »¹⁰¹

Nous pouvons déduire de ces lignes tous les regrets qu'a pu nourrir l'abandon de la souveraineté française dans cette partie du monde. Écrivant à plus de cinquante ans de distance, Gustave Aimard ne semble pas éloigné de cette nostalgie qui, nous l'avons vu, le fait regretter que le

¹⁰⁰ L'État de la Louisiane n'a aujourd'hui plus rien à voir avec le territoire qui a porté ce nom jusqu'au XIX^e siècle : les possessions françaises vendues par Napoléon recouvraient tout le bassin nord-ouest du Mississippi jusqu'à la limite septentrionale du Canada.

¹⁰¹ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, livre VII, chapitre 11 (Tome I, p.456, coll. Quarto, Gallimard, 1997).

Mexique ne soit pas une colonie française.

À travers ses personnages de trappeurs, tous d'origine française, Aimard semble mettre en scène un autre type de colonisation, loin du modèle américain fondé sur la violence et l'éloignement des tribus indiennes : dans ses romans, il semble prôner l'assimilation et le métissage entre colonisés et colonisateurs en vue d'une société pacifique, où toutes les luttes seraient abolies pour le bien-être commun. Or, là encore, semble planer le souvenir de la politique indienne exercée en Amérique par les Espagnols et les Français.

Il nous paraît donc important d'étudier les enjeux de ce discours nostalgique pour mieux en discerner les fondements et les conséquences littéraires et idéologiques.

2.1 Un discours nostalgique sur la colonisation

Pour nombre de lecteurs français du milieu du XIX^e siècle, le coureur des bois a constitué le parangon de l'aventurier. Personnage de la Frontière, il fait le lien entre la civilisation et la sauvagerie indienne par sa double appartenance : d'origine européenne, il est le détenteur des valeurs morales occidentales tandis que son mode de vie indien empêche de l'assimiler totalement aux héros blancs.

2.1.1. Le coureur des bois ou le sauvage civilisé

Lorsque le premier roman de Gustave Aimard paraît en 1857, le *Cœur-Loyal*, le héros des *Trappeurs de l'Arkansas*,

est déjà l'héritier d'une longue lignée de coureur des bois et de chasseurs américains, dont Natty Bumpoo, le personnage de Fenimore Cooper, semble être le premier spécimen littéraire. La littérature populaire du milieu du XIX^e siècle semble en effet très friande de ses personnages hauts en couleurs, incarnant des valeurs telles que le courage, l'abnégation et l'honnêteté. Autant de qualités qui se doivent d'être lisibles dès la description physique du héros, invariablement placée en début de roman :

« Les traits de son visage étaient beaux, nobles, empreints de cette fierté et de cette énergie que donne la vie sauvage. Ses yeux noirs à fleur de tête couronnés d'épais sourcils, avaient une expression douce et mélancolique qui en tempérerait l'éclat et la vivacité ; le bas de son visage disparaissait sous une barbe longue et touffue, dont la teinte bleuâtre tranchait avec l'étrange pâleur répandue sur ses traits.

Sa taille était haute, élancée, parfaitement proportionnée ; ses membres nerveux, sur lesquels ressortaient des muscles d'une rigidité extrême, montraient qu'il était doué d'une vigueur peu commune. Enfin toute sa personne inspirait cette respectueuse sympathie que les natures d'élite s'attirent plus facilement dans ces contrées que dans nos pays, où l'apparence physique n'est presque toujours que l'apanage de la brute. »¹⁰²

¹⁰² *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.33.

Ce portrait du Cœur-Loyal présente toutes les caractéristiques du héros des romans d’Aimard. À des qualités physiques indéniables (la beauté de ses traits, « sa taille (...) haute, élancée, parfaitement proportionnée », ses « muscles d’une rigidité extrême ») laissent nécessairement deviner des qualités morales non moins exceptionnelles (déjà contenues dans son surnom). De plus, il semble conjugué avec un tempérament sanguin la tempérance et l’humilité de la vie sauvage. On devine dès lors que le Cœur-Loyal jouera un grand rôle dans le récit qui va suivre. L’insistance sur les qualités humaines du personnage ne fait qu’en convaincre plus aisément le lecteur.¹⁰³

Selon les codes du roman d’aventures, la présentation des héros répond à une logique romanesque : pour attirer l’attention du lecteur, le récit doit obligatoirement individualiser le personnage d’une manière claire et le présenter comme s’il était un individu unique en son genre. D’où cette tendance à présenter des personnages que l’on désigne volontiers comme hors du commun à travers des

¹⁰³ Comme le Cœur-Loyal, Balle-Franche est lui aussi doté d’un grand pouvoir pour captiver la sympathie : « son visage osseux et jaune taillé en biseau, avait une expression de franchise et de jovialité peu communes, et ses petits yeux gris percés comme avec une vrille, pétillaient d’intelligence : ses pommettes saillantes, son nez recourbé sur sa large bouche garnie de dents longues et blanches, son menton pointu, lui formaient la physionomie la plus singulière et en même temps la plus sympathique qui se puisse imaginer. » (*Balle-Franche*, pp.224-225). Nous pouvons déduire de ce portrait que le héros d’Aimard, loin d’être un dieu olympien, conquiert d’autant plus la sympathie du narrateur, qu’il a les défauts de l’humanité. En effet, Balle-Franche constitue la contre-épreuve du héros infallible : dans *l’Éclaireur*, il est ainsi victime de sa trop grande bonté lorsque, sauvant d’une mort assurée une crapule nommée don Estevan, ce dernier lui fend le crâne avec le pistolet qui vient de lui être donné (cf. *Balle-Franche*, pp.619-623).

formules standardisées. Dans le portrait du Cœur-Loyal, cette individualisation du héros passe essentiellement par son assimilation à un groupe d'individus supérieurs que le narrateur désigne du nom de « natures d'élite ».¹⁰⁴ Le trappeur est d'autant plus une exception, au regard des Européens notamment, qu'il réunit ces qualités morales et physiques en un même personnage. Le trappeur, dans les forêts américaines, doit en effet autant savoir chasser pour survivre, qu'être maître de soi pour ne pas laisser trahir sa présence et risquer d'être scalpé par les Indiens.

Dans le roman de l'Ouest, la volonté de surprendre le lecteur passe aussi par la description du costume du coureur des bois. L'accoutrement du personnage doit ainsi avoir la simplicité des habitants des forêts et la touche exotique qui plaît au lecteur français, habitué à la mode vestimentaire des coureurs des bois :

« Son costume, d'une grande simplicité, se composait d'une *mitasse*, espèce de caleçon étroit tombant aux chevilles, attaché aux hanches par un ceinturon de cuir, et d'une blouse de chasse en calicot, brodée d'agrément en laine de différentes couleurs, qui lui descendait à mi-jambes. Cette blouse, ouverte par-devant, laissait voir sa poitrine brunie, sur laquelle pendait un scapulaire de velours noir, retenu par une mince chaîne d'acier. Des bottines de peau de daim non tannée le garantissaient des morsures des reptiles,

¹⁰⁴ Cf. *Les Bandits de l'Arizona*, p.781.

et lui montaient jusqu'au-dessus du genou ; enfin un bonnet de peau de castor, dont la queue tombait par-derrière, couvrait sa tête et laissait échapper de longues boucles d'une luxuriante chevelure noire, mêlée déjà de fils d'argent, qui s'épanouissaient sur ses larges épaules. »¹⁰⁵

Bien sûr, un personnage, habillé de cette façon, ne serait rien sans ses armes, compagnes obligées d'une existence passée au milieu des Indiens :

« Cet homme était un chasseur.

Une magnifique carabine à canon rayé, placée auprès de lui à portée de sa main, la gibecière qu'il portait en bandoulière et les deux cornes de buffalos, pendues à sa ceinture et pleines de poudre et de balle, ne laissent aucun doute à cet égard. Deux longs pistolets doubles étaient négligemment jetés auprès de la carabine. »¹⁰⁶

Un bon armement est en effet essentiel pour faire un digne chasseur. L'évocation des armes (toujours placées « à portée de mains ») est bien sûr un moyen pour souligner l'omniprésence du danger. Dans *Les Bandits de l'Arizona*, la longue description de l'armada de Sans-Traces revêt le caractère d'une tentative pour remotiver l'évocation du péril couru par le héros :

¹⁰⁵ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, pp.32-33.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.33.

« le chasseur avait des armes magnifiques, cadeau d'un officier supérieur français, auquel Sans-Traces avait sauvé la vie lors de l'expédition française au Mexique ; il avait un fusil à double canon tournant se chargeant par la culasse, quatre revolvers à six coups ; un sabre-baïonnette qu'il portait au côté, mais qui en cas de besoin s'adaptait au fusil.

Ces armes, toutes de choix, sortaient des ateliers de Lepage, l'armurier dont la réputation est universelle (...).

L'armement de Sans-Traces était donc formidable, puisqu'il avait vingt-six coups de feu à tirer sans être obligé de recharger. »¹⁰⁷

Les armes ne sont toutefois qu'un aspect de la description des personnages. D'une longueur modérée dans *Les Trappeurs de l'Arkansas*, la description du costume du coureur des bois peut se voir réduite à néant dans des œuvres plus tardives. Ainsi, dans *Balle-Franche*, cette description est condensée en quelques mots : « Son costume n'avait rien qui le distinguât de celui des autres coureurs des bois, c'est-à-dire que c'était un bizarre assemblage des modes indiennes et européennes adoptées généralement par les chasseurs et trappeurs blancs de la prairie. »¹⁰⁸ Et dans *Les Bandits de l'Arizona*, c'est par une tournure négative qu'est introduite la mention du costume de Sans-Traces : « Nous ne dirons rien

¹⁰⁷ *Les Bandits de l'Arizona*, p.781.

¹⁰⁸ *Balle-Franche*, p.225.

de son costume, Sans-Traces portait celui adopté depuis longtemps par les chasseurs canadiens et trappeurs blancs dans le désert. »¹⁰⁹

L'histoire littéraire peut ici être invoquée : lorsque Gustave Aimard commence à écrire des romans de l'Ouest, plusieurs écrivains l'ont précédé dans cette voie. À partir de la fin des années 1850, le personnage du trappeur fait de plus en plus partie d'un imaginaire littéraire partagé par les lecteurs du roman d'aventures. Par conséquent, les références et les codes communs à ces romans font l'objet d'un « savoir partagé » qu'il n'est plus besoin de mentionner.

Pour mesurer l'acclimatation du personnage de trappeur et l'imprégnation des représentations qu'il véhicule dans l'imaginaire et dans le discours, il nous faut évoquer Frédéric Moreau, le personnage de *l'Éducation sentimentale* :

« En de certains jours (...) une indignation le prenait contre lui-même. Alors, il sortait. Il s'en allait dans les prairies, à moitié couvertes durant l'hiver par les débordements de la Seine. Des lignes de peupliers les divisent. Çà et là, un petit pont s'élève. Il vagabondait jusqu'au soir, roulant les feuilles jaunes sous ses pas, aspirant la brume, sautant les fossés ; à mesure que ses artères battaient plus fort, des désirs d'action furieuse l'emportaient ; il voulait se faire trappeur en Amérique, servir un pacha en Orient, s'embarquer comme matelot ; et il exhalait sa

¹⁰⁹ *Les Bandits de l'Arizona*, p.781.

mélancolie dans de longues lettres à Deslauriers. »¹¹⁰

L'impossibilité de donner une consistance à sa vie amène le personnage de Flaubert à formuler des désirs d'aventures lointaines : « se faire trappeur en Amérique, servir un pacha en Orient » sont autant de figurations stéréotypées d'une aspiration vers un absolu de l'aventure, que Flaubert parodie au travers d'actions dérisoires et infantiles (« Il vagabondait (...) roulant les feuilles jaunes sous ses pas, aspirant la brume, sautant les fossés ») mais fortement évocatrice dans la conscience du personnage.

Flaubert nous démontre que la puissance d'évocation des personnages d' Aimard a pu rester intacte au moins jusqu'à la fin des années 1860. Nous pouvons même considérer qu'une certaine attirance pour le coureur des bois demeure vivace jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En témoigne une préface élogieuse donnée au *Coureur des bois* de Gabriel Ferry¹¹¹ dans laquelle les trappeurs ne semblent avoir rien perdu de leur jeunesse : « Ce sont des chasseurs canadiens, rejetons de l'ancienne souche normande et dont la bravoure, la dextérité, la vigueur infatigable et le sang-froid merveilleux font les véritables souverains des forêts américaines. » À la lecture d'une telle présentation, il ne fait aucun doute qu'Aimard s'est inspiré de son prédécesseur pour imaginer les

¹¹⁰ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* (1869), p.113, Folio, Gallimard, Paris, 1972.

¹¹¹ Cf. Gabriel Ferry, *Le Coureur des bois ou les chercheurs d'or*, librairie Hachette, 3^{ème} édition, 1896. Dans cette préface, que l'on doit à un certain Marius Topin, Ferry est considéré comme l'égal de Fenimore Cooper (privilege qui n'a jamais été accordé à Aimard).

personnages de ses propres romans. Les trappeurs de Ferry et d' Aimard partagent en effet les mêmes caractéristiques : ce sont des métis que, d'après leur couleur de peau, on nomme « bois-brulés » ou « demi-sang ». Issus de l'union entre les premières générations de colons français et des femmes indiennes, ils font partie d'une grande famille de trappeurs à la renommée extraordinaire :

« Bien que très jeune encore, il avait une immense réputation comme chasseur et batteur d'estrade dans toutes les savanes depuis le Canada jusqu'au Mexique.

Du reste, il avait de qui tenir : il appartenait à une vieille famille de chasseurs tous renommés depuis plus d'un siècle et dont quelques-uns jouent des rôles importants dans plusieurs de nos précédents récits. »¹¹²

Les trappeurs, en héritiers des races blanche et indienne, se doivent de partager les caractéristiques physiques des deux races.¹¹³ Toutefois, ils ne semblent pas en posséder les tares. Le sang français, tout comme l'espagnol¹¹⁴, semble en effet corriger les défauts de la race indienne.

Le trappeur est donc un personnage hautement valorisé

¹¹² *Les Bandits de l'Arizona*, p.781.

¹¹³ Sans-Traces possède ainsi « un front large » et « un nez un peu camard », caractéristiques de la race indienne. Toutefois, ses « longs cheveux blonds » et son « fort accent normand » le désignent comme lointain héritier des antiques Gaulois.

¹¹⁴ Le Coeur-Loyal est en effet le fils d'un espagnol et d'une aztèque.

par son appartenance raciale : sa valeur tient au fait qu'il appartienne à la race blanche et qu'il porte au plus haut point ses caractéristiques physiques et mentales. Comme tout héros, c'est un véritable sur-homme capable de braver tous les dangers pour parvenir à son but. En ce sens, il est une des figures majeures, quoique banale, des romans de l'Ouest de Gustave Aimard.

2.1.2. La tentation du colonisateur : l'ambiguïté du héros français

Pour Sylvain Venayre, la fin du XIX^e siècle voit l'émergence d'une nouvelle figure de l'aventurier :

« L'aventurier devient [dans les années 1890-1920] une figure positive, incarnation de la quête de l'aventure pour elle-même, tandis que l'Aventure – terme que l'on coiffe désormais volontiers d'une majuscule – fait l'objet d'un questionnement nouveau. On lui prête des vertus qui jusqu'alors n'étaient pas les siennes : accomplissement de soi, saisie de son propre destin, dévoilement d'un sens caché du monde – au point que l'aventure devient proprement le centre d'une mystique originale. Elle devient un but en soi. »¹¹⁵

Sans nier la véracité de cette proposition, nous pourrions

¹¹⁵ Sylvain Venayre, *la Gloire de l'aventure*, *op. cit.*, pp.281-282.

dire que de tels personnages d'aventuriers, incarnant une conception positive de l'aventure existaient déjà dans la littérature populaire des années 1860. En témoignent au moins deux personnages des œuvres de Gustave Aimard.

Le premier, le comte Charles-Édouard de Beaulieu, est le type-même de l'aventurier aristocrate : « royaliste ultra », descendant d'une illustre famille bretonne, il est venu en Amérique afin d'oublier le « dégoût invincible de la vie » qu'il a contracté en Europe et de se ressourcer dans les « vastes solitudes » du désert.¹¹⁶ Son aversion pour la civilisation le pousse en effet à se retirer dans les profondeurs du continent américain :

« La vie américaine, étroite, mesquine et égoïste, n'était pas faite pour lui, le jeune homme ne comprenait pas plus les Américains que ceux-ci ne le comprenaient. Avidé d'émotions, le cœur ulcéré par les petites bassesses et les petites lâchetés qu'il voyait chaque jour commettre en sa présence par les descendants des pèlerins de Plymouth, un jour il se résolut, pour échapper au spectacle affligeant qu'il avait sans cesse devant les yeux, de s'enfoncer dans l'intérieur des terres et de visiter ces savanes et ces prairies immenses ».¹¹⁷

¹¹⁶ Jouant sur le tragique de l'Histoire, Aimard en fait un énième émule de René : « Après la chute du roi Charles X, le comte dont la carrière se trouva brisée, sentit un immense découragement s'emparer de lui, et un dégoût invincible de la vie le saisit au cœur. L'Europe lui devint odieuse, et il résolut de la quitter pour toujours. » (*Balle-Franche*, p.226).

¹¹⁷ *Balle-Franche*, p.226.

Des aspirations élevées et le désintéressement dans le voyage sont en effet les qualités essentielles de tout aristocrate qui se respecte : désirant plus que la fortune, qu'il possède déjà, Beaulieu vient chercher chez les trappeurs une solution à ce mal existentiel qui semble le ronger. En rupture totale avec la société occidentale et ses principes, fuyant son mal-être pour le sublimer dans un destin hors du commun, le personnage romantique qu'incarne Beaulieu a proliféré dans la littérature du XIX^e siècle, aussi bien chez les auteurs populaires que légitimes.

En 1861, lorsque paraît *Balle-Franche*, Beaulieu n'est donc plus tant un personnage qu'un stéréotype littéraire capable de mobiliser l'attention de lecteurs ne disposant pas des références culturelles pour mesurer l'usure d'un tel discours.

Beaulieu est ainsi affublé de tous les accessoires caractéristiques à la noblesse en voyage : il porte des gants « glacés », un « habit de chasse de drap vert galonné, coupé à la française », des « bottes à l'écuyère montant au-dessus du genou » ainsi qu'un « charmant » lorgnon, indispensable à l'observateur et qui ne semble jamais quitter ses yeux. Dans la même veine, la description physique de Beaulieu laisse percevoir une certaine coquetterie dans le maintien :

« Ses yeux bleus, au regard doux et voilé comme celui d'une femme, les épaisses touffes de ses cheveux blonds qui s'échappaient en larges boucles sous les ailes de son chapeau de Panama et ondoyaient en désordre sur ses épaules, la blancheur de sa peau

(...) indiquaient surabondamment qu'il n'avait pas vu le jour sous le chaud climat de l'Amérique. »¹¹⁸

Mais il ne faut pas se méprendre sur les aptitudes du jeune homme et confondre coquetterie et médiocrité :

« Sous cette enveloppe légèrement efféminée, Charles de Beaulieu cachait un courage de lion que rien ne pouvait émouvoir, ni même étonner. Adroit à tous les exercices du corps, il était en outre doué d'une force prodigieuse, et la peau fine de ses mains blanches et aristocratiques, aux ongles roses, recouvrait des nerfs d'acier. »¹¹⁹

Beaulieu pourrait ainsi être classé parmi les « natures d'élite » si sa position sociale ne le désignait pas d'emblée comme un personnage exceptionnel : sous une apparence de dandy se cache en fait un des hommes les plus redoutables de la Prairie. Le chef indien Natah-Otann est bien obligé de l'admettre lorsque Beaulieu, prisonnier des Pieds-Noirs, brave le péril et provoque la stupeur des Indiens, par un simple geste :

« “Vous êtes des imbéciles. Je saurai vous échapper malgré vous.
– Que mon frère essaie.

¹¹⁸ *Balle-Franche*, p.225.

¹¹⁹ *Ibid.*

– Lorsque le moment sera arrivé ; quant à présent, ce n'est pas la peine.”

Tout en parlant de ce ton léger, le jeune homme sortit son étui de sa poche, choisit un cigare et prenant une allumette chimique dans sa boîte, il se baissa et la frotta sur la pierre.

Les Indiens fort intrigués de savoir ce qu'il faisait suivaient ses mouvements avec anxiété.

Tout à coup ils poussèrent un cri de terreur et reculèrent brusquement de plusieurs pas.

L'allumette avait pris feu au frottement, une charmante flamme bleue se balançait à son extrémité. Le comte faisait nonchalamment tourner le léger morceau de bois entre ses doigts, en attendant que tout le soufre fût consumé.

Il ne remarqua pas la terreur des Indiens.

Ceux-ci par un mouvement aussi prompt que la pensée, se baissèrent et ramassant chacun, le premier morceau de bois qu'il rencontrât à ses pieds, ils commencèrent tous à frotter ces morceaux de bois contre les pierres. »¹²⁰

Ceci est un bel exemple du pouvoir de fascination que peut exercer la civilisation sur les « natures primitives » des Indiens. Mais à cette stupeur, toute naïve, de voir un objet s'enflammer instantanément succède, dans un second temps, le geste mimétique collectif et quasiment immédiat, comme

¹²⁰ *Balle-Franche*, p.263

le montre clairement le complément circonstanciel de moyen « par un mouvement aussi prompt que la pensée ». Les hommes de Natah-Otann sont alors désignés d'un seul bloc par l'article indéfini pluriel « les » suivi de « Indiens », insistant sur le caractère grégaire de leur geste et de leur attitude.

Cette mise en scène de l'ignorance indienne met en évidence une des caractéristiques du peuple indien : il est incapable de se définir d'une manière autonome et semble se soumettre au premier venu. Ce qui est démontré par le comportement des Pieds-Noirs :

« Le comte étonné les regarda, ne comprenant pas encore ce qu'ils faisaient.

Natah-Otann sembla hésiter un instant ; un sourire d'une expression étrange passa rapide comme l'éclair sur ses traits sombres, mais reprenant presque aussitôt sa froide impassibilité il fit un pas en avant et s'inclinant respectueusement devant le comte :

“Mon père dispose du feu du soleil”, lui dit-il avec toute l'apparence d'une crainte mystérieuse en lui montrant l'allumette.

Le jeune homme sourit. Il avait tout deviné.

“Qui de vous, dit-il avec hauteur, oserait lutter avec moi ?”

Les Indiens se regardèrent interdits.

Ces hommes si intrépides, habitués à braver les dangers les plus terribles étaient vaincus par ce pouvoir incompréhensible que possédait leur

prisonnier.

Comme tout en causant avec le chef, le comte n'avait pas surveillé son allumette, celle-ci s'était consumée sans qu'il pût s'en servir, il la jeta.

Les Indiens se précipitèrent dessus afin de s'assurer que la flamme était bien réelle.

Sans paraître attacher d'importance à cette action, le comte (...) renouvela son expérience.

Son triomphe fut complet.

Les Peaux-Rouges terrifiés tombèrent à genoux en le suppliant de leur pardonner. Désormais il pouvait tout oser. Ces natures primitives atterrées à la vue des deux miracles qu'ils lui avaient vu faire, le considéraient comme un être supérieur à eux et lui étaient complètement acquis. »¹²¹

Beaulieu semblerait donc destiné à faire un formidable aventurier-roi¹²² : le mépris aristocratique qu'il manifeste à l'égard de ses inférieurs¹²³, sa confiance insolente et surtout ses capacités d'orateur, pourrait en faire un homme tout désigné pour régner sur un royaume américain.

Mais c'est compter sans l'autorité du chef Natah-Otann

¹²¹ *Balle-Franche*, pp.263-264.

¹²² Sur la figure de l'aventurier-roi dans le discours de l'aventure, voir Sylvain Venayre, *la Gloire de l'aventure*, *op. cit.*, pp.55-60.

¹²³ Le comte de Beaulieu est ainsi l'auteur de paroles où se mêlent une grande confiance dans le destin et un mépris affiché à l'égard des Pieds-Noirs et de leurs congénères : « Ils sont fort laids ces Indiens » ; ou encore : « un homme qui brave franchement le danger en face a toujours raison de vos plus belliqueux Peaux-Rouges. » (cf. *Balle-Franche*, pp.232 et 354)

qui, quoi que Beaulieu tente de faire, se met toujours au travers de sa route.¹²⁴ Le Français, dans son désir de faire régner la justice, se voit alors empêché d'agir, car sa charité se heurte aux plans maléfiques de l'Indien. La lutte entre le comte de Beaulieu et Natah-Otann tourne alors rapidement à l'affrontement idéologique entre tenant de la civilisation et représentant de la barbarie indienne.¹²⁵

Tandis que Beaulieu tente de mener la vie solitaire des trappeurs, Natah-Otann cultive en effet un projet de libération de la race indienne, auquel il essaye de rallier toutes les nations indiennes.¹²⁶

¹²⁴ Natah-Otann veut ainsi empêcher Beaulieu de nuire à son plan d'extermination visant les émigrants qui s'installent sur ses territoires. Mais, voyant que les concessions ne suffisent pas à s'attirer les faveurs du Français, il décide de le faire prisonnier, ainsi que Balle-Franche et le serviteur de Beaulieu, Ivon Kergollec.

¹²⁵ L'intrigue se complique d'un enjeu amoureux : Natah-Otann et Beaulieu sont tous les deux épris de Fleur-de-Liane, qui n'est autre que la petite fille que l'Indien a épargné lors du massacre de sa famille (cf. *supra*). Mais l'amour que lui porte Natah-Otann est voué au malheur car le chef des Pieds-Noirs est aussi le père adoptif de la jeune transfuge : « cet amour lui faisait parfois éprouver des souffrances tellement horribles, lorsqu'il songeait à la façon dont Fleur-de-Liane était devenue sa fille adoptive, qu'il se demandait avec terreur si cet amour si profond qui s'était emparé de son être et le maîtrisait n'était pas un châtiment imposé par le ciel. Alors il entra dans des fureurs insensées, redoublait de férocité avec les malheureux qui dont il surprenait les plantations, et tout couvert de sang, la ceinture garnie de chevelures, il rentrait au village et venait devant la jeune fille faire trophée de ses hideux exploits. » (*Balle-Franche*, p.311)

¹²⁶ Cf. la scène du grand conseil indien au cours duquel Natah-Otann invoque devant les nations indiennes assemblées une figure de la colonisation essentielle pour les Indiens, l'empereur inca Mocktekuzoma, censé incarner la résistance indienne face aux envahisseurs. Le narrateur rapporte en effet que, à l'instant de sa mort, il proféra ces dernières paroles : « Le feu ! le feu ! songez au feu ! » La stratégie de Natah-Otann, toute messianique, se fonde sur cette croyance et sur la crédulité indienne : son projet consiste en effet à « annoncer aux Indiens (...) que

« Le projet du chef indien était peut-être un des plus hardis qui jamais aient été ourdis contre les Blancs, et devait (...) offrir des chances de réussite par son invraisemblance même, parce qu'il flattait les idées superstitieuses des Indiens, qui, de même que tous les peuples primitifs, ajoutent une grande foi au merveilleux.

(...)

Ce projet tout fou qu'il était, surtout n'ayant pour instrument (...) que les Indiens, c'est-à-dire les hommes les moins capables de s'allier entre eux, ce qui a toujours causé leurs défaites ; ce projet, disons-nous, ne manquait ni d'audace ni de noblesse, et Natah-Otann était réellement le seul homme capable de le mener à bien, s'il rencontrait dans les masses qu'il voulait soulever deux ou trois instruments dociles et intelligents qui comprissent sa pensée et s'y associassent réellement de cœur. »¹²⁷

Ce projet de soulèvement ne peut donc se réaliser sans un homme fort, charismatique et courageux, susceptible de prendre en charge la révolte indienne. Natah-Otann est bien

les temps [sont] révolus, que Mocktekuzoma [va] apparaître pour les guider et leur servir de chef ; [puis à] former un noyau puissant de guerriers qu'il dissémin[era] sur toutes les frontières américaines, de façon à attaquer ses ennemis de tous les côtés à la fois, par surprise et sans leur donner le temps de se retourner. » (cf. *Balle-Franche*, p.316). Ce messianisme est symptomatique de l'état de crise des sociétés amérindiennes à un stade avancé de colonisation.

¹²⁷ *Balle-Franche*, pp.316-317.

cet homme, car il incarne la figure du chef telle qu'elle est conçue par le XIX^e siècle : c'est un être unique en son genre, doté d'un pouvoir de persuasion à l'égard de ce qu' Aimard nomme, à double reprise, les « instruments » de sa révolte.

Toutefois, l'impossibilité de faire coïncider tous les intérêts indiens avec ce désir de révolte constitue, pour Natah-Otann, une des grandes difficultés à surmonter : « dans une aussi grande réunion de nations divisées par une foule d'intérêts, parlant des langues différentes, hostiles pour la plupart les unes aux autres, comment parvenir à établir un lien assez fort pour les attacher d'une manière indissoluble ? »¹²⁸

Selon Natah-Otann, le moyen en est simple : il faut enrôler, de force si nécessaire, un homme capable d'unifier pour un temps les intérêts de ces nations et de les mener à la victoire. Beaulieu, tout désigné pour jouer ce rôle, n'est toutefois pas enclin à accepter de se battre contre ses frères Blancs : accueilli par Natah-Otann au sein de sa tribu, le Français se fait fort de braver les injonctions du Bison-Blanc et de son fils.¹²⁹

Enfin, Beaulieu est forcé de participer à l'attaque du

¹²⁸ *Balle-Franche*, p.317. Natah-Otann se heurte donc à l'absence d'une conscience nationale indienne, telle qu'elle existe en Europe à la même époque, c'est-à-dire capable de fédérer toutes les tribus soulevées.

¹²⁹ Cf. la scène d'affrontement verbal entre, d'un côté, Natah-Otann et le Bison-Blanc employant toutes les finesses de la persuasion, et de l'autre, Beaulieu résistant à leurs demandes (*Balle-Franche*, chap. intitulé « Diplomatie indienne », pp.395-403). C'est au cours de cette scène que l'opposition idéologique entre l'aristocrate Beaulieu et l'ancien révolutionnaire français semble au paroxysme de son expression : « je suis noble, vous le savez, donc nous sommes de vieux ennemis ; sur quelque terrain que nous nous rencontrions, nous ne pouvons nous trouver que face à face, côte à côte est impossible. » (p.401).

fort, mais il ne le fait que pour une question d'honneur¹³⁰ :

« Ainsi qu'il l'avait dit, M. de Beaulieu était sans armes, relevant fièrement la tête à chaque balle qui sifflait à son oreille et souriant à la mort qu'il appelait intérieurement peut-être ; malgré son mépris pour la race blanche, l'Indien [Natah-Otann] ne put s'empêcher d'admirer ce courage si franchement stoïque.

“Vous êtes un homme, dit-il au comte.

– En avez-vous douté ?” répondit simplement celui-ci. »¹³¹

À l'approche de la mort, les deux « natures d'élite » que sont Beaulieu et Natah-Otann sont contraintes de reconnaître leurs mérites respectifs. La lutte entre les deux adversaires fait donc place au respect mutuel que se doivent les égaux.¹³²

¹³⁰ Beaulieu accepte en effet de se tenir auprès des Indiens « seul, sans armes » à condition que ces derniers ne veuillent lui faire jouer aucun autre rôle durant la bataille. (cf. p.437)

¹³¹ *Balle-Franche*, p.457.

¹³² Après la bataille, le respect de Beaulieu envers Natah-Otann augmente encore lorsque l'Indien consent à se priver de Fleur-de-Liane pour la lui confier, car la jeune fille a pris connaissance de son histoire. Natah-Otann organise alors la fuite des deux jeunes gens. Mais, se rappelant la promesse qu'il a faite à Beaulieu, il veut auparavant se battre en duel avec le Français. Le noble répond alors : « Non, (...) tout combat est désormais impossible entre nous, je ne puis davantage être l'ennemi d'un homme que l'honneur m'ordonne d'estimer ; voilà ma main, jamais je ne la lèverai contre vous, je vous la tends franchement et sans arrière-pensée ; malheureusement une haine trop profonde divise nos deux races, pour que nous ne nous trouvions pas dans un jour prochain opposés l'un à l'autre ; mais si je combats vos frères, je n'en demeurerai pas moins personnellement votre

L'honneur est aussi le maître-mot d'un personnage des *Bandits de l'Arizona*, le colonel Louis Coulon de Villiers. Sa description en fait d'ailleurs un double du comte de Beaulieu, à qui il emprunte bon nombre de traits caractéristiques.¹³³ Débarqué en Amérique pour faire valoir sa concession dans l'Arizona¹³⁴, Louis Coulon de Villiers a tout du héros colonial puisqu'il a été investi d'une mission civilisatrice par le Président des États-Unis en personne :

« Votre concession est située dans l'Arizona, c'est-à-dire dans une contrée où nous n'avons qu'une possession nominale. C'est en vain que nous avons essayé de civiliser et de coloniser cette riche contrée, elle est rebelle à toute civilisation. (...) les Indiens braves et les pirates font la loi sur cette contrée et en restent les maîtres. Il vous faut agir vous-même à vos risques et périls ; tout ce que je puis faire, c'est de vous autoriser à enrôler des partisans aussi nombreux que vous le jugerez convenable, pour vous assurer la possession de votre concession par les armes (...).

(...) Aussitôt établi sur votre concession, si vous réussissez à vous y maintenir, vous commencerez

ami. » (*Balle-Franche*, p.464)

¹³³ « il était grand, bien fait, élégant, très vigoureux, avec des mains et des pieds de femme ; sous une apparence un peu efféminée, il cachait une énergie et une volonté implacable (...). » (*les Bandits de l'Arizona*, p.789).

¹³⁴ Coulon de Villiers se rend dans l'Arizona dans le but de recouvrer la propriété de la concession qu'un cousin mal-intentionné, Gaspard de Mauvers, lui a volée.

aussitôt l'œuvre de civilisation que, jusqu'à présent, nous n'avons fait qu'ébaucher. »¹³⁵

Comme on l'imagine, l'entreprise de Coulon de Villiers n'aura rien d'une sinécure. Pourtant, ce qui le fait reculer dans son entreprise ne provient pas de la difficulté à se concilier les habitants d'une région désignée, avec insistance, comme « rebelle » et « hostile à toute colonisation ». Au contraire, son renoncement naît de l'amitié croissante qu'il lie à la riche famille Perez Sandoval, rencontrée lors de circonstances périlleuses.¹³⁶

Si Coulon de Villiers tombe sous le charme de cette famille mexicaine, c'est qu'à bien des égards elle est exceptionnelle. Le portrait de don Agostin, le patriarche de la famille Sandoval, en fait un personnage hors du commun :

« Don Agostin Perez de Sandoval était un octogénaire, et pourtant sa robuste vieillesse exempte d'infirmité n'avait rien perdu ni au moral ni au physique de la verdeur de la jeunesse.

(...)

Sa taille était haute, élégante et même gracieuse ; les traits calmes, reposés et exempts de rides de son visage étaient éclairés par des yeux noirs pleins

¹³⁵ *Les Bandits de l'Arizona*, p.794.

¹³⁶ La rencontre entre don José de Sandoval et Coulon de Villiers a lieu lors d'une attaque de bandits contre les Mexicains. Le Français, accompagné de Sidi-Muley, son fidèle ami, de Sans-Traces et de l'Indien le Nuage-Bleu, met en fuite les assaillants.

d'éclairs, sa barbe d'une blancheur de neige, tombant sur sa poitrine, lui donnaient un physionomie à la fois douce, majestueuse et d'une extrême douceur, mêlée d'une volonté ferme et loyale.

C'était en un mot un de ces types qui ne se rencontrent que rarement, même au désert, et font rêver aux géants construits à chaux et à sable qui vivaient aux anciens jours : à l'époque où la terre commençait à se peupler de ces grandes races, qui bâtissaient avec des montagnes, les Babels, les Téocalis et les Pyramides, dont les ruines effrayent encore les penseurs qui les admirent avec une crainte mystérieuse. »¹³⁷

La « robuste vieillesse » du patriarche, sa « volonté ferme et loyale », tempérée par « une extrême douceur », « sa barbe d'une blancheur de neige » ainsi que l'évocation des « géants à chaux et à sable qui vivaient aux anciens jours » montrent bien l'attrait du narrateur pour cette figuration idéalisée du patriarche, régnant comme un dieu sur sa famille. Un tel homme ne peut dès lors engendrer que des êtres aux qualités rarissimes.¹³⁸ À la fois riche, puissante et

¹³⁷ *Les Bandits de l'Arizona*, p.814.

¹³⁸ D'autant que la femme de don Agostin incarne elle aussi un type bien défini et nettement valorisé : « Doña Teresa Perez de Sandoval était la digne compagne de don Agostin, très belle encore malgré son âge avancé ; nous n'ajouterons qu'un mot : c'était une Cornélie, une véritable matrone antique, elle en avait toutes les nobles vertus, et la grande bonté tempérée par une sévérité juste et tendre. » La métaphore *in praesentia* (« c'était une Cornélie ») permet au narrateur d'abrégier sa description en laissant au lecteur le soin d'établir les caractéristiques essentielles du personnage. Incarnation de la mère dévouée à ses

bienveillante envers les Indiens, la famille Sandoval semble régner sur le désert de l'Arizona, comme si ses origines illustres lui conférait un pouvoir sur les territoires conquis et possédés par ses ancêtres¹³⁹ :

« Les Sandoval sont de race inca, ils ont toujours été protégés et défendus par les Peaux-Rouges dont ils sont adorés, surtout par les Comanches, et sont tout-puissants ; quant à leur fortune, elle dépasse toutes les limites du possible ; on dit (...) qu'ils possèdent, non loin d'ici, une cité, une ville de refuge, où il y a des merveilles, des monceaux d'or, d'argent, de diamants (...) qui éblouissent ; les plus adroits coureurs des bois ont essayé de découvrir cette ville sans jamais y réussir ; les Indiens la connaissent, mais ils en gardent religieusement le secret. »¹⁴⁰

Les Sandoval possèdent donc de quoi attiser les

enfants, et néanmoins cultivée, Cornélie est connue pour avoir été la mère d'une grande lignée de Romains, les Gracques. De même, Doña Teresa semble être avec son mari à l'origine d'une famille de personnages d'une grande valeur.

¹³⁹ Les Sandoval ont deux illustres aïeux : ils sont issus de l'union entre un « compagnon et ami de Christophe Colomb et de Fernand Cortez » et la fille la « plus jeune, la plus belle et la plus aimée » de l'empereur inca Moctekuzoma. Mais, contrairement à ce que pourrait croire le lecteur, cela n'en fait pas pour autant des métis. Racontant l'histoire du Mexique à son hôte Coulon de Villiers, don Agostin affirme de manière péremptoire que « les Incas (...) étaient de race blanche ». Et il ajoute : « D'où venaient-ils ? on ne le sut jamais, cela reste un mystère ; mais il est constant que l'Amérique était connue et visitée depuis la plus haute antiquité ; il est probable que, par le détroit de Behring, les Blancs passèrent souvent en Amérique » (*Les Bandits de l'Arizona*, p.916).

¹⁴⁰ *Les Bandits de l'Arizona*, p.833.

convoitises des plus ignobles malfrats du désert. Ses richesses abondent : elles prennent la forme des fastes déployés à l'occasion du repas offert en l'honneur du nouvel ami de la famille, Coulon de Villiers.

« Le couvert était mis avec un luxe véritablement princier, l'argent et le vermeil étaient prodigués ; la table fléchissait littéralement sous le poids des mets les plus délicats et les plus recherchés.

(...)

– Oh ! murmura le colonel entre ses dents, si nous étions dans l'Inde je dirai que j'ai affaire à un nabab ; mais ici qui est donc ce nouvel ami qui m'est tombé ainsi du ciel. Baste ! nous verrons bien ? »¹⁴¹

Le contraste entre les lieux désertiques et les richesses des Sandoval sont à l'origine de l'étonnement du voyageur. Tout semble fait pour susciter l'admiration du Français qui, dans son enthousiasme, se croit soudainement projeté dans un univers merveilleux :

« – Soit, dit l'officier, je vous avoue que je ne sais pas si je rêve ou si je suis éveillé ; je voyage en pleines *Milles et Une Nuits* depuis que je vous ai rencontré.

– Il y a un peu de cela ; laissez-vous faire, colonel,

¹⁴¹ *Les Bandits de l'Arizona*, p.809, chap. IV, intitulé « Comment on soupe parfois, mais rarement, en Apacheria ».

je n'imiterai pas la prolixes Schéhérazade ». ¹⁴²

Les faveurs accordées à Coulon de Villiers ne sont plus celles d'un hôte ordinaire, car le Français devient rapidement, par sa bravoure, un membre à part entière de la famille Sandoval. ¹⁴³ En tant que tel, il ne peut donc poursuivre son projet d'établissement de la civilisation et être l'ennemi d'une famille qui l'a vite adopté.

Cette volte-face du Français n'aurait toutefois sans doute pas lieu sans les paroles de Don Agostin, le patriarche des Sandoval, qui ne tarde pas à lui faire découvrir le « dessous des cartes » ¹⁴⁴ :

« les Américains, reconnaissant leur impuissance à coloniser l'Arizona, faisaient de cette colonisation impossible pour eux une affaire en dehors de toute ingérence gouvernementale ; vous appeliez à vous les émigrants, vous fondiez des villes et des villages, vous donniez de la terre et vous luttiez seul, à vos risques et périls, contre les pirates, les Peaux-Rouges et contre nous, les maîtres et propriétaires de cette terre, que les Américains savent que nous défendrons

¹⁴² *Les Bandits de l'Arizona*, p.812.

¹⁴³ Cf. *Les Bandits de l'Arizona*, p. 935. Don Agostin s'adresse à Coulon de Villiers en ces termes : « Vous êtes chez vous, mon cher général, je vous aime comme un fils, vous le savez ».

¹⁴⁴ Loin d'imaginer l'hypocrisie des gouvernements américain et mexicain, Coulon de Villiers pense pouvoir tirer un bon parti de son installation dans l'Arizona. Toutefois, don Agostin, plus habitué aux menées de ses adversaires, finit par prouver au Français qu'il n'a finalement rien à gagner dans cette affaire (cf. *Les Bandits de l'Arizona*, pp.917-918).

jusqu'à la mort contre tous ceux qui tenteront de nous déposséder »¹⁴⁵

Sans cette mise en garde de don Agostin, Coulon de Villiers aurait donc été l'instrument involontaire de la destruction des « maîtres et propriétaires » de l'Arizona, les Perez Sandoval. L'honneur et l'amitié lui dictent de renoncer à ses rêves d'aventure au profit du bonheur familial que lui offrent les descendants incas. Il lui est d'ailleurs d'autant plus aisé d'abandonner ses projets de conquête qu'il se sent épris d'une des filles de don Agostin, la belle doña Luisa, à laquelle il finit par s'unir, parachevant ainsi l'amitié franco-mexicaine.

Ainsi, *Les Bandits de l'Arizona* peuvent être considérés comme le rapprochement progressif de deux familles. L'amitié entre Coulon de Villiers et les Sandoval trouve un aboutissement logique dans le mariage¹⁴⁶ : Coulon de Villiers s'unit à doña Luisa¹⁴⁷, tandis que don José se marie à la sœur

¹⁴⁵ *Les Bandits de l'Arizona*, p.918.

¹⁴⁶ Cf. *les Bandits de l'Arizona*, p.942, chap. XVI intitulé « Comment, après bien des péripéties douloureuses, cette histoire finit enfin comme un conte de fées ». Le mariage entre deux personnages permet un rétablissement d'ordre symbolique : au bouleversement du monde nécessaire à l'aventure doit correspondre une amélioration de la condition du héros (la fortune, l'amour) succédant aux épreuves et un retour à la normalité, volontiers associée à des valeurs consensuelles, telles que le mariage, la création d'une famille ou le retour vers la patrie. Néanmoins, dans les romans de l'Ouest, ce schéma ne s'applique pas au coureur des bois, personnage solitaire et dévoué. La fin du roman signifie pour lui un retour à son existence d'origine car les épreuves sont pour lui une source d'expérience, qu'il mettra à profit dans la suite de ses aventures (pensons aux *excipit* des albums de *Lucky Luck*)

¹⁴⁷ Le choix de la Nouvelle-Orléans n'est pas innocent : cette ville peut être considéré comme un souvenir de la présence française en Amérique du Nord.

du Français. L'union de deux familles ne saurait être plus complète et les destins respectifs de la France et du Mexique plus liés par le sang.

Cette image finale du métissage entre ces deux familles nobles, les Coulon de Villiers et les Sandoval, traduit les espérances de l'auteur : pour Aimard, l'idéal serait que le Mexique et la France partagent une destinée commune.

Dans les œuvres d'Aimard, l'attitude des aventuriers français à l'égard des hommes qu'ils rencontrent semble donc ambiguë. En homme naturellement supérieur¹⁴⁸, Beaulieu tente brièvement de soumettre les Indiens de Natah-Otann et d'instaurer avec eux un rapport de supériorité ; mais ce désir se heurte à l'autorité du chef indien. Beaulieu est alors forcé de jouer le rôle messianique qu'on lui assigne. De son côté, Coulon de Villiers renonce à la colonisation de l'Arizona sous la pression de la famille Sandoval ; le récit des *Bandits de l'Arizona* devient alors le début d'une autre forme de colonisation, celle de la conquête par le sang.

Ces deux œuvres de Gustave Aimard¹⁴⁹ manifestent chacune les aspirations d'une époque : quand Aimard publie

Fondée en 1718 par les Français, elle fut un des grands centres urbains de la Louisiane et un des ports d'attache français en Amérique. Il semble que pour Aimard la mémoire de ce passé soit resté ancré dans les esprits : « toutes les grandes familles de La Nouvelle-Orléans avaient tenu à honneur d'assister au mariage du général comte de Villiers, dont le nom était bien connu à la Louisiane. » (cf. *Les Bandits de l'Arizona*, p.941)

¹⁴⁸ Cette supériorité est à mettre au compte de la nature exceptionnelle du personnage, mais aussi au fait qu'il doit être le représentant de la civilisation occidentale face aux « barbares » Indiens.

¹⁴⁹ *Balle-Franche* (1861) et *les Bandits de l'Arizona* (1881).

Balle-Franche, l'Ouest est encore une terre de conquête pour les Occidentaux. La découverte de l'or en Californie (1848) a ainsi ravivé les espoirs des colons. L'expansion des États-Unis en fait un des lieux les plus attractifs de la planète.

En revanche, *Les Bandits de l'Arizona* ne peuvent faire l'impasse sur l'état des forces en présence : dans le dernier quart du XIX^e siècle, les États-Unis ont pratiquement atteint leurs limites territoriales, au dépens des Indiens et des Mexicains. L'aventure coloniale, telle qu'elle existe en Afrique et en Asie à la même époque, n'est donc plus possible en Amérique. Le désir de domination des aventuriers français se heurte alors à la réalité de la colonisation. Les Français n'ont plus les moyens d'entreprendre la conquête des territoires indiens. Beaulieu est ainsi confronté à l'opposition d'un chef avide d'éveiller chez son peuple une conscience nationale pour le libérer du « joug de la colonisation » ; Coulon de Villiers, quant à lui, renonce à ses plans d'établissement en Arizona parce qu'il ne peut affronter les véritables possesseurs du sol, les Sandoval.

2.1.3. Transfuge et proscrit : le mythe de la rupture et de l'acculturation

Avec les coureurs des bois, les transfuges font partie du mythe de la conquête de l'Ouest. Mais contrairement aux trappeurs, ils ne sont pas des passeurs entre deux cultures mais bien des personnages de la rupture. Le transfuge est en effet celui qui renie sa culture d'origine pour en adopter une autre. Volontairement passé d'une culture à l'autre, on dira alors qu'il trahit ses racines, en montrant ce que cet acte porte

de transgression. Transfuge malgré lui, ce sont ses nouveaux congénères que l'on accusera d'avoir soustrait un individu à l'influence de la civilisation.

Les personnages de transfuge font partie intégrante de la réalité historique de l'Ouest : des Occidentaux ont ainsi choisi de se faire Indien pour essayer de s'assimiler totalement au point de vue de l'Autre ; d'autres, des émigrants ou des pionniers pour la plupart, et des femmes essentiellement, furent faits prisonniers et adoptés par les tribus indiennes, pour en faire leurs esclaves ou, plus rarement, des Indiens comme les autres.

Dans *Balle-Franche*, Gustave Aimard met en scène deux personnages de transfuge qui occupent des positions importantes parmi les Indiens. Le premier, la Fleur-de-Liane, est ainsi décrite comme « l'idole de la tribu » des Kenhàs :

« Les Pieds-Noirs, séduits par les charmes de cette douce jeune fille, faisaient reposer sur elle les destins de leur tribu ; ils la considéraient comme leur génie tutélaire, leur palladium¹⁵⁰ ; leur foi en elle était tout ensemble profonde, sincère et naïve.

Fleur-de-Liane était vraiment la reine des Pieds-Noirs ; un signe de ses doigts roses, un mot de ses lèvres mignonnes étaient obéis avec une promptitude et un dévouement sans bornes ; elle pouvait tout faire, tout dire, tout exiger sans craindre de voir une

¹⁵⁰ « Bouclier, garantie, sauvegarde » selon le Petit Robert. Ce mot désignait à l'origine « la statue de Palas considérée par les Troyens comme le gage du salut de leur ville. »

seconde discuter sa volonté ou contrôler ses actions.

Cette royauté despotique, elle l'exerçait sans la soupçonner ; elle seule ne se doutait pas du pouvoir immense qu'elle possédait sur ces natures brutales et tout d'une pièce qui en sa présence se faisaient douces et dévouées. »¹⁵¹

Les termes employés par le narrateur pour désigner la relation de pouvoir entre Fleur-de-Liane et les Indiens sont extrêmement forts. La jeune fille élevée parmi eux se voit attribuer un pouvoir inconcevable sur les Indiens : à la fois « génie tutélaire », « reine » et despote, la jeune fille possède des pouvoirs qu'elle ne semble pourtant pas exercer effectivement.¹⁵² Est-ce pour mieux signifier que les Indiens sont d'une nature docile ? Ou montrer qu'ils sont finalement humains et ne sont pas insensibles à la beauté et au charme d'une jeune fille ? Le doute subsiste quant au véritable dessein du narrateur.

Plus intéressant semble le cas du sachem Bison-Blanc, le père adoptif de Natah-Otann. Si le lecteur découvre finalement sa véritable identité, ce n'est que peu à peu qu'il apprend son parcours avant qu'il ne soit recueilli par les Indiens. Son destin est d'ailleurs commandé par le hasard, puisque c'est à sa rencontre avec un autre proscrit, un Indien de la tribu de la Vache-Rouge, qu'il doit sa survie. Près de

¹⁵¹ *Balle-Franche*, p.310.

¹⁵² En effet, à aucun moment dans le récit, Fleur-de-Liane ne fait usage de ce « pouvoir immense » sur les Indiens.

mourir de soif, l'homme lui prodigue les soins nécessaires et le ranime. Ils décident alors de poursuivre leur chemin ensemble pour trouver refuge dans la tribu des Kenhàs¹⁵³. Et ce n'est pas sans émotion que le Français dit définitivement adieu à sa terre d'origine :

« “Dans quelques jours nous arriverons dans un village des Indiens du Sang ou Kenhàs où nous serons reçus comme si nous étions des fils de la nation ; mon père est sage, moi je suis fort, les Kenhàs seront heureux de nous recevoir : courage, vieux père, cette patrie d'adoption vaudra peut-être la nôtre.

– France ! adieu !” murmura l'inconnu, d'une voix étranglée. »¹⁵⁴

Un attachement spirituel indéfectible semble lier le proscrit à la France, même si la haine envers ceux qu'ils l'ont banni anime volontiers ses propos :

« Je ne veux pas retourner auprès des hommes de ma couleur, ils m'ont rejeté, proscrit, je les hais : c'est au désert que désormais je veux habiter.

(...) je suis seul, sans patrie, sans parents, sans amis ; la vue d'un homme de ma couleur excite ma haine et mon mépris : tous ils sont ingrats, je veux

¹⁵³ L'adoption d'un nouveau membre, même issu d'une tribu rivale, n'a rien d'étonnant et était fréquent chez les Indiens.

¹⁵⁴ *Balle-Franche*, p. 302

vivre loin d'eux. »¹⁵⁵

Marqué par son passé, le Français, devenu Bison-Blanc, prend le déguisement du transfuge accompli :

« Le Bison-Blanc (...) semblait avoir renoncé complètement à cette patrie, qu'il lui était défendu de revoir jamais. Il avait adopté complètement les coutumes indiennes, s'était identifié à ces mœurs étranges, et, grâce à sa sagesse, il avait su tellement se concilier l'estime et le respect de la nation kenhà, qu'il était parvenu à compter au nombre de ses sachems les plus vénérés. »¹⁵⁶

Néanmoins, le Bison-Blanc ne semble rien avoir oublié de la civilisation. Sa hutte trahit en effet un vif intérêt pour ce qui relève de la science¹⁵⁷ et ses occupations ressemblent plus à celles d'un honnête homme qu'à celles d'un sauvage. Le Bison-Blanc est donc un personnage marqué par la duplicité : sous l'apparence indienne vit toujours le révolutionnaire français, humaniste et idéaliste.

Son existence, marquée par la tragédie révolutionnaire, a

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.300.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p.303.

¹⁵⁷ Son habitation trahit en effet un esprit cultivé : « Sur des rayons, une quarantaine de volumes, la plupart dépareillés, des animaux empaillés pendus par des cordes, des insectes, etc. ; enfin un nombre indéfini de choses sans nom, mais classées, rangées, étiquetées, complétaient cette singulière demeure, qui ressemblait plutôt à la cellule d'un anachorète, ou à l'antre secret d'un alchimiste du XVIème siècle, qu'à l'habitation d'un chef indien » (*Balle-Franche*, p.359).

fait du Bison-Blanc un personnage fulgurant, fidèle aux idéaux qui l'ont pourtant mené au bannissement. À Beaulieu qui l'accuse d'avoir des actions à se reprocher pour s'être ainsi enfui loin de France¹⁵⁸, il formule une réponse où se mêlent la gravité et le pathétique :

« “Vous êtes bien jeune, monsieur, dit-il pour avoir le droit de porter de telles accusations contre un vieillard dont les actes, la vie et le nom vous sont également inconnus.

– C'est vrai, monsieur, répondit noblement le comte. Pardonnez-moi ce qu'il peut y avoir de blessant dans mes paroles.

– Pourquoi vous en voudrais-je, reprit-il d'une voix triste ; enfant né d'hier, dont les yeux se sont ouverts au milieu des chants et des fêtes, dont la vie (...) s'est écoulée douce et tranquille au milieu de la paix et de la prospérité de cette chère France que je pleure tous les jours.” »¹⁵⁹

L'attachement à la France n'a, semble-t-il, jamais quitté le Bison-Blanc ; c'est « d'une voix triste » qu'il déplore son exil

¹⁵⁸ Voici les paroles de Beaulieu : « mon avis est que l'homme qui consent à échanger les bienfaits de la civilisation européenne contre la vie précaire des prairies et qui rompt tous les liens de famille et d'amitié qui le retenaient dans sa patrie pour adopter l'existence indienne, mon avis est que cet homme doit avoir bien des actions honteuses à se reprocher, peut-être des crimes pour que ses remords l'obligent à se condamner à une pareille expiation. » (Balle-Franche, p.400)

¹⁵⁹ *Balle-Franche*, pp.400-401.

loin de France. Cette tristesse se transforme en colère lorsqu'il apprend ce qu'est devenue la Révolution française :

« “Ici, je vous arrête, monsieur ; cette paix dont vous parlez n'existe pas en France.

– Que voulez-vous dire ?

– Que le peuple révolté a pour la seconde fois fait reprendre aux Bourbons le chemin de l'exil.”

L'œil du proscrit étincela, un mouvement fébrile agita tous ses membres, et saisissant fortement le bras du comte :

“Ah !... s'écria-t-il avec un accent impossible à rendre, et quel est donc le gouvernement qui régit la France, aujourd'hui ?

– La royauté.

– Comment la royauté, c'est impossible, puisque, dites-vous, les Bourbons sont en exil.

– La branche aînée, oui, mais la branche cadette...

– Ainsi, interrompit le vieillard avec une agitation croissante, le duc d'Orléans a enfin saisi la couronne ?

– Oui, répondit le comte à voix basse.

– Oh ! murmura le proscrit en se cachant la tête dans les mains, était-ce donc pour en arriver là que nous avons lutté si longtemps ?” »¹⁶⁰

Ce dialogue a pour fonction de dramatiser l'isolement du

¹⁶⁰ *Balle-Franche*, p.401.

Bison-Blanc : devenu étranger à la France, il n'a pu imaginer le sort réservé à la Révolution. Les notations corporelles (« son œil étincela », « un mouvement fébrile agita tous ses membres »), les gestes et l'attitude du Bison-Blanc (« saisissant fortement le bras du comte », « une agitation croissante ») visent à souligner la nervosité succédant au choc produit par une nouvelle inattendue : le Bison-Blanc, décrit comme un vieillard, n'était pas prêt à apprendre l'échec de la Révolution. Ce qui se lit aussi dans le ton de ses exclamations : cet « accent impossible à rendre » est une manière de dire plus que ce que le narrateur ne peut exprimer.¹⁶¹ L'interrogation finale et l'attitude du Bison-Blanc (« se cachant la tête dans les mains ») marquent son dépit devant l'œuvre détruite et vise à souligner le drame de son existence : les idéaux révolutionnaires dont il est porteur n'ont pu résister à l'épreuve du temps et à l'ingratitude des hommes.

Face à lui, le comte de Beaulieu ne peut que compatir à la souffrance du vieillard puisqu'il ne connaît pas encore l'identité de son interlocuteur : « Malgré lui, le jeune homme se sentit ému en voyant l'immense douleur de cet homme qui était pour lui une énigme. » Mais cette sympathie pour le Bison-Blanc ne tarde pas à se transformer en rapport de force, lorsque Beaulieu demande au sachem de lever le mystère de son identité :

« “Qui êtes-vous donc, monsieur ? lui demanda-t-

¹⁶¹ Ce moyen d'expression est fréquemment utilisé chez Aimard lorsque le langage demeure en deçà de ce que veut exprimer le narrateur. À vouloir en dire trop, le narrateur finit donc par ne rien dire du tout.

il.

– Qui je suis, moi (...) qui je suis ? je suis un de ces Titans foudroyés qui siégeaient à la Convention en 1793 !”

Le comte fit un pas en arrière en lâchant la main qu’il avait saisie.

“Oh !” fit-il.

Le proscrit lui lança un regard d’une expression indéfinissable. »¹⁶²

L’irréductibilité des idéologies¹⁶³ est ici mise en scène au travers de ces deux personnages antagonistes, l’un fils d’un aristocrate émigré pendant la Révolution¹⁶⁴, et l’autre, figuration du révolutionnaire sanguinaire, compromis dans la mort du roi et dans la destruction de l’Ancien Régime.¹⁶⁵ La

¹⁶² *Balle-Franche*, p.401.

¹⁶³ La lutte révolutionnaire est transposée dans la Prairie au plus grand bénéfice du roman, qui voit la tension dramatique s’amplifier de manière plus nette entre l’aristocrate émigré et le vieux révolutionnaire. Beaulieu s’adresse ainsi au Bison-Blanc : « nous sommes de vieux ennemis ; sur quelque terrain que nous nous rencontrions, nous ne pouvons nous trouver que face à face, côte à côte est impossible. » (*Balle-Franche*, p.401)

¹⁶⁴ À la p.225 de *Balle-Franche*, le narrateur présente ainsi l’ascendance de Beaulieu : « le père [du comte de Beaulieu] avait suivi les princes en émigration et les avait servis activement d’abord dans l’armée de Condé et ensuite dans toutes les machinations royalistes qui s’ourdirent sans relâche pendant l’ère impériale ».

¹⁶⁵ Assemblée chargée d’élaborer une nouvelle Constitution pour la France mais exerçant finalement les pouvoirs exécutif et législatif, la Convention (21 septembre 1792-26 octobre 1795) vota la mort de Louis XVI et mit en place le régime de la Terreur, visant les « ennemis intérieurs » et les adversaires de la République. Grâce aux fameux Comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement révolutionnaire balaya l’opposition à Robespierre par l’arrestation

transposition de cette lutte révolutionnaire dans le cadre de la Prairie apparaît alors comme une exploitation romanesque d'un schéma mettant aux prises deux personnages incarnant la fidélité à des idéaux et un héroïsme désintéressé. Le discours du Bison-Blanc adressé à son fils adoptif est un appel à la poursuite du combat révolutionnaire parmi les peuples indiens :

« “Oui, ma vie s'est usée dans ces luttes suprêmes ; l'œuvre que j'avais aidé à édifier a été renversée, mais non détruite, car des ruines d'une société décrépite a surgi pleine de sève une société nouvelle ; aussi grâce à nos efforts, le sillon a-t-il été trop profondément creusé pour qu'il soit possible de le combler désormais ; le progrès marche quand même, rien ne peut l'entraver ni l'arrêter ! va, mon

et l'exécution de tous les opposants politiques. Élu député de Paris et siégeant à la Convention, Billaud-Varenne participa à ces purges après avoir notamment joué un grand rôle dans les massacres de Septembre qui visèrent les partisans supposés du roi emprisonnés après l'insurrection du 10 août 1792. Au cours des cinq jours que durèrent ces massacres (du 2 au 7 septembre de la même année), plusieurs centaines de prisonniers, dont des aristocrates, furent massacrés par de simples citoyens dans toute les grandes prisons de France. On prête alors ces paroles à Billaud-Varenne : « Respectables citoyens, vous venez d'égorger des scélérats ; vous avez sauvé la patrie ; la France vous doit une reconnaissance éternelle ». (cf. Jean Tulard, Jean-François Fayard et Alfred Fierro, *Histoire et dictionnaire de la révolution française, 1789-1799*, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1987, p.583). L'année 1793 fut le point culminant des violences révolutionnaires et de la déchristianisation de la société française. Pour une reconstitution romanesque de la période, lire Anatole France, *Les Dieux ont soif*, (éd. Gallimard, Folio, Paris, 1989) et, bien sûr, Victor Hugo, *Quatrevingt-treize* (éd. Gallimard, Folio, Paris, 1979). Le spectre de la Terreur et des violences révolutionnaires a hanté tout le XIX^e siècle, créant un traumatisme dans les consciences et une légende noire autour de ces événements.

fil, entre à ton tour dans l'arène ; la liberté veut du sang. Celui que tu verseras dans ce coin ignoré du globe, ne coulera pas en vain ; un jour viendra, jour prochain, je l'espère, où la lumière luira pour tous. Courage, enfant ! le nouveau monde est appelé à régénérer l'ancien ! qu'importe que tu succombes dans la lutte que tu entreprends, le martyrologe universel inscrira un nom de plus : tu tomberas, mais ton idée survivra, car les idées, loin de disparaître, grandissent avec le temps. Va ne t'arrête pas dans la route que tu as choisie, c'est la plus belle et la plus noble qu'un grand cœur puisse suivre."

En prononçant ces paroles, ce vieux soldat de l'idée s'était laissé emporter par l'enthousiasme ; sa tête s'était relevée ; son front rayonnait, le soleil couchant se jouait sur son visage et lui donnait une expression que Natah-Otann ne lui avait jamais vue, et qui le remplissait de respect. »¹⁶⁶

Les nombreuses injonctions adressées à Natah-Otann (« va, mon fils, entre à ton tour dans l'arène », « Courage, enfant ! », « va ne t'arrête pas dans la route que tu as choisie ») marquent bien l'optimisme résigné qui fait le fond de la pensée du Bison-Blanc. C'est une idée de l'héroïsme qu'il propose à son fils, en l'encourageant à se sacrifier pour la cause de son peuple (« qu'importe que tu succombes dans la lutte que tu entreprends, le martyrologe universel inscrira un nom de plus »).

¹⁶⁶ *Balle-Franche*, pp. 320-321.

Cet idéalisme révolutionnaire puise ses ressources dans une foi sans limite en un progrès irréversible (« aussi (...) le sillon a-t-il été trop profondément creusé le pour qu'il soit possible de le combler désormais ; progrès marche quand même, rien ne peut l'entraver ni l'arrêter ! ») et voué à l'universalité (« un jour viendra, jour prochain, je l'espère, où la lumière luira pour tous »). Le Bison-Blanc est donc bien fidèle aux principes qui ont présidé à la Révolution française : la foi en un avenir meilleur, provoqué par la violence (« la liberté veut du sang ») et applicable à tous.¹⁶⁷

Au travers du Bison-Blanc, la Révolution française fait donc irruption dans un monde, la Prairie, où le temps ne semble pourtant pas avoir prise. Personnage subversif, il incarne l'aspect violemment destructeur de cette Révolution sur laquelle s'est ouvert le XIX^e siècle. Sortie de l'esprit de Gustave Aimard, le Bison-Blanc, aboutissement imaginaire de la vie de Billaud-Varenne, tente de faire renaître l'aura attachée à un personnage que ses contemporains décrivaient déjà comme porteur d'un « enthousiasme » et d'un pouvoir de conviction inébranlables.¹⁶⁸ En lui faisant revêtir l'habit de

¹⁶⁷ En outre, le narrateur joue sur une forme de « poétisation » de la scène, grâce à la lumière du soleil couchant qui, jointe à ses paroles vibrantes, semble transfigurer l'expression du personnage.

¹⁶⁸ Louis-Ange Pitou (1767-1846), journaliste et chansonnier français, déporté en Guyane en 1797, évoque dans son *Voyage à Cayenne* (1807) le souvenir laissé là-bas par Billaud-Varenne. Le portrait qu'il dresse du révolutionnaire a sans doute contribué à bâtir la légende qui, dès les premières années du XIX^e siècle, entoure le personnage. Condamnable pour les crimes qu'il a fait commettre au nom de la liberté, Billaud-Varenne n'en demeure pas moins, dans l'imaginaire romanesque, un exemple de bravoure et de pugnacité. Il incarne le flamboiement d'une génération d'hommes certains d'avoir agi pour le bien de l'humanité et conscients de la place qu'ils occuperont dans l'Histoire.

l'Indien, Aimard procure au personnage une seconde portée polémique, en le décrivant comme un traître à sa race, combattant les Européens en s'engageant aux côtés des sauvages amérindiens. Figuration de l'ambivalence du Progrès et de la marche chaotique vers la justice et l'égalité, le Bison-Blanc constitue dans l'œuvre de Gustave Aimard l'incarnation de l'Histoire et des idéaux révolutionnaires vers lesquels tend la société du XIX^e siècle.

2.2. La figure de l'Indien chez Gustave Aimard

La question de la représentation de l'altérité dans les romans de Gustave Aimard relève d'une problématique plus large, celle de la représentation de la sauvagerie dans la littérature populaire du XIX^e siècle. C'est en ce sens que nous allons nous efforcer d'étudier la figure de l'Indien dans les œuvres de Gustave Aimard.

2.2.1. Un souci ethnographique ?

« On a beaucoup écrit sur l'Amérique ; bon nombre d'auteurs d'un talent incontestable ont entrepris la tâche difficile de faire connaître ces savanes immenses, peuplées de tribus féroces et inaccessibles à la civilisation, mais peu d'entre eux ont réussi faute d'une connaissance approfondie des pays qu'ils voulaient décrire et des peuples dont ils prétendaient faire connaître les mœurs.

M. Gustave Aimard a été plus heureux que ses devanciers ; séparé pendant de longues années du monde civilisé, il a vécu de la vie du nomade au milieu des prairies, côte à côte avec les Indiens, fils adoptif d'une de leurs puissantes nations, partageant leurs dangers et leurs combats, les accompagnant partout, le rifle d'une main et le machète de l'autre. »¹⁶⁹

C'est en ces termes que Gustave Aimard fut présenté à ses lecteurs lors de la parution en volume des *Trappeurs de l'Arkansas*. Si l'existence de l'auteur fait aujourd'hui partie d'une légende dont il semble difficile de démêler la part de vérité, il n'en demeure pas moins qu'Aimard, en prétendu aventurier-voyageur, témoigne d'un intérêt constant pour les peuples d'Amérique. Tout au long de ses œuvres, il manifeste en effet de la curiosité pour les peuples indiens dont il décrit les mœurs, les lieux de vie et les coutumes, par souci d'exotisme et réelle attirance pour un peuple selon lui méconnu. En amateur avisé de la race indienne, Aimard tente de faire connaître ce peuple à son lecteur en s'opposant aux contre-vérités qui ont été proférées sur le compte des Peaux-Rouges.

Par exemple, évoquant une assemblée indienne, le narrateur souligne la véritable nature indienne : « Les Peaux-Rouges, que des auteurs mal informés nous représentent comme des hommes froids, compassés et silencieux, sont au contraire très gais et surtout très bavards lorsqu'ils sont entre

¹⁶⁹ « Note de la première édition » (1858) des *Trappeurs de l'Arkansas*, p.7.

eux. »¹⁷⁰ Ainsi Aimard prétend-il décrire l'Indien dans toute sa vérité car il est, selon lui, victime de sa réputation de sauvage.¹⁷¹ Aimard s'engage donc dans une entreprise de compréhension de l'Indien. Mais son propos n'est pas de déplorer ce qui pourrait être amélioré chez les Indiens, mais de dire combien ils sont plus humains que ce que l'on prétend :

« Pendant notre long séjour au milieu des tribus indiennes, nous avons été souvent à même de reconnaître combien on se trompe sur le compte des Peaux-Rouges. En assistant à leurs longues causeries du soir dans les villages, ou pendant les expéditions de chasse, c'était un feu roulant de plaisanteries et de bons mots, souvent durant des heures entières, à la grande joie de l'auditoire riant à gorge déployée, de ce bon rire indien, sans souci et sans arrière-pensée, qui fend la bouche jusqu'aux oreilles et tire des larmes de jubilation, rire qui ne peut se comparer pour les éclats métalliques qu'à celui des nègres, bien que le premier

¹⁷⁰ *Balle-Franche*, p.293.

¹⁷¹ Ce discours s'opposant à la représentation de la sauvagerie indienne n'empêche pas le narrateur de décrire Natah-Otann comme un antique combattant barbare, montrant ainsi que cette représentation influence toujours aussi fortement la vision de l'Indien. Décrivant la scène grandiose du grand conseil au cours duquel Natah-Otann rallie à sa cause les combattants des tribus indiennes venues se réunir au pied de *l'Arbre du maître de la vie*, le narrateur esquisse une comparaison : « À l'orient le soleil dardait ses flammes ; le désert, aride et nu, se mêlait à l'horizon sans bornes (...). À cet aspect majestueux, on se rappelait involontairement d'autres temps et d'autres climats, quand, à la clarté des incendies, les féroces compagnons d'Attila couraient à la conquête et au rajeunissement de l'Empire romain. » (*Balle-Franche*, p.313).

soit beaucoup plus spirituel que le second, dont les notes ont toujours quelque chose de bestial. »¹⁷²

Contrairement à l'imagerie traditionnelle qui veut que l'Indien soit « froid, compassé et silencieux », le narrateur donne à voir ici des êtres chaleureux, volontiers rieurs, peu avarés en plaisanteries, et finalement sincères, comme le laissent entendre les deux groupes nominaux prépositionnels « sans souci et sans arrière-pensée ». Le parallèle entre le rire « spirituel » de l'Indien et celui plus « bestial » du nègre montre la prégnance dans l'esprit du narrateur de catégories de classification des races humaines. Pour les besoins de l'analyse, le narrateur évoque en effet de manière allusive une hiérarchie des races humaines. Lui conférant un rire « spirituel »¹⁷³, le narrateur tente ici de ré-humaniser l'Indien en le donnant comme supérieur au Noir, ce dernier étant supposé plus proche de l'animalité à cause de la sonorité animale de son rire. Par ce procédé, le narrateur dépeint l'Indien comme un être dont la compagnie est loin d'être désagréable : il n'est plus cette nature « primitive », inculte, mais bien un être doué pour la plaisanterie et les bons mots, c'est-à-dire capable d'élaborer un discours suffisamment subtil pour susciter le rire. La sociabilité indienne est d'ailleurs telle qu'elle pourrait servir d'exemple aux peuples policés d'Europe et d'ailleurs : « Les Indiens, mieux que tout autre peuple, les Arabes exceptés, entendent les lois de l'hospitalité, cette vertu des races nomades ignorée dans les

¹⁷² *Balle-Franche*, p.293.

¹⁷³ Ce qui confère à l'Indien l'esprit qui semble tant manquer aux peuples primitifs.

villes où elle est, à la honte des peuples civilisés, remplacée par un froid égoïsme et une méfiance honteuse. »¹⁷⁴

L'insouciance et la naïveté sont les qualités que l'homme civilisé envie parfois au sauvage : mélange d'attrance et de nostalgie pour un état de nature supposé idyllique, cet intérêt pour des individus aux mœurs singulières peut se révéler ambivalent. Il en est ainsi d'un des personnages des *Bandits de l'Arizona*, don José, qui, fustigeant d'un côté l'alcoolisme chronique des Apaches¹⁷⁵, n'en trouve pas moins des raisons pour défendre les Indiens :

« Si vous connaissiez les mœurs des Peaux-Rouges (...) vous seriez stupéfait de la finesse et de l'intelligence raffinée de ces Indiens que vous nommez dédaigneusement des sauvages, parce qu'ils ne veulent pas accepter votre civilisation et préfèrent la leur ; tenez, sans aller plus loin, lorsque les guerriers d'une tribu sont sur le sentier de la guerre, il leur est défendu de prononcer un seul mot quand ils se supposent peu éloignés de l'ennemi qu'ils poursuivent (...) parce que les bois sont d'une sonorité dont vous ne pouvez vous faire une idée (...). »¹⁷⁶

Ce discours de défense en faveur de l'Indien semble

¹⁷⁴ *L'Éclaireur*, p.651.

¹⁷⁵ Tout en octroyant à des membres de cette nation de quoi étancher leur soif avec « trois bouteilles d'eau de feu (...) et (...) un barillet de pulque [boisson fermentée à base d'agave] » en échange de leurs renseignements (cf. *Les Bandits de l'Arizona*, p.806).

¹⁷⁶ *Les Bandits de l'Arizona*, p.819.

d'autant mieux développé que l'argument qui est censé le soutenir est sans commune mesure avec le nombre de vices que l'on impute à la race indienne. Affirmer que l'Indien n'est finalement pas si mauvais qu'on l'a dit ne remet pas en cause la perception globale de la race et ne permet pas de reconsidérer l'Indien sur de nouvelles bases. Et comme l'a très justement écrit James Wilson :

« Au bout du compte, le « bon » Indien n'est pas plus réel que le « mauvais » Indien. (...) Toutes ces tentatives [pour comprendre le Nouveau Monde et ses habitants après la « découverte »] avaient un point commun : la croyance fondamentale selon laquelle « l'Indien » appartient pour l'essentiel au passé plutôt qu'au présent. Il (ou elle) est un vestige exotique d'un stade précédent que nous avons dépassé depuis longtemps et que nous considérons soit (...) comme une forme d'anarchie primitive que nous avons surmontée (dans la nature et en nous-même), soit comme un âge d'or, un état d'innocence que nous avons perdu à cause de notre cupidité et de notre pouvoir de destruction. »¹⁷⁷

L'Indien a donc toujours incarné un refuge pour les rêves et les désirs d'une civilisation coupable d'avoir détruit un peuple dans sa quasi-totalité. La vision romantique de l'Indien, faisant de lui le porteur de valeurs positives, telles

¹⁷⁷ James Wilson, *La terre pleurera, une histoire de l'Amérique indienne*, Albin Michel, coll. Terre Indienne, 2002 (édition originale américaine, 1998), p.19.

que le souci de l'autre ou le respect de la nature, repose sur une ambiguïté fondamentale : octroyer des « bons points » à la race indienne sur des questions mineures n'empêche en rien de la considérer comme naturellement inférieure¹⁷⁸ ; affirmer que les Indiens ont des qualités, c'est aussi avouer qu'ils ont des défauts. Et en l'occurrence, chez Aimard, ces défauts sont à mettre au compte de l'appartenance à une race dont le narrateur ne cesse de détailler les attributs¹⁷⁹ : dans ses œuvres l'Indien est ainsi décrit comme naturellement méfiant à l'égard de la race blanche¹⁸⁰, calculateur et finalement peu enclin à l'héroïsme.¹⁸¹

¹⁷⁸ Nous pourrions même dire que cela y autorise avec d'autant plus de facilités.

¹⁷⁹ Que ce soit pour affirmer un défaut ou une qualité chez un Indien, il est systématiquement fait référence à cette appartenance raciale. Citons pour exemple ce passage de *Balle-Franche* dans lequel est décrite la trahison du Loup-Rouge envers ses frères Pieds-Noirs : connaissant le penchant pour l'alcool de ses congénères, le Loup-Rouge décide d'apporter des liqueurs au sein-même du camp indien, et ce après la rude bataille qui a permis la prise du fort américain ; pour introduire cette scène, le narrateur précise alors que « Le Loup-Rouge (...) avait conçu un plan atroce, qu'un cerveau indien était seul capable d'enfanter » (*Balle-Franche*, p.466). Rien, à part la jalousie, n'explique ce geste par un penchant individuel à la cruauté, et tout mène en revanche à considérer que l'action du Loup-Rouge est comme déterminée par son appartenance à une race fourbe et cruelle.

¹⁸⁰ « Les Indiens, à cause de la vie qu'ils sont contraints de mener et de l'éducation qu'ils reçoivent, sont d'un caractère essentiellement méfiant : habitués à se mettre constamment en garde contre tout ce qui les environne, à soupçonner les intentions en apparence les plus loyales, de cacher une trahison ou une perfidie, ils ont acquis une habileté peu commune pour deviner les projets des personnes avec lesquelles le hasard les met en rapport et déjouer les embûches tendues sous leurs pas par leurs ennemis. » (*L'Éclaireur*, p.632)

¹⁸¹ « Les Peaux-Rouges sont braves, téméraires même, cette question ne peut ni être discutée ni mise en doute, mais chez eux le courage est calculé, ils ne combattent que pour atteindre un but et ne risquent jamais leur vie qu'à bon

2.2.2. Un plaidoyer pour la race indienne ?

Dans son ouvrage consacré à Gustave Aimard, Jean Bastaire a cru voir en l'auteur des *Trappeurs de l'Arkansas* un avocat plaidant pour la cause indienne.¹⁸² Selon lui, Aimard, nostalgique de sa vie passée parmi les Indiens, aurait tenté de donner au travers de ses œuvres une idée plus véridique de l'Indien, déchargée de tout le poids qu'ont fait peser des siècles de colonisation et de mépris pour ces supposés « barbares ». Pour Jean Bastaire,

« Gustave Aimard entend montrer que les Peaux-Rouges ne sont pas les sauvages qu'on imagine. C'est même un des objectifs essentiels qu'il s'est fixé en écrivant : par la création romanesque, dire la vérité sur une race qu'on méprise parce qu'on l'ignore. Race d'autant plus intéressante qu'elle est persécutée depuis plusieurs siècles et vouée à disparaître si on n'arrête pas la main de ses persécuteurs. »¹⁸³

L'entreprise d'Aimard serait donc empreinte d'une vision humanitaire : dire enfin la vérité sur l'Indien reviendrait à

escient » (*Balle-Franche*, p.403). Par sa nature calculatrice, l'Indien ne peut donc être un héros, le personnage héroïque se caractérisant par son sacrifice désintéressé et son abandon total à une cause qui le dépasse.

¹⁸² Cf. Jean Bastaire, *Sur la piste de Gustave Aimard, op. cit.*, pp.43-64, chap. III intitulé « le défenseur des Indiens ».

¹⁸³ *Ibid.*, p.61.

sauver ce peuple d'un second désastre, l'oubli, alors que tout le monde s'accorde sur sa disparition prochaine. Sans nous étendre sur cette générosité attribuée à l'auteur¹⁸⁴, il nous paraît digne d'intérêt d'étudier les raisons pour lesquelles Aimard ne peut, selon nous, être qualifié de « défenseur des Indiens », du moins en tant que cette expression désigne les peuples amérindiens dans leur totalité, et non une nation ou une tribu indienne.

Nous avons vu qu'en effet Gustave Aimard développe un discours visant à reconsidérer l'Indien sur les bases de son expérience personnelle. De nombreux passages de ses romans laissent percevoir combien la cause qu'il défend lui tient sincèrement à cœur.¹⁸⁵ Il épouse d'ailleurs tellement cette cause, qu'il semble parfois regretter que les Indiens ne soient pas plus civilisés pour échapper au lot commun des peuples primitifs. Parlant des pratiques religieuses indiennes, il affirme ainsi :

¹⁸⁴ *Ibid.*, p.62.

¹⁸⁵ Ainsi, avant que de mettre en scène la torture d'une femme par les hommes de la Tête-d'Aigle, Aimard prend la précaution d'avertir ses lecteurs pour qu'ils ne se méprennent pas sur le compte des Peaux-Rouges : « Nous le répétons ici, afin qu'on en soit bien convaincu, les Indiens ne sont pas cruels pour le plaisir de l'être. La nécessité est leur première loi, jamais ils n'ordonnent le supplice d'un prisonnier, d'une femme surtout, sans que l'intérêt de la nation l'exige. » (*Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.124). Ce qui n'empêche pas les Peaux-Rouges d'éprouver du plaisir à torturer leur prisonnière. Toutefois, Aimard tente de relativiser cette sauvagerie indienne en la comparant à celle dont pourraient faire preuve des hommes civilisés : « En un mot, comme cela arrive toujours, aussi bien chez les peuples civilisés que parmi les sauvages, le sang les grisait, leur amour-propre était en jeu, chacun cherchait à surpasser celui qui l'avait précédé, toute autre considération était oubliée. » (*Ibid.*, p.130)

« Nul peuple n'est aussi superstitieux que les Peaux-Rouges ; pour eux la religion est toute physique, ils en ignorent complètement les dogmes et préfèrent croire, les yeux fermés, aux absurdités que leur débitent leurs devins, plutôt que de se donner la peine de réfléchir sur des mystères qu'ils ne comprennent pas et dont, dans leur for intérieur, ils se soucient fort peu. »¹⁸⁶

Nul doute que, débarrassé de ces simulacres de religion¹⁸⁷, le peuple indien serait voué à un avenir meilleur. Mais en attendant celui qui pourrait le libérer, il semble qu'il puisse encore être considéré comme sauvage et inculte. En témoigne la manière dont les Comanches conçoivent le rôle des femmes parmi la tribu :

« Condamnées par les lois qui régissent leurs

¹⁸⁶ *L'Éclaireur*, pp.714-715. On trouve dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse (art. « Comanches », p.668, tome I) une remarque quasiment identique. Il y est dit en effet que la religion des Comanches « fait un dieu de tout ce qui agit fortement sur leurs sens ou leur inspire de la terreur. » Dans *Balle-Franche* (p.431), le narrateur n'hésite pas à stigmatiser la « crédulité stupide » des Indiens face au « grossier mensonge » de Natah-Otann tentant de faire passer le comte de Beaulieu pour la réincarnation de Mocktekuzoma. L'aveuglement des Indiens conduit alors le narrateur à les qualifier de « natures abruties ». Cette qualification, essentiellement descriptive, ne doit pas être lue comme une injure faite aux Indiens, mais bien comme une évaluation de leur niveau intellectuel : il est en effet précisé que cette crédulité est due à leur ignorance et non à une disposition naturelle.

¹⁸⁷ Évoquant les pratiques religieuses indiennes, le narrateur les qualifie de « jongleries mystiques » (*L'Éclaireur*, p.727).

peuplades¹⁸⁸ à demeurer constamment courbées sous un joug de fer, à être réduites à la plus complète abjection, et à s'occuper des travaux les plus durs et les plus pénibles, elles supportent tout sans se plaindre, persuadées qu'il en doit être ainsi, et que rien ne saurait les soustraire à l'implacable tyrannie qui pèse sur elles depuis leur naissance jusqu'à leur mort. »¹⁸⁹

Nul ne saurait être plus clair et plus définitif : véritables esclaves aux ordres des hommes, les Indiennes pourraient envier la considération que leurs maris réservent à leurs chevaux. C'est du moins ce que laisse entendre le narrateur, lorsqu'il décrit, avec force subjectivité, l' « implacable tyrannie » que subissent les femmes indiennes « depuis leur naissance jusqu'à leur mort ». La demi-mesure et la nuance n'ont ici pas lieu d'être : les adjectifs (« condamnées », « courbées ») dénotent l'état de soumission extrême dans lequel vivent les Indiennes ; les adjectifs comparatifs de supériorité (« la plus complète abjection », « des travaux les plus durs et les plus pénibles ») amplifient le tableau de ces misères ; enfin, les adverbes exprimant la durée (« constamment », « toujours ») ne font qu'étendre cette soumission à toute l'existence (« depuis leur naissance

¹⁸⁸ Curieuse allusion que cette référence à ces « lois (...) régiss[ant] » les rapports entre hommes et femmes dans les « peuplades » indiennes, lorsque l'on sait que pour les Indiens ce concept est inopérant. Peut-être est-ce là une manière de rendre encore plus odieuse la manière dont sont traitées les femmes indiennes.

¹⁸⁹ *L'Éclaireur*, p.634.

jusqu'à leur mort »).¹⁹⁰

Au final, Aimard ne se démarque pas de la représentation usuelle de l'Indien et rejoint l'avis de la majorité des observateurs : l'Indien ne saurait se départir de ses mœurs sauvages et primitives ; il soumet ainsi le plus faible à sa loi par une violence inacceptable, incontrôlée et despotique ; il cultive le péché¹⁹¹, possède un penchant naturel pour la luxure¹⁹² et se trouve finalement responsable de sa condition inférieure.¹⁹³

¹⁹⁰ Pierre Larousse ne semble là encore pas dire autre chose que ce que dit Aimard : « Le Comanche n'a nul souci de sa famille ; la femme, son esclave absolue, doit tout faire pour lui. Souvent il n'apporte pas même le gibier qu'il a tué, mais il envoie sa femme le chercher au loin. S'il combat, elle est à ses côtés pour lui fournir des flèches » (*Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., art. « Comanches », tome I, p. 668). Dans *l'Éclaireur*, la femme de l'Aigle-Volant illustre parfaitement ce stéréotype : « soumise et obéissante comme une véritable femme indienne » (p.633), elle n'en joue pas moins un rôle important pour l'action principale.

¹⁹¹ La paresse, topos de la description des mœurs sauvages, apparaît en filigrane chez Aimard : « Chez les Indiens, les hommes ne travaillent jamais, ce sont les femmes qui, seules, sont chargées des achats, des soins du ménage et de la préparation de tout ce qui est indispensable à l'existence. Les hommes, trop fiers pour s'astreindre aux travaux d'intérieur, chassent ou font la guerre. » (*L'Éclaireur*, p.644)

¹⁹² L'Indien Addick, auquel don Miguel confie deux jeunes filles pour les mettre en sûreté, n'est pas sans arrière-pensée : « Un frisson de volupté inouïe parcourut le corps de l'Indien, dès qu'il se vit dans la plaine avec les jeunes filles, loin des regards inquisiteurs de don Miguel et de ceux plus clairvoyants encore de Bon-Affût. Son oeil pétillant de plaisir courait de doña Laura à doña Luisa, sans pouvoir s'arrêter plus sur l'une que sur l'autre. (...) il ne se rassasiait pas de les contempler avec la frénétique admiration qu'éprouvent les Indiens à la vue des femmes espagnoles, qu'ils préfèrent infiniment à celles de leurs tribus. » (*L'Éclaireur*, p.639) Finalement, l'Indien ne succombe pas à la tentation, et bien lui en prend car l'une d'elle a pris le soin de s'armer contre son prétendu protecteur...

¹⁹³ Ainsi l'échec de Natah-Otann n'est-il pas tant à mettre au compte de la

L'Indien d'Aimard collectionne donc tous les défauts imputés par le discours racialisé et colonialiste aux races dites « inférieures ». La classification mise au point d'après les travaux du naturaliste Buffon et vulgarisée en France par des auteurs comme Gustave Le Bon¹⁹⁴ est opérante dans l'esprit de Gustave Aimard. Ses œuvres ne semblent donc pas développer une vision spécifique et personnelle de l'Indien : elles ne font que relayer un discours où se mêlent paternalisme et mépris pour des individus considérés comme naturellement inférieurs et donc inévitablement voués à disparaître.

figure traîtresse du Loup-Rouge (venu apporter de l'alcool à ses compatriotes dans le but de faire échouer son ennemi) qu'au comportement finalement incorrigible des Indiens : « Après la prise de la forteresse (...) les liqueurs fortes ne leur avaient pas longtemps échappé, ils avaient roulé les barils dans la cour et les avaient défoncés, profitant, pour se livrer à cet acte d'indiscipline inqualifiable, du sommeil du Bison-Blanc qui, rendu de fatigues, s'était assoupi pendant quelques instants et de l'absence de Natah-Otann, les deux seuls hommes dont l'influence aurait été assez grande pour les maintenir dans le devoir. Alors une orgie effroyable avait commencé, orgie indienne avec ses atroces péripéties de meurtre et de massacre. Nous l'avons dit, l'ivresse pour les Peaux-Rouges, c'est la folie poussée au dernier paroxysme de la fureur et de la rage ; il y avait eu une épouvantable scène de carnage, à la suite de laquelle les Indiens étaient tombés les uns sur les autres et s'étaient endormis pêle-mêle au milieu de la cour. » Le narrateur rapporte alors les paroles désespérées de Natah-Otann devant ce spectacle : « Oh ! (...) que faire avec de pareils hommes ! » (*Balle-Franche*, p.467)

¹⁹⁴ Sociologue et médecin français (1841-1931), auteur d'ouvrages tels que les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, oeuvre « très représentati[ve] de la vulgate racialisée de la fin du XIX^e siècle » selon Pierre-André Taguieff, qui qualifie son auteur d'un « des plus habiles vulgarisateurs du racialisme évolutionniste » (*La Couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Mille et une Nuits, Paris, 2002, p.35).

2.3. Le métissage : une colonisation rêvée ?

Dans plusieurs passages de ses œuvres, Gustave Aimard réproouve la violence du processus de colonisation américaine envers les tribus indiennes. Toutefois, il semble dans l'impossibilité de proposer une alternative à ce modèle d'expansion à cause des fondements idéologiques qui sous-tendent sa pensée.

2.3.1. L'anti-modèle : la colonisation anglo-saxonne

C'est par ces paroles très sévères à l'endroit des Américains que s'ouvre un des chapitres des *Trappeurs de l'Arkansas* :

« Aux États-Unis, pays sur le compte duquel on commence beaucoup à revenir, mais que des gens prévenus ou mal informés s'obstinent à représenter comme la terre classique de la liberté, se rencontre cette odieuse anomalie de deux races dépouillées au profit d'une troisième qui s'arroge sur elles le droit de vie et de mort et ne les considère que comme des bêtes de somme.

Ces deux races, si dignes de l'intérêt de tous les esprits éclairés, et des véritables amis de l'espèce humaine, sont les races noire et rouge. »¹⁹⁵

¹⁹⁵ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.62.

Gustave Aimard, en âme probe pourfendant les injustices, se dresse contre la colonisation des territoires indiens car les colons nord-américains se sont peu à peu mis à exploiter les peuples opprimés sous couvert de défendre les principes de liberté et d'égalité. Selon lui, ce sont les origines même de la colonisation américaine qui sont en cause car « Les États-Unis ont hérité de l'Angleterre ce système d'envahissement et d'usurpation continuuel qui est un des points saillants du caractère britannique. »¹⁹⁶

Cette accusation, si savoureuse soit-elle, n'a rien d'original car, venant d'un républicain patriote, elle ne fait que témoigner de l'anglophobie récurrente dans l'esprit des Français.¹⁹⁷ Et si la prose d'Aimard est aussi acerbe, c'est que, selon lui, la colonisation américaine ne s'est faite qu'au profit des seuls colonisateurs qui, négligeant tous les droits des autochtones, se sont arrogé une souveraineté sur des territoires qui ne leur ont jamais appartenu. Et cela avec un cynisme que les oripeaux de la religion ont bien des difficultés à cacher car : « les Américains en fait de Dieu n'en connaissent qu'un seul : *Le Dieu Dollar !* qui de tout temps a été le seul adoré par les pirates de toutes les contrées.

¹⁹⁶ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.61.

¹⁹⁷ L'époque (les années 1860) est en effet à la conquête et à la formation des empires coloniaux. La France, dans cette entreprise n'a guère qu'un ennemi, la Grande-Bretagne, auquel elle s'est heurtée durant le XVIII^e siècle pour la domination de l'Inde. D'où, chez Aimard, la volonté de dénigrer le système colonial anglais en soulignant sa violence et son caractère injuste envers les populations indigènes. Faut-il entendre alors qu'à l'inverse, la colonisation française, fondée sur l'assimilation, est infiniment plus douce et respectueuse des peuples colonisés.

Qu'on en tire la conséquence ! »¹⁹⁸

Loin du mythe, Aimard tente donc d'ancrer sa représentation de la conquête de l'Ouest dans une réalité qui n'est pas aussi glorieuse qu'on a pu le prétendre. Abandonnant le ton épique, c'est avec malice qu'il dépeint l'avancée de la frontière sur les territoires inconnus de l'Ouest :

« Les *squatters*, ces gens sans feu ni lieu, sans droit ni loi, reniés par toutes les nations, et qui sont la honte et le rebut de la population nord-américaine, s'avancent incessamment vers l'Ouest, et de défrichements en défrichements, tentent de relancer les tribus indiennes de leurs derniers refuges. »¹⁹⁹

Les États-Unis ne sont donc pas cette grande et majestueuse nation dépeinte par certains auteurs : ils ne doivent leur existence qu'à une population de forçats venus tenter leur chance là où nul ne viendra blâmer leurs méfaits. Les qualificatifs à valeur axiologique abondent pour démontrer combien cette population de « squatters » est vile et méprisable : « gens sans feu ni lieu, sans droit ni loi », « reniés par toutes les nations », « la honte et le rebut de la population nord-américaine ».

« Derrière les squatters, arrivent cinq ou six soldats, un tambour, une trompette et un officier

¹⁹⁸ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.62.

¹⁹⁹ *Ibid.*

quelconque, portant un drapeau étoilé.

Ces soldats élèvent un fort avec quelques troncs d'arbres, plantent le drapeau au sommet et proclament que les frontières de la Confédération s'étendent jusque-là. »²⁰⁰

Le laconisme de cette description vise à ridiculiser un acte qui, sous une plume bienveillante, pourrait faire l'objet de développements moins prosaïques : l'imprécision du nombre de soldats (« cinq ou six », « quelques ») et la pauvreté de cet effectif (« un tambour, une trompette et un officier quelconque ») décrivent la fondation d'une ville de manière à la rendre dérisoire, banale et peu glorieuse. De même, l'édification du fort, destinée à symboliser la toute-puissance des États-Unis sur leur territoire, est décrite dans sa plus plate simplicité (« avec quelques troncs d'arbres »).

« Alors autour du fort se bâtissent quelques cabanes, se groupe une population bâtarde, composé hétérogène de Blancs, de Noirs, de Rouges, de Cuivrés, etc., et voilà une ville fondée à laquelle on donne un nom sonore comme Utique ou Syracuse, Rome ou Carthage, par exemple, et quelques années plus tard, lorsque cette ville possède deux ou trois maisons en pierre, elle devient de droit la capitale d'un nouvel État qui n'existe pas encore.

Ainsi se passent les choses dans ce pays, c'est bien

²⁰⁰ *Ibid.*

simple, comme on le voit. »²⁰¹

C'est dans ce passage que la volonté de dérision du narrateur se dévoile tout entière au lecteur. Le ton froid et distancié de l'observateur cède alors la place à la raillerie (« et voilà... ») pour mettre à nu l'ineptie et la vacuité d'un pays qui se construit sur des chimères et des prétentions démesurées. La disproportion entre les légendes évoquées par les noms de villes illustres (« Utique ou Syracuse, Rome ou Carthage ») et la médiocrité des lieux (« quelques cabanes », « lorsque cette ville possède deux ou trois maisons en pierre ») ne rendent que plus ridicules les ambitions américaines. Les États-Unis ne doivent donc leur existence qu'à la croyance collective en un pays qui, dans les faits, n'existe pas réellement car il n'est qu'un agrégat de communautés dont l'unité est inexistante (« elle devient de droit la capitale d'un nouvel État qui n'existe pas encore »).

Chez Aimard, l'avancée de la frontière n'est donc pas décrite comme héroïsation du colon anglo-américain : les rares personnages de squatters ne tiennent ainsi qu'un rôle secondaire dans le récit en mettant en valeur l'héroïsme des aventuriers et des trappeurs.²⁰² Pour eux, la colonisation des territoires indiens ne se fait pas au nom d'un idéal ou d'une

²⁰¹ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, pp.62-63.

²⁰² Dans *Balle-Franche*, le squatter John Bright doit ainsi la possession d'une partie d'un territoire sacré indien à la bravoure du comte de Beaulieu qui l'a obtenue de Natah-Otann contre son consentement irrévocable à tout ce qu'entreprend l'Indien. L'Américain jure alors fidélité au Français : « By God ! murmura le pionnier, en jetant son rifle sur l'épaule et rentrant dans son camp, malheur à qui touchera jamais un cheveu de la tête de l'homme auquel je dois tant ! » (*Balle-Franche*, 344).

quelconque idée transcendante : c'est une simple question de survie. Le colon américain est donc privé de tout caractère héroïsant, car il n'est que le spectateur d'une lutte qui se joue au-dessus de lui, entre Indiens et aventuriers.

Si Aimard semble aussi critique envers la colonisation de l'Amérique du Nord, ce n'est pas uniquement parce que le squatter n'incarne pas l'idéal de l'aventurier qui se dessine durant les années 1850-1860, c'est aussi parce que les colons américains, en organisant une « chasse aux Indiens »²⁰³ pour étendre leurs possessions, ont fait preuve d'un cynisme qui, aux yeux d'Aimard, condamne d'emblée la nation américaine. Toutefois, cela n'empêche pas l'auteur d'entériner la victoire des Blancs sur la race rouge, en concluant *Balle-Franche* par cette remarque lapidaire, venant après la défaite de Natah-Otann et de sa tentative de soulèvement contre la présence américaine : « L'hiver s'écoula sans incident nouveau, la rude leçon donnée aux Indiens leur avait profité. »²⁰⁴

2.3.2. L'impossible métissage

Dans un passage de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, François-René de Chateaubriand décrit les populations métisses qui ont progressivement peuplé le Nouveau-Monde depuis l'arrivée des premiers colons au XVII^e siècle :

²⁰³ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.62.

²⁰⁴ *Balle-Franche*, p.472.

« Ces hommes, surnommés, *Bois-brûlés*, à cause de la couleur de leur peau, sont les courtiers de change entre les auteurs de leur double origine. Parlant la langue de leurs pères et de leurs mères, ils ont les vices des deux races. Ces bâtards de la nature civilisée et de la nature sauvage, se vendent tantôt aux Américains, tantôt aux Anglais, pour leur livrer le monopole des pelleteries »²⁰⁵

On décèle sans grande difficulté le point de vue racialiste qui conduit Chateaubriand à penser le métis comme un être fondamentalement marqué par sa double origine : de ce point de vue, la duplicité du caractère métis n'est en fait que la conséquence du mélange opéré entre deux races aux attributs physiques et psychologiques incompatibles.²⁰⁶ L'inégalité

²⁰⁵ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, *op. cit.*, livre VII, chap. X, tome I, p.453.

²⁰⁶ Selon l'idéologie racialiste, le métissage entre deux races trop différentes se fait au détriment du produit de cette union : au lieu de se traduire par un équilibre entre les races, le métissage produit nécessairement des individus « bâtards », sans réelle identité et donc voués à l'instabilité. Bien entendu, cette perspective dépasse le simple constat de fait et a notamment des conséquences sur le plan politique, l'expérience venant toujours confirmer cette thèse. Gustave Le Bon note ainsi : « Les croisements sont désastreux entre peuples de mentalité trop différentes. L'union des blancs avec des noirs, des Hindous ou des Peaux-Rouges n'a d'autre résultat que de désagréger chez les produits de ces unions tous les éléments de stabilité de l'âme ancestrale sans en créer de nouveaux. Les peuples de métis, tels que ceux du Mexique ou des républiques espagnoles de l'Amérique, restent ingouvernables par cette seule raison qu'ils sont des métis. L'expérience a prouvé qu'aucune institution, aucune éducation ne pouvait les sortir de l'anarchie. » (cité par Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, *op. cit.*, p. 101)

entre les races condamnant d'emblée toute tentative de fusion, le métis ne peut être qu'un individu trouble, physiquement et mentalement marqué par la duplicité.

Gustave Aimard n'est pas éloigné de cette perspective raciale lorsqu'il met en scène des personnages de métis hispano-indien, tel cet individu nommé le Babillard, servant de guide à une caravane mexicaine bien qu'il commerce avec les bandits de la Prairie.²⁰⁷ Son portrait est d'ailleurs assez explicite pour provoquer chez le lecteur un sentiment de rejet :

Le Babillard « était un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille haute, carrée et musculeuse ; sa physionomie, sans être laide, avait quelque chose de repoussant dont on ne pouvait se rendre compte, ses yeux fauves et louches, enfoncés sous l'orbite jetaient une lueur sauvage, son front bas, ses cheveux crépus et son teint cuivré complétaient un ensemble qui n'avait rien de fort agréable. Il portait le costume des coureurs des bois, était froid, impassible, d'une nature essentiellement silencieuse et répondait au nom de *Babillard*, que sans doute les Indiens, ou ses compagnons eux-mêmes lui avaient donné par antiphrase. »²⁰⁸

²⁰⁷ Cf. *Les Trappeurs de l'Arkansas*. Engagé par un général parti dans le désert à la recherche de son fils, il le trahira en révélant la position du camp à un bandit follement épris de sa nièce. Dans les déserts où la peur de l'Indien est le maître-mot, figurer le rôle du traître sous les traits d'un guide est un facteur de suspens. Comme pour tout personnage au comportement douteux, le lecteur sait qu'il y aura bien trahison de sa part, mais il n'en connaît jamais le moment.

²⁰⁸ *Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.49.

Dans ce portrait, Aimard emploie un des stéréotypes de la littérature d'aventures, en l'occurrence la figure du métis coupable de trahison parce qu'il est surdéterminé par sa double appartenance raciale. En mêlant jugements esthétiques et moraux, grâce notamment à des adjectifs qualificatifs tels que « repoussant » ou « louches »²⁰⁹, le narrateur empêche toute tentative de dissociation entre les aspects physique et moral du personnage. Le lecteur est ainsi convaincu que le Babillard est un traître car son visage ne peut que révéler sa nature abominable. En associant indissolublement les caractéristiques physiques dues au métissage à des facultés morales condamnables, le narrateur soumet le lecteur à sa pensée sans que celui-ci puisse en remettre en cause le principe, la solidarité indéfectible du moral et du physique.

À cause de son instabilité native, le métis des romans d'Aimard est invariablement condamné à accomplir des actes que la morale réproouve. Le dérèglement physiologique provoqué par la rencontre de deux races, ne lui permet pas de se choisir une ligne de conduite entre le Bien et le Mal. Par conséquent, il est fondamentalement déséquilibré et ne peut s'investir que dans une direction :

« Domingo était une de ces natures comme il ne s'en rencontre que trop sur les frontières ; douées de grandes qualités et de grands vices, aussi bonnes pour

²⁰⁹ Ces deux adjectifs peuvent en effet s'appliquer au domaine moral comme au domaine esthétique.

le bien que pour le mal, capables d'accomplir des choses extraordinaires dans un sens comme dans l'autre, mais qui, pour la plupart du temps, ne se laissent guider que par leurs mauvais instincts. »²¹⁰

Comme bon nombre des personnages de métis des romans d'aventures du XIX^e siècle, Domingo est un être de la duplicité et de la sur-intensité.²¹¹ Par sa capacité à nuire, il incarne le Mal porté au plus haut point. Dès lors, seuls les justiciers de la Prairie, trappeurs et aventuriers, peuvent s'opposer à son action néfaste en rétablissant l'ordre et la justice.

D'un point de vue idéologique, les romans de l'Ouest de Gustave Aimard fonctionnent selon un schéma racialement, et ce de manière quasi systématique : chaque type de personnage est incarné par une race censée posséder des caractéristiques essentielles. Ainsi, les rôles de traître sont destinés aux métis hispano-indien, tandis que les personnages de trappeur, véritables héros de la Prairie, sont toujours campés par des sang-mêlés franco-indiens. Cette distribution des rôles valorise par conséquent la race blanche, et en particulier le sang français, au détriment des races indienne et

²¹⁰ *L'Éclaireur*, p.493.

²¹¹ Domingo est marqué par l'absence de morale, trait qu'il partage avec les bandits. Personnage s'inscrivant par nature dans la marge (la référence à la frontière établit implicitement une correspondance entre la nature du personnage et le lieu dans lequel il vit), il se soustrait en effet par nature aux obligations morales.

espagnole.²¹²

Ce clivage racial, affermi par l'assimilation du métis à la race indienne, permet notamment d'éluder tout questionnement sur la race, en présentant comme naturel le combat entre Blancs et Peaux-Rouges. Cette lutte n'en devient alors que plus dramatique et par conséquent plus passionnante pour le lecteur. Mais en opposant aussi radicalement les races indienne et blanche, Aimard voue à

²¹² Le métis hispano-indien est toutefois nettement assimilé aux individus de race indienne pure : ils partagent en effet les mêmes caractéristiques mentales et physiques (cf. le portrait du Babillard), commercent ensemble et sont toujours impliqués dans les attaques contre les Blancs. Le métis semble d'ailleurs tellement assimilé à la race indienne, qu'il en devient dans les faits un représentant. En témoigne une scène de bataille des *Trappeurs de l'Arkansas*, au cours de laquelle le métis Blancs-Yeux, qui a guidé les Indiens et organisé une attaque contre un fort américain, se voit obligé de combattre contre le capitaine de la garnison : « La première personne que le capitaine aperçut en montant sur la plate-forme du fortin fut le vieux chasseur Blancs-Yeux. – Ah ! ah ! murmura l'officier à part lui, que fait cet homme et comment y est-il arrivé ? Tirant alors un pistolet de sa ceinture, il marcha droit au métis (...) – De quelle façon vous êtes-vous donc introduit dans le fort, vieille chouette ? – Eh ! par la porte apparemment, répondit l'autre sans s'émouvoir. (...) – Trêve de raillerie, sang-mêlé, vous nous avez vendus à vos frères, les Peaux-Rouges. Un sourire sinistre éclaira le visage du métis, le capitaine l'aperçut. – Mais votre trahison ne vous profitera pas, misérable, dit-il d'une voix tonnante, vous en serez la première victime. Le chasseur se dégagea par un mouvement brusque et inattendu ; puis il fit un bond en arrière et épaulant son fusil : – Nous verrons, dit-il en ricanant. Ces deux hommes placés face à face sur cette étroite plate-forme éclairée par les reflets sinistres de l'incendie, dont l'intensité croissait à chaque seconde, avait une expression terrifiante pour le spectateur auquel il aurait été donné de les contempler de sang-froid. Chacun d'eux personnifiait en lui ces deux races en présence aux États-Unis, dont la lutte ne finira que par l'extinction complète de l'une au profit de l'autre. » (*Les Trappeurs de l'Arkansas*, p.67, c'est nous qui soulignons). En assimilant métis et Indien, Gustave Aimard radicalise la fracture entre les races blanche et rouge : ceux qui pouvaient encore unir leurs destinées se trouvent ainsi rejetés du côté des ennemis de la race blanche sans autre forme de procès.

l'échec sa tentative de plaider en faveur des Indiens en affirmant que le métissage ne constitue pas une voie de salut pour le peuple indien. Ce discours se heurte en effet à l'idéologie raciale sur laquelle se fonde la pensée de l'auteur : en condamnant d'avance toute tentative de métissage et en rejetant comme nuisible le mélange entre peuples, Aimard légitime le discours selon lequel la disparition du peuple indien est la seule issue possible à la colonisation du territoire américain.

Troisième partie

Idéologie, roman et altérité chez Gustave Aimard

3.1. Une vision tronquée du monde indien

Nous avons déjà eu l'occasion d'affirmer que la prétention d'Aimard à connaître le monde indien repose sur des bases fortement influencées par l'idéologie raciale du XIX^e siècle. Il nous faut maintenant examiner les conséquences romanesques et les implications de ce substrat idéologique dans l'œuvre de Gustave Aimard.

3.1.1. L'idéologie évolutionniste dans le roman de l'Ouest

Dans un passage de *L'Éclaireur*, Gustave Aimard rend hommage à son illustre prédécesseur, Fenimore Cooper, qui, depuis la traduction de ses œuvres en français, n'a cessé d'être une référence pour tout écrivain « américain ». Ce témoignage de respect n'est toutefois pas dénué d'une certaine distance critique à l'égard du romancier :

« Fenimore Cooper, l'immortel historien des Indiens de l'Amérique du Nord, nous a initiés, dans ses excellents ouvrages, aux ruses employées par les Turscaroras, les Moégenes et les Hurons, lorsqu'ils veulent déjouer les recherches de leurs ennemis ; mais n'en déplaise aux nombreux admirateurs de la sagacité du jeune Uncas, magnifique type de la nation

Delaware, dont il ne fut cependant pas le dernier héros, puisque, bien que fort diminuée, elle existe encore²¹³, les Indiens des États-Unis ne sont que des enfants, comparés aux Comanches, aux Apaches, aux Pawnees et autres nations des grandes Prairies de l'ouest du territoire mexicain, qui, au reste, peuvent à juste titre, passer pour leurs maîtres sous tous les rapports. »²¹⁴

Sous couvert de considération pour l'auteur américain, Aimard tente donc de se démarquer de Cooper, en renvoyant les héros de ses romans à une humanité puérole. Mais, percevant probablement le caractère péremptoire et quelque peu fallacieux de ce jugement, Aimard ne tarde pas à expliquer ce qui l'amène à penser de cette manière :

« Les tribus du Nord n'ont jamais réellement existé à l'état de puissances politiques²¹⁵ ; chacune d'elles se gouverne séparément et en quelque sorte selon sa fantaisie ; les Indiens dont elles sont formées s'allient rarement avec leurs voisins, et ont, de temps

²¹³ Uncas est en effet le héros d'un des plus célèbres romans de Cooper, *le Dernier des Mohicans*.

²¹⁴ *L'Éclaireur*, p.663.

²¹⁵ Affirmation dénuée de fondement : l'existence d'alliances entre nations amérindiennes est historiquement prouvée. La plus connue est certainement l'*Hotinonshonni* (« Ligue des Cinq puis Six Nations ») qui, depuis le XVII^e siècle, regroupait des peuples iroquois (Nord-Est des États-Unis) et a joué grâce à sa puissance un rôle décisif dans le changement de perception des « Sauvages ». (cf. James Wilson, *la Terre pleurera, une histoire de l'Amérique indienne*, Albin Michel, coll. « Terre indienne », 2002, pp.139-177).

immémorial, constamment vécu de la vie nomade. Aussi n'ont-ils jamais possédé que les instincts très développés, il est vrai, des hommes qui sans cesse habitent les bois, c'est-à-dire une agilité merveilleuse, une grande finesse d'ouïe et une longueur de vue miraculeuse, qualités que, pour le dire en passant, on retrouve au même degré chez les Arabes et, en général, chez tous les peuples errants, quel que soit le coin de terre qui les abrite.

Pour ce qui est de leur sagacité et de leur adresse, les bêtes fauves les leur ont enseignées, ils n'ont eu que la peine de les imiter. »²¹⁶

Pour Aimard, les vrais sauvages ne sont pas ces tribus pillardes du Sud des États-Unis, ce sont les Indiens du Nord du territoire, les seuls qui aient encore des mœurs authentiquement issues de la nature. Le narrateur leur concède d'ailleurs volontiers les qualités des sauvages : une acuité visuelle et auditive sans pareille, une facilité de mouvement digne des grands primates, tout ceci n'étant cependant qu'un don de la nature.²¹⁷ Comme tous les êtres primitifs, ils ne connaissent que très peu la nécessité de s'allier pour former une véritable société capable de s'imposer politiquement et culturellement : une de leurs tribus n'est qu'un îlot qui « se gouverne séparément et en quelque sorte selon sa fantaisie ». D'où il ressort qu'ils ne

²¹⁶ *L'Éclaireur*, p.663.

²¹⁷ Formulées sous le régime de la concession (comme le montre l'expression « il est vrai ») , les remarques d'Aimard n'en laissent apparaître que plus facilement un mépris contenu à l'égard des Indiens.

possèdent aucun projet politique assurant la pérennité de leur mode de vie, ce qui les condamne inexorablement à ne vivre que d'une manière « sauvage ».

Aimard concède donc quelques « qualités » à cet Indien du Nord des États-Unis, mais ceci relève d'une volonté d'« ensauvagement » : représenter l'Indien du Nord comme le seul véritable sauvage permet de faire apparaître les qualités extraordinaires des Indiens du Sud, et en particulier des Comanches, « véritables rois du désert » selon Aimard²¹⁸ : « Les Indiens du Mexique joignent aux avantages que nous avons signalés les restes d'une civilisation avancée, civilisation qui, depuis la conquête, s'est réfugiée dans des repaires inabordables, mais qui n'en existent pas moins de fait. »²¹⁹

Il n'est nullement besoin de prouver l'existence de cette civilisation indienne réfugiée dans les profondeurs du territoire américain²²⁰, puisqu'elle n'existe que par

²¹⁸ Cf. le discours tenu par don José de Sandoval au Français Coulon de Villiers lors de leur entrevue avec des guerriers apaches venus leur fournir des renseignements (*les Bandits de l'Arizona*, p.806).

²¹⁹ *L'Éclaireur*, pp.663-664.

²²⁰ Nous avons déjà eu l'occasion de souligner ce qui relève du mythe dans la représentation des villes indiennes telle qu'elle est donnée dans les oeuvres d'Aimard. Nous voudrions souligner ici ce qui nous apparaît relever des lectures d'Aimard (sans pour autant affirmer que ses romans ont été entièrement écrits à partir de connaissances livresques, bien que l'on puisse, selon nous, légitimement se poser la question). L'existence de villes indiennes, telles qu'elles sont décrites par Aimard (cf. *L'Éclaireur*, pp.639-645 et *Les Bandits de l'Arizona*, pp.896-898), n'a semble-t-il jamais été historiquement prouvée. On connaît bien en revanche, en particulier au Mexique, l'existence de *pueblos*, sortes de villages indiens dont la taille, bien que la plupart du temps souvent modeste, pouvait atteindre celle d'une ville occidentale. L'existence de cités aztèques depuis le Moyen Âge ne fait elle aussi aucun doute ; toutefois, si les villes indiennes

l'imagination d'un lecteur bienveillant : il suffit par conséquent d'affirmer avec aplomb qu'elle existe, bien que personne ne l'ait vue, et elle ne peut ainsi être mise en doute.

L'existence de ces villes indiennes est un enjeu capital pour Aimard. En effet, la valeur des Indiens du Mexique se mesure à leur degré de civilisation ; et le fait d'habiter une cité est une première preuve de l'appartenance à une société civilisée. Ainsi, à la différence des Indiens des États-Unis, ceux du Mexique ont une organisation sociale proche du modèle occidental :

« Les familles ou tribus se considèrent entre elles comme les parties d'un même tout : la nation.

Or la nation américaine continuellement en lutte avec les Espagnols d'un côté et les Américains du Nord de l'autre, a senti le besoin de doubler ses forces pour triompher des deux formidables ennemis qui la harcèlent sans relâche, et peu à peu ses enfants ont modifié dans leurs mœurs ce qui leur était nuisible, pour s'approprier celles de leurs oppresseurs et les combattre par leurs propres armes ; ils ont poussé si

d'Aimard semble plus proches de ces cités encore aujourd'hui visibles au Mexique, elles n'étaient plus habitées depuis la disparition de la civilisation qui leur a donné naissance, disparition qui est datée de 1521 et de la prise de la capitale aztèque Tenochtitlán par Hernán Cortés. Ces villes indiennes nous semblent donc le fruit d'une transposition des villes aztèques dans l'Amérique du XIX^e siècle. De même, la mise en scène de protagonistes descendants directs des empereurs incas (cf. *Les Bandits de l'Arizona*) nous semble relever d'un phénomène similaire : à partir de connaissances tirées d'ouvrages historiques, Aimard a su bâtir une vision personnelle, et pour une grande part imaginaire, de la Prairie tout en y intégrant sa propre expérience du désert et des peuples indiens.

loin cette tactique, qui, du reste, les a jusqu'à ce jour sauvés non seulement du joug, mais encore d'une totale extermination, qu'ils sont passés maîtres en fourberies et en ruses ; leurs idées se sont agrandies, leur intelligence s'est développée, et ils sont parvenus à surpasser leurs ennemis en astuce et en diplomatie (...). Et cela est si vrai que, depuis trois cents ans, ceux-ci non seulement n'ont pas réussi à les dompter, mais même à se soustraire à leurs invasions périodiques, ces invasions que les Comanches nomment superbement la *lune du Mexique*, et pendant le cours desquelles ils ruinent impunément tout ce qui se rencontre sur leur passage. »²²¹

L'organisation sociale des Indiens du Mexique semble être à l'origine de leur survie, comme le laisse entendre la conjonction de coordination « or » en début de deuxième paragraphe.²²² Unis dans une même nation, ils ont ainsi pu être assez forts pour ne pas céder de terrain à l'ennemi. Dans l'esprit du narrateur, si ces Indiens ont pu résister aux attaques américaines, c'est grâce à leur bravoure et à leur courage, mais aussi à leur capacité d'adaptation et d'amélioration face à de nouveaux dangers. Contrairement à leurs congénères septentrionaux, les Indiens du Mexique ont su opérer une transformation dans leur nature sauvage, pour acquérir une intelligence supérieure au contact de leurs

²²¹ *L'Éclaireur*, p.664.

²²² Cette conjonction exprime dans ce cas précis un rapport de conséquence entre l'organisation sociale des Indiens et leur capacité à repousser les colons hors de leurs territoires.

ennemis américains : « leurs idées se sont agrandies, leur intelligence s'est développée, et ils sont parvenus à surpasser leurs ennemis en astuce et en diplomatie ». ²²³

Pour Aimard, le perfectionnement de la race indienne ne fait aucun doute : s'ils ont pu se soulever contre leurs spoliateurs, c'est qu'en effet ils ont su modifier leurs techniques de guerre en les adaptant à leurs ennemis. Cependant cet argumentaire n'a au fond qu'un but : prouver que les Indiens font partie intégrante de l'humanité civilisée.

« Peut-on véritablement considérer comme des sauvages ces hommes qui, refoulés jadis par la terreur des armes à feu et la vue des chevaux, ces animaux dont ils ignoraient l'existence, contraints de se cacher au sein de montagnes inaccessibles, ont cependant défendu leur terrain pied à pied, et, dans certaines régions, sont arrivés à reconquérir une portion de leur ancien territoire ? »

²²³ L'image de l'élève dépassant le maître dans l'art qu'il lui a enseigné a ici une double fonction. Dans un premier temps, elle montre que l'attitude indienne ne peut être considérée indépendamment d'un contexte colonial mettant en présence deux protagonistes techniquement inégaux. Dans un deuxième temps, elle permet de légitimer la représentation de l'Indien fourbe en la renversant à son profit : si la ruse est devenue naturelle chez les Peaux-Rouges, cela prouve qu'ils ne sont pas « irrécupérables », et que, par conséquent, ils ont une chance d'être assimilés dans la société américaine. Aux États-Unis, cette dernière idée sera à l'origine du processus dit de *termination*, entamé dans la première moitié du XX^{ème} siècle, et qui visait à faire de l'Indien un Américain comme les autres en le coupant de ses origines culturelles et linguistiques ou, pour reprendre une formule utilisée par James Wilson (*op. cit.*), en « tuant l'Indien pour sauver l'homme ». Sur cette question, voir James Wilson, *op. cit.*, pp.355-486.

Cette question rhétorique ne peut amener qu'une réponse négative de la part du lecteur : non, les Indiens du Mexique ne peuvent pas être considérés comme des sauvages car ils ont acquis l'indépendance des véritables nations conquérantes et souveraines. Mais ce qu'Aimard semble accorder aux tribus mexicaines, il le dénie à celles qui n'ont pas eu les moyens de s'opposer à la colonisation de leurs territoires :

« Mieux que personne, nous savons qu'il existe des sauvages en Amérique, sauvages dans toute l'acception du mot ; mais ceux-là on en a eu bon marché, chaque jour ils disparaissent du sol, car ils n'ont ni l'intelligence nécessaire pour comprendre, ni l'énergie pour se défendre. Ce sont ces sauvages dont nous parlons qui, avant d'être soumis aux Espagnols ou aux Anglo-Américains, l'étaient aux Mexicains, aux Péruviens et aux Araucans du Chili, et cela à cause de leur organisation intellectuelle qui le élève à peine au dessus de la brute. »²²⁴

Dans la lutte pour la vie qu'est la colonisation, seuls les plus forts survivent ; les autres n'ont qu'à périr.²²⁵ Il n'est

²²⁴ *L'Éclaireur*, p.664.

²²⁵ Cf. *les Trappeurs de l'Arkansas* (p.66) : « Dans les combats incessants qui se livrent sur les frontières indiennes, les lois de nos guerres civilisées sont complètement inconnues. Le *vae victis* règne dans toute l'acception du mot. Les ennemis acharnés qui combattent les uns contre les autres avec tous les raffinements de la barbarie ne demandent et n'accordent pas de quartier. Toute lutte est donc question de vie ou de mort. » Le discours scientifique de Gustave Le Bon n'exprime pas autre chose lorsqu'il s'attache à décrire les lois de

donc pas lieu de s'apitoyer sur le sort de ces sauvages qui, de toute façon, auraient nécessairement péri tôt ou tard : leur inaptitude au changement les a en effet condamnés à disparaître pour laisser place à une race plus puissante, capable de se mesurer et de résister aux colonisateurs. D'ailleurs, pour Aimard :

« Il ne faut pas confondre ces peuplades d'ilotes qui ne sont que des exceptions dans l'espèce, avec les grandes nations indomptées dont nous essayons ici de décrire les mœurs, mœurs qui se modifient sans cesse ; car, malgré les efforts qu'elles font pour se soustraire à son influence, la civilisation européenne qu'elles méprisent plutôt encore par haine héréditaire de leurs conquérants et de la race blanche en général que pour tout autre motif, les cerne, les accable et les envahit de toutes parts. »²²⁶

La lutte des races se trouve donc érigée en loi universelle du progrès : les plus faibles étant amenés à disparaître, se

l'évolutionnisme : « Le seul procédé que la nature ait pu trouver pour améliorer les espèces est de faire naître beaucoup plus d'êtres qu'elle ne peut en nourrir et d'établir entre eux une lutte perpétuelle dans laquelle les plus forts, les mieux adaptés, peuvent seuls survivre. (...) C'est par ce procédé de la sélection que se sont perfectionnés les êtres depuis l'origine du monde, (...) que nos sauvages ancêtres de l'âge des cavernes se sont lentement élevés à la civilisation. (...) La lutte que la nature a imposée aux êtres créés par elle est universelle et constante. Partout où il n'y a pas lutte, non seulement il n'y a pas progrès, mais il y a tendance rapide à rétrograder (...) La nature professe donc une intolérance absolue pour la faiblesse. Tout ce qui est faible est bientôt condamné par elle à périr. » (cité par Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p.120).

²²⁶ *L'Éclairneur*, p.664.

produit inévitablement une amélioration de la race au contact de la civilisation.²²⁷ Comme le note Pierre-André Taguieff à propos de la théorie de la lutte des races chez Gustave Le Bon :

« La lutte pour l'existence n'est (...) pas un simple fait constatable, elle est aussi et surtout un comportement souhaitable et ce moins pour la survie du groupe (espèce, race, peuple, classe, etc.) que pour les perfectionnements ou les progrès qu'elle est censée provoquer. Cette vision lebonienne de la lutte comme facteur non seulement d'évolution, mais d'évolution progressive, ordonnée à une amélioration indéfinie, retrouve un principe téléologique commun à la nature et à l'Histoire : tout se passe comme si, à travers la lutte universelle et la guerre perpétuelle, se réalisait une finalité cachée, quelque chose comme l'idée d'une amélioration sans fin. »²²⁸

Cette idée d'amélioration indéfinie de la race indienne est sous-jacente chez Aimard. Sa vision de l'avenir politique des Indiens repose en effet sur l'extrapolation de ce phénomène de perfectionnement qui, ayant atteint son paroxysme, pourra produire une race nouvelle, aussi noble et fière que ses sœurs.

²²⁷ Dans la citation précédente, la conjonction de coordination « car » est claire sur ce point : c'est parce qu'elles sont en contact permanent avec la civilisation européenne, que les « grandes nations indomptées » voient leurs mœurs « se modifier sans cesse ».

²²⁸ Pierre-André Taguieff, *op.cit.*, pp.121-122.

« Peut-être avant cent ans les Indiens émancipés qui sourient de pitié à la vue des luttes mesquines que se livrent entre elles les républiques, fantômes qui les entourent, et le colosse pygmée des États-Unis qui les menace, reprendront leur rang dans le monde et porteront haut la tête ; et ce sera justice, car ce sont d'héroïques natures richement douées, capables, bien dirigées, d'entreprendre et de mener à fin de grandes choses. »²²⁹

Fort de l'idée d'une éventuelle amélioration de la race indienne, Aimard promet donc les Peaux-Rouges à un avenir meilleur au sein de l'humanité. La tentative de réhabilitation de la race indienne débouche donc sur une vision de l'Histoire, dans laquelle les Indiens ont malgré leur défaite un

²²⁹ *L'Éclaireur*, pp.664-665. Pour étayer son argumentation, Aimard se propose alors de prendre un exemple pour prouver que la race indienne peut prétendre à un avenir meilleur : « Au Mexique même, depuis l'époque où à la mâle heure ce pays a proclamé sa soi-disant indépendance, tous les hommes éminents qui ont surgi soit dans les arts, soit dans la diplomatie, soit dans la guerre, appartiennent à la race indienne pure. À l'appui de ce dire, nous citerons un seul fait d'une immense signification : la meilleure histoire de l'Amérique du Sud qui ait été publiée en espagnol jusqu'à ce jour a été écrite par un Inca : Garcilasso de la Véga ! Cela n'est-il pas concluant ; n'est-il pas temps de faire justice de toutes ces théories systématiquement absurdes qui s'obstinent à représenter la race rouge comme une race bâtarde, incapable d'amélioration et fatalement appelée à disparaître ! » Le lecteur scrupuleux, et surtout peu confiant, peut aisément mettre à bas la stratégie argumentative d'Aimard, en consultant un dictionnaire encyclopédique : on y apprend en effet que Garcilasso de la Véga n'est pas, comme le prétend Aimard, un individu de « race indienne pure », mais bien le fils naturel d'un conquistador célèbre, Sebastián Garcilasso de la Véga, et d'une princesse inca. À la décharge d'Aimard, il nous faut toutefois préciser qu'il a probablement été trompé par le surnom, l'Inca, attribué couramment à ce chroniqueur de la fin du XVIème siècle.

rôle à jouer, si maigre soit-il. Selon Aimard, l'affrontement interracial produira en effet un Indien d'un nouveau genre. Vaincu de la conquête, mais auréolé par sa tentative de résistance face à un envahisseur sûr de lui, ce nouvel Indien saura trouver sa place parmi la civilisation anglo-américaine. Dès lors nul ne saurait lui trouver un meilleur sort qu'au sein de cette civilisation prête à absorber toutes les différences raciales et culturelles.

La Prairie, en tant que lieu imaginaire ancré dans une réalité historique, était le lieu désigné pour la mise en scène de cette lutte pour l'existence théorisée par les penseurs scientifiques européens de la seconde moitié du XIX^e siècle. Cette exploitation romanesque d'un phénomène historique mettant aux prises deux peuples considérés comme antagonistes, se résout chez Aimard dans une représentation de l'Histoire dans laquelle les Indiens finiront, au bout du compte, par gagner la considération de leurs frères humains. C'est donc un pari sur l'avenir qu'engage Aimard, même si cette résolution ne fait que conforter les lecteurs dans l'idée que les Indiens tireront bénéfice de la perte de leur racines culturelles et de leur inclusion dans une civilisation prête à les digérer.²³⁰

²³⁰ La contradiction consistant d'une part à déplorer la disparition du monde indien et de l'autre, à considérer que la colonisation est un mal inévitable mais qui sera au final bénéfique, cache en fait un enjeu d'importance : il permet la perpétuation quasi indéfinie du conflit sur le plan romanesque. En effet, condamner trop sèchement la colonisation américaine reviendrait à condamner du même coup le conflit avec les Indiens et la manière dont il est mené par les États-Unis. Or le roman d'aventures, et le roman de l'Ouest en particulier, se nourrit expressément de cette violence et en fait même le moteur de l'action romanesque. Ne pas remettre fondamentalement en cause la colonisation, c'est donc laisser la possibilité pour le roman d'une réitération quasi éternelle du conflit entre Indiens

3.1.2. Le « destin » des peuples indiens

« L'expérience prouve que tout peuple inférieur mis en présence d'un peuple supérieur est fatalement condamné à bientôt disparaître. »²³¹ Telle est la loi scientifique qui, selon la doxa raciale du XIX^e siècle, a toujours réglé les rapports entre les races. Postulant comme moyen de compréhension de l'Histoire de l'humanité l'irréductibilité des races et l'impossible équilibre entre les peuples, elle légitime ainsi la colonisation des peuples « inférieurs » et leur relégation au rôle de vaincu condamné à s'adapter, pour le bien de l'humanité, à la civilisation occidentale.

Dans le roman de l'Ouest, cette idée d'incompatibilité entre les races se manifeste sous différents vocables désignant de manière stéréotypée les rapports entre Blancs et Peaux-Rouges : parfois décrite comme « invétérée »²³², voire « héréditaire »²³³, la haine des Peaux-Rouges envers leurs colonisateurs demeure un des moteurs de l'action romanesque, et en tant que telle elle se doit d'être « naturalisée » de manière à nourrir de façon plus convaincante l'antagonisme entre les personnages indiens et blancs.²³⁴

et colons.

²³¹ Gustave Le Bon, cité par Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p.130.

²³² *Balle-Franche*, p.293.

²³³ *L'Éclaireur*, p.664.

²³⁴ Cette haine naturelle entre les races blanche et rouge est une bonne illustration de l'horizon idéologique du roman d'aventures au milieu du XIX^e

L'affrontement entre ces deux races doit alors inévitablement se résoudre par la victoire de l'un des protagonistes. Or, pour des raisons idéologiques évidentes, il serait impossible de faire battre les Blancs par leurs ennemis Peaux-Rouges, sous peine de faire naître l'incrédulité du lecteur.²³⁵ L'Indien fait donc figure de vaincu naturel dans la lutte qui l'oppose au Blanc.

Toutefois, ce schéma se complique un peu chez dans une des dernières œuvres de Gustave Aimard, *Les Bandits de l'Arizona*. Ce roman met en effet en pratique ce qui n'est

siècle. L'irréductibilité des races est en effet un des points fondamentaux de ce que Tzvetan Todorov appelle « l'idéologie raciale commune et anonyme de l'époque, (...) sorte de bon sens racial » (*Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, coll. « la couleur des idées », Paris, 1989, p.129). Selon la perspective raciale, que nul ne semble à l'époque remettre en cause, l'existence de plusieurs races (distinguées selon des critères physiques et culturels plus ou moins européocentriques) est un fait indiscutable. À partir de données empiriques, est ainsi construite une hiérarchie des races selon qu'elles se rapprochent plus ou moins d'un idéal de civilisation et d'humanité incarné par l'Europe blanche. Dans l'échelle de l'évolution humaine, l'Indien est ainsi placé à un niveau sensiblement identique au plus vil représentant de l'espèce humaine, le Nègre. Cette hiérarchie des peuples ne tarde pas à déboucher sur une justification et une rationalisation de la guerre que se livrent Européens et indigènes, notamment sur le continent américain. Les différences physiques et mentales constatées entre Européens et Indiens expliquent alors pourquoi l'incompréhension règle leurs échanges : inférieurs par nature, les Indiens sont incapables de saisir la supériorité des Blancs et ils ne peuvent que se tourner vers la lutte armée ; dès lors, la force peut seule faire plier ces « hordes de sauvages ». Le roman d'aventures du XIX^e siècle trouve dans cette naturalisation de la lutte des races un puissant moteur romanesque. Les œuvres de Gustave Aimard n'échappent bien sûr pas à cette règle.

²³⁵ À moins que cette victoire n'associe Indiens et Blancs contre des bandits : dans ce cas précis, l'Indien est alors considéré comme vainqueur. Néanmoins, ce n'est pas sur lui que retombe l'aura de la victoire, même s'il y a grandement contribué, mais bien sur le héros blanc (cf. *Les Trappeurs de l'Arkansas* et *L'Éclairer*).

qu'encore sous-jacent dans des œuvres antérieures telles que *L'Éclaireur* : la division du monde indien en deux pôles distincts opposant d'un côté des Comanches soumis aux Blancs et décrits comme « rois de la Pairie » et de l'autre, des Apaches obstinément rebelles à la colonisation, et pour cette raison voués à disparaître.

Pour convaincre le lecteur de la pertinence de ce schéma dans l'œuvre d'Aimard, il suffirait de citer le portrait que dresse le narrateur de trois guerriers apaches venus apporter quelques renseignements à don José de Sandoval :

« Les trois hommes qui parurent étaient bien des enfants du désert, fiers, hautains, cauteleux, rusés, trompeurs, le regard chercheur, ne se fixant jamais.

Ces chefs étaient sans doute en expédition, car ils étaient peints et armés en guerre.

Ils étaient à demi-nus, ce qui permettait de voir leur torse athlétique ; cependant leurs bras étaient maigres et sans biceps ; ils se drapaient avec grâce dans de larges couvertures ; leurs cheveux étaient retenus par une bandelette de laine rouge qui les ceignait au-dessus des oreilles.

(...)

(...) guerriers et ulmenes²³⁶ étaient d'une saleté dégoûtante et même honteuse ; ils sentaient à plein nez la graisse rance et empestaient.

Seul le grand chef était d'une propreté méticuleuse

²³⁶ « Chef araucan, au pouvoir essentiellement symbolique » selon le glossaire de l'édition « Bouquins » des romans d'Aimard.

et d'une coquetterie poussée même un peu trop loin »²³⁷

Unique mention de la répugnance du corps du sauvage, la première remarque du narrateur, marquée par un prosaïsme que l'on pourrait qualifier de vulgaire, est une des manières employées pour discréditer le guerrier apache : sa saleté ou, *a contrario*, la trop grande finesse de sa tenue, ne sont que les stigmates d'une condamnation plus ample, visant à calomnier les Apaches pour les ranger du côté de ces « ilotes » incapables d'adopter un mode de vie civilisé et donc « fatalement » appelés à disparaître.

Les Apaches sont les véritables perdants de la colonisation : victimes de leur penchant pour l'alcool, « l'eau-de-feu » des Blancs, ils sont principalement accusés de cultiver ce vice au détriment de leur race.²³⁸ Les personnages d' Aimard ont ainsi beau jeu de s'apitoyer sur la nation apache parce qu'elle compte parmi ses guerriers un bon nombre d'ivrognes.²³⁹ Mais finalement ils ne font que

²³⁷ *Les Bandits de l'Arizona*, pp.802-803.

²³⁸ Décivant un chef indien comanche dévoué aux Blancs, le narrateur n'oublie pas de préciser que son grand âge est surtout dû à la sobriété de son comportement : « en général les Indiens vivent très vieux, les centenaires sont nombreux parmi eux ; beaucoup dépassent cent vingt ans et plus. Nous parlons ici, bien entendu, des Indiens indépendants, qui ont su se préserver des liqueurs des Blancs et ne boivent que de l'eau, comme les Comanches ; les ivrognes ne sont plus que des Indiens dégénérés, méprisés et chassés des *atepeltis* à grands coups de bâton par les femmes et les enfants. » (*Les Bandits de l'Arizona*, p.788).

²³⁹ Les paroles de don José déplorant la déchéance de la nation apache (« malheureusement les Apaches sont des ivrognes, l'eau-de-vie les abrutit et les rend fous », *les Bandits de l'Arizona*, p.806) ne l'empêche pas de distribuer de l'alcool aux guerriers de cette nation venus lui vendre leurs renseignements.

rendre plus crédible l'idée selon laquelle cette nation est condamnée à mourir : en insinuant qu'une fatalité raciale est responsable de cette disparition, Aimard conclut ainsi qu'il ne peut être autrement et que, tout compte fait, ceci est peut-être un bienfait pour la race indienne.

La division de la race indienne permet donc de légitimer le mouvement de colonisation du territoire américain. En présentant à la fois les Apaches comme un peuple destiné à mourir à cause de leur inaptitude à évoluer et à s'adapter à la civilisation, et en décrivant la nation comanche comme une bénéficiaire de la colonisation, Aimard atténue le choc provoqué par la disparition progressive des Indiens. Le lecteur est ainsi amené à penser la colonisation comme un mal nécessaire dont l'inconvénient (la disparition des plus faibles, c'est-à-dire des Apaches) sera compensé par l'élévation des plus forts (les Comanches) au profit de la race indienne.

3.2. Le dépérissement d'un imaginaire

Des *Trappeurs de l'Arkansas* (1858) aux *Bandits de l'Arizona* (1881), Gustave Aimard n'a semble-t-il jamais quitté l'Amérique, ni les héros trappeurs qui ont peuplé ses récits. Or, il va sans dire qu'entre la fin des années 1850 et le début de la décennie 1880, les données historiques et culturelles ont évolué, tout comme le goût des lecteurs. Entre le premier succès littéraire d'Aimard et le dernier quart du XIX^e siècle, de nouveaux auteurs sont apparus dans le milieu

florissant de l'édition populaire, transportant la littérature d'aventures vers d'autres lieux et d'autres préoccupations.²⁴⁰ Ainsi, vers 1880, la Frontière américaine ne semble plus être le seul espace à focaliser l'attention d'un lectorat en quête de nouveautés. De plus, la disparition de la Frontière relègue progressivement l'Ouest au rang de passé mythique : les manifestations folkloriques, preuve de cette relégation, tendent alors à effacer la réalité historique de cette période de l'histoire américaine.²⁴¹

Face à ce phénomène, Aimard ne peut qu'adapter son discours aux changements historiques survenus durant la seconde moitié du XIX^e siècle : le roman de trappeur, genre né avec Fenimore Cooper, ne peut survivre à la disparition de la Frontière. De même, l'Indien, sur la voie de la défaite²⁴², ne peut plus figurer aussi nettement la menace qui autrefois

²⁴⁰ Avec son *Voyage au centre de la Terre*, Jules Verne inaugure en 1863 le genre des « voyages excentriques » mêlant aventures et préoccupations scientifiques propres à la fin du XIX^e siècle.

²⁴¹ Le Wild West Show de Buffalo Bill, spectacle représentant les « combats furieux entre la race sauvage et barbare et la race civilisée » (affiche du spectacle reproduite dans *la Terre des Peaux-Rouges* de Philippe Jacquin, Découvertes Gallimard, Paris, 1987, p.124) est une des illustrations de cette folklorisation de l'Ouest : à partir de 1883, Buffalo Bill, un ancien chasseur de bisons (engagé pour nourrir les hommes chargés de construire une voie ferrée entre l'Utah et l'Omaha, il tua plus de quatre mille bisons en dix-huit mois, cf. Claude Fohlen, *les Indiens d'Amérique du Nord*, Que sais-je, PUF, Paris, 1985) fait le tour de l'Europe avec une troupe composée d'Indiens condamnés à l'ennui des réserves américaines (dont le fameux chef sioux Sitting Bull, liquidé en 1890 à cause de son activisme militant), et d'animaux sauvages mis en scène dans un spectacle offrant naïvement une représentation grotesque de l'Indien.

²⁴² Quelques années après la mort de Gustave Aimard (1883), le massacre de trois cents Indiens, hommes, femmes et enfants dans la plaine de Wounded Knee, le 29 décembre 1890, signe définitivement la défaite des Indiens face à un État prêt à tout pour se débarrasser des ultimes soubresauts de la révolte indienne.

pesait sur la Prairie. Le roman de l'Ouest subit donc des inflexions et des changements qui annonceront un autre type de récit, le western.

3.2.1. La fin d'un genre

Lorsqu'en 1881 paraît *Les Bandits de l'Arizona*, Gustave Aimard semble être le dernier auteur pratiquant encore le roman de l'Ouest tel qu'il est né dans les années 1820 : personnages de trappeurs à la moralité irréprochable, Indiens féroces et bandits sans foi ni loi, tous sont encore présents, mais de manière sensiblement différente. Bien que la trame narrative de ce roman ne diffère que légèrement des autres œuvres d'Aimard, on ne constate pas moins une inflexion dans un genre qui, comme le titre le laisse supposer, voit s'affirmer l'influence du roman des bas-fonds, fait de complots mystérieux, de haine indéfectible et de crimes crapuleux, dont les auteurs sont des malfrats prêts à tout pour arriver à leurs fins.

Dans *Les Bandits de l'Arizona*, les trappeurs, personnages caractéristiques du roman de l'Ouest, ouvrent toujours le récit.²⁴³ Toutefois, ils n'en sont pas moins relégués au second

²⁴³ Les romans d'Aimard commencent en effet de manière invariable et selon un rituel bien défini : la mise en scène d'un personnage-clé du récit, seul ou accompagné, devant le spectacle grandiose de la nature (cf. l'incipit des *Trappeurs de l'Arkansas*, de *Balle-Franche* et des *Bandits de l'Arizona*). Bien sûr, ce personnage est représentée dans une attitude typique de son mode de vie, car il faut dès les premières lignes mettre en place un univers de référence capable de mobiliser l'attention du lecteur. Dans *les Bandits de l'Arizona*, l'ouverture du récit se conclut par cet étrange soliloque du trappeur : « – Allons ! je suis content de moi ; je ne me suis pas trompé d'une ligne, bien que cette fois soit la première

plan et ne constituent plus les véritables héros du roman.²⁴⁴
Un personnage comme Sans-Traces, héritier d'une longue tradition de trappeurs²⁴⁵, s'efface ainsi devant la présence de l'aventurier français, incarné par Coulon de Villiers, largement influencé par le type du héros colonial tel qu'il se déploie dans la littérature populaire à la fin du XIX^e siècle.²⁴⁶
Preuve de cette mutation, le trappeur et l'aventurier ne semblent plus composer un couple efficace par leur complémentarité, puisqu'ils agissent de manière indépendante et n'entretiennent plus que des relations

que je vienne dans cette contrée ; et il y a loin d'ici à Montréal ; voici la vallée jonchée de poteries brisées ; voici sur ma droite la *casa* de Mocktekuzoma, là-bas les ruines d'une ville qui a dû être riche et bien fortifiée ; et, ce qui est plus important, à l'orée de ce bois de châtaigniers, l'immense mahogani – acajou – entouré de quatre cèdres qui lui servent de gardes du corps ; donc, tout est bien et je n'ai plus qu'à attendre. » (*Les Bandits de l'Arizona*, p.780)

²⁴⁴ S'il incarne toujours des valeurs positives, telles que le courage ou l'abnégation, le trappeur semble en effet dépassé dans ce rôle par le héros français. Ainsi Coulon de Villiers prend-il le relais des trappeurs par sa capacité à épouser une cause qui lui est de prime abord totalement étrangère : c'est en effet le hasard et l'instinct qui l'amènent à défendre les membres de la famille Sandoval au cours d'une attaque de bandits ; mais c'est son courage et sa capacité d'abnégation qui le conduisent à s'opposer aux desseins des bandits et à être blessé par ces derniers lors d'une attaque visant le rapt des femmes de la famille (cf. *les Bandits de l'Arizona*, p.826).

²⁴⁵ Cf. *Les Bandits de l'Arizona*, p.781 : « il avait de qui tenir : il appartenait à une vieille famille de chasseurs tous renommés depuis plus d'un siècle et dont quelques-uns jouent des rôles importants dans plusieurs de nos précédents récits. »

²⁴⁶ Afin d'être auréolé de prestige militaire (le lecteur apprendra quelques pages plus loin que Coulon de Villiers est « un des plus brillants officiers de l'armée française »), l'aventurier s'adresse en ces termes à l'ancien spahi Sidi-Muley : « Assieds-toi là près de moi, ce ne sera pas la première fois que nous serons côte à côte ; tu n'as pas oublié nos campagnes d'Afrique, hein ? » (*les Bandits de l'Arizona*, p.788)

distendues.²⁴⁷

Ce recul du trappeur au profit de l'aventurier colonial n'est toutefois pas le seul changement opéré dans le schéma général du roman de l'Ouest : les ennemis héréditaires, incarnés originellement par les Indiens, se trouvent en effet remplacés par d'autres protagonistes tout aussi cruels, bien qu'ils ne soient plus caractérisés par leur appartenance raciale mais bien par un comportement individuel.²⁴⁸ Ces personnages, bandits et hors-la-loi tout-droit sortis des bas-fonds des sociétés européennes et américaines, semblent de véritables incarnations du Mal, bien plus redoutables que les Indiens. Le portrait du Coyote est là pour le démontrer au

²⁴⁷ Dans *les Bandits de l'Arizona*, le trappeur est en effet remplacé dans son rôle de compagnon héroïque par un ancien soldat de l'armée française, Sidi-Muley, stéréotype du Français agité et truculent mais efficace à la tâche (cf. *les Bandits de l'Arizona*, p.790). Sans-Traces ne figure donc plus aux côtés du héros blanc et se voit marginalisé dans l'action romanesque : il capture le Coyote au premier chapitre du roman et réapparaît aux chapitres X et XII pour la capture de deux malfrats et la découverte du repaire des bandits. Signe de l'intégration forcée du trappeur à la société civilisée, il se voit offrir à la fin du roman une somme d'argent par Coulon de Villiers en récompense de ses services : « Le général avait pris congé de son dévoué Sans-Traces, en lui donnant cinq cents louis, une fortune pour le chasseur, et que le général avait eu toutes les peines du monde à lui faire accepter ; l'argent n'était rien pour ce brave cœur. » (*les Bandits de l'Arizona*, p.939)

²⁴⁸ Un déterminisme racial est toutefois encore présent chez un personnage tel que le Coyote, puisque sa nationalité allemande le désigne tout naturellement pour figurer un personnage extrêmement laid et cruel à outrance. Ceci doit toutefois être mis au compte d'un nationalisme revanchard dont le patriote Aimard semble avoir des difficultés à se départir (n'oublions pas en effet que la défaite française de 1870 contre l'Allemagne de Bismarck et l'annexion de l'Alsace-Lorraine qui en fut la conséquence a nourri jusqu'à la seconde Guerre Mondiale un courant violemment nationaliste et belliqueux dans l'opinion française).

lecteur²⁴⁹ :

« Cet individu auquel Sans-Traces avait donné le nom de Petermann (...) était quelque chose d'impossible, d'illogique, un fantoche, un polichinelle, un casse-noisettes de Nuremberg ; il avait une toute petite tête ronde comme une pomme, des yeux gris et vairons, pas de front, des pommettes saillantes, un nez recourbé sur une bouche fendue d'une oreille à l'autre, un menton pointu et relevé vers le nez ; pas de barbe, à peine quelques cheveux d'un jaune sale venant jusqu'aux sourcils ; son buste était court, ses jambes et ses bras, d'une longueur hors de toutes proportions, lui donnaient, quand il marchait, l'apparence d'un énorme faucheur dressé sur ses pattes de derrière ; ce fantoche construit à coups de hache était d'une maigreur si invraisemblable que de quelque côté qu'on le regardât on ne le voyait jamais que de profil ; sa physionomie souriante avait une expression de bonhomie narquoise ; cependant quand il était en proie à une vive émotion, ce masque qu'il s'était fait tombait subitement, et alors ses traits prenaient une expression de scélératesse effrayante. »²⁵⁰

Une nouvelle fois, la difformité physique du personnage

²⁴⁹ Situé dans le premier chapitre du roman, ce portrait fait suite à la capture du bandit par Sans-Traces, venu l'attaquer par surprise.

²⁵⁰ *Les Bandits de l'Arizona*, p.784.

trahit une infirmité morale patente : la monstruosité apparente du Coyote²⁵¹ renvoie en effet à l'intériorité déficiente du personnage et à son incapacité compassionnelle fondamentale. Rien chez cet individu ne peut expliquer cette tendance à pratiquer le Mal²⁵² :

« Les plus terribles bandits des savanes redoutaient cet homme à cause de sa méchanceté innée, sa cruauté, sa perfidie, ses mœurs infâmes et la force herculéenne qu'il possédait et qu'il mettait au service de ses mauvaises passions ; c'était un misérable sans foi ni loi, devant lequel chacun tremblait.

On le disait natif de Stettin, chef-lieu de la Poméranie en Prusse, où il avait commis des crimes si horribles qu'il avait été condamné à une réclusion perpétuelle dans son pays.

Comment avait-il réussi à s'échapper et à passer en Amérique, on l'ignorait ! mais ce qui était certain, c'est que, après un séjour de quelques mois à peine à Washington, il avait été contraint de se réfugier au désert pour ne pas être lynché ; peine à laquelle il

²⁵¹ Sa « toute petite tête ronde comme une pomme », son absence de front et la petitesse de son buste mise en rapport avec la « longueur hors de toutes proportions » de ses membres suffisent à donner au Coyote une allure inhumaine et le l'apparentent davantage au singe qu'aux individus de race européenne.

²⁵² Le spectre fantasmatique du Juif violent et transgresseur de la morale ne semble pas éloigné de l'esprit d' Aimard lorsqu'il décrit le Coyote : « des pommettes saillantes, un nez recourbé sur une bouche fendue d'une oreille à l'autre, un menton pointu et relevé vers le nez » ne sont-ils pas, dans l'iconographie populaire, les traits physiques ordinairement attribués à l'archétype du Juif ?

avait été condamné par la population exaspérée, pour avoir assassiné froidement et sans autre motif que sa férocité innée, toute une famille allemande, le père, la mère et trois enfants tout jeunes, qui avait eu pitié de sa misère et lui avait donné une généreuse hospitalité qui l'avait empêché de mourir de faim.

On l'avait surnommé le *Coyote* ; jamais nom n'avait été aussi bien appliqué, car c'était une hyène, un monstre. »²⁵³

Suivant le principe qui servait à caractériser l'Indien dans les premiers moments du roman de l'Ouest, Aimard naturalise les traits moraux de son personnage : si le Coyote est un être de la violence à l'état pur, cela s'explique par cette « férocité innée », c'est-à-dire originelle, native et consubstantielle au personnage.

Le Coyote remplit donc fondamentalement le rôle de repoussoir contre l'action duquel le héros doit agir pour faire triompher les valeurs du Bien, de l'ordre et de la justice. Et dans cette fonction, le bandit remplace allègrement le guerrier indien. En effet, dans *Les Bandits de l'Arizona*, l'Indien ne constitue plus une menace pressante pour les héros car, comme l'avoue don José, les pirates des prairies sont désormais plus à craindre que les Indiens :

« – Dans un pays comme celui-ci, il ne faut négliger aucunes précautions, si l'on veut conserver sa chevelure ; les rôdeurs indiens sont toujours aux

²⁵³ *Les Bandits de l'Arizona*, p.784.

aguets et savent profiter de la moindre négligence.

– D’après ce que j’ai vu il y a quelques heures, je vous croyais dans de bons termes avec ces pillards des savanes.

– Cela est vrai quant aux Indiens, mais vous oubliez les pirates et autres bandits de toute sorte qui pullulent en quête d’une proie »²⁵⁴

Privilégiant la lutte entre héros blancs et pirates des prairies, *Les Bandits de l’Arizona* sont donc le signe d’une mutation du roman de l’Ouest. Le genre voit en effet s’effacer un à un les personnages qui l’ont autrefois peuplé : signe d’une lassitude de la part du public ou conséquence de la disparition de la Frontière²⁵⁵, le trappeur est devenu un personnage secondaire qui, bien qu’il apporte une aide précieuse aux héros, n’a plus la dimension héroïque d’un Balle-Franche ou d’un Cœur-Loyal ; de même, l’Indien n’est plus l’adversaire tant redouté pour sa ruse et sa cruauté, car il est remplacé par un autre personnage archétypal, le bandit, emprunté au genre des mystères urbains.²⁵⁶

Parallèlement à cette dislocation du genre, le lecteur

²⁵⁴ *Les Bandits de l’Arizona*, p.931.

²⁵⁵ Ajoutons une troisième explication : l’émergence de nouveaux personnages, tels le héros colonial, plus en phase avec l’impérialisme dominateur et arrogant des grandes puissances européennes que les trappeurs métis du XVIII^e siècle.

²⁵⁶ Il est d’ailleurs significatif de voir que dans les romans du type des « mystères urbains » ces personnages, véritables aventuriers des villes au service du Mal, prennent les dénominations d’« Apaches » ou de « Mohicans » (cf. Gustave Aimard, *Les Peaux-Rouges de Paris*, publication posthume en 1888 chez Dentu).

assiste à une résurgence des thématiques issues du mélodrame, car derrière la lutte entre les bandits et les Sandoval, se cache un autre enjeu, familial celui-ci²⁵⁷ : sous les traits de l'Urubu, le compagnon du Coyote, se dissimule en effet un certain Gaspard de Mauvers, qui n'est autre que le cousin effroyablement jaloux du général Coulon de Villiers, prêt à faire payer ce dernier pour tous les malheurs et toutes les frustrations qu'il lui a causés.²⁵⁸ Reprise du thème des frères ennemis²⁵⁹, cette rencontre tend à intensifier l'intrigue assez simpliste des *Bandits de l'Arizona*²⁶⁰, en greffant sur les événements principaux des épisodes mélodramatiques générateurs d'émotions chez le lecteur.²⁶¹

²⁵⁷ Les thèmes issus du mélodrame (tels que les retrouvailles familiales après maintes péripéties ou l'amour d'un homme pour une femme qui se refuse) étaient déjà présents dans une oeuvre comme *les Trappeurs de l'Arkansas*. Toutefois, ils semblent faire leur réapparition dans *Les Bandits de l'Arizona*.

²⁵⁸ Cf. *les Bandits de l'Arizona*, p.931.

²⁵⁹ Gaspard de Mauvers voue en effet une haine indéfectible à son cousin, qu'il accuse de lui barrer la route à chaque nouvelle entreprise de sa part. Cette haine l'a d'ailleurs conduit à se bannir lui-même de la société, après des activités frauduleuses exécutées de concert avec le Coyote et qui avaient pour objet la concession familiale en Arizona. Ancien capitaine déserteur de l'armée française, Gaspard de Mauvers incarne parfaitement le type du bandit qui agit par haine de l'autre et non pour lui-même.

²⁶⁰ L'intrigue principale du roman pourrait en effet se résumer à ceci : la tentative de rapt des femmes de la famille Sandoval par l'Urubu et leur libération, prévisible, par un Indien nommé l'Oiseau-de-Nuit, derrière lequel se cache en fait don José de Sandoval. Aimard accomplit tout de même l'exploit de faire tenir cette histoire sur plus de cent soixante pages...

²⁶¹ La résolution finale, l'assassinat de l'Urubu par Sidi-Muley, met fin au dilemme entre, d'un côté, les liens du sang qui unissent Coulon de Villiers à son cousin, l'empêchant de le considérer comme un vulgaire bandit, et de l'autre, le droit de le traiter comme tout malfrat ayant commis ses méfaits au détriment d'autrui. Pourtant, si la bienveillance des Blancs obtient que le bandit ne soit pas scalpé comme ses hommes, c'est cette deuxième option que fait prévaloir Sidi-

En perdant les héros originels du roman de l'Ouest, *Les Bandits de l'Arizona* semble donc abandonner une partie de ce qui a fait l'identité et l'unité du genre. Au début des années 1880, la littérature de l'Ouest semble en pleine mutation. En effet, un autre type de récit, que nous qualifions, après les films d'Hollywood, de roman-western, semble être en germe dans des œuvres comme *Les Bandits de l'Arizona* : la lutte entre bandits et héros blancs, incarnés par la suite par le cow-boy, est déjà en place dans le récit de Gustave Aimard ; de même, les Indiens jouent déjà un rôle plus ou moins secondaire dans l'action.²⁶² L'imaginaire du roman de l'Ouest meurt donc au grand profit de celui du western, davantage axé sur la lutte entre hommes blancs et la mise en scène de types.

3.2.2. L'Indien et la colonisation : du recul à la soumission

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que le conflit racial opposant l'Indien à l'homme blanc est progressivement

Muley, en tuant Gaspard de Mauvers d'un coup de poignard dans la nuque alors qu'il tente d'étrangler le général venu lui rendre visite. À cette résolution par la mort fait toutefois pendant la rédemption finale du Coyote, venu au cours d'une scène vibrante demander à Coulon de Villiers de protéger sa fille restée dans un couvent en Allemagne (cf. *les Bandits de l'Arizona*, pp. 937-938).

²⁶² Philippe Jacquin note que sur mille sept-cent films « western », seuls deux cents mettent en scène les Indiens (*La Terre des Peaux-Rouges, op. cit.*, p.180). Ceci tend à prouver que dans la vision de l'Ouest qui se développe avec le western littéraire et cinématographique, l'Indien ne tient qu'une place très limitée face à l'homme blanc.

évacué de l'œuvre de Gustave Aimard. Constatant ce fait, il nous faut dorénavant essayer de comprendre les modalités de ce recul de l'Indien.

Il semble qu'à partir de la fin des années 1870, il soit de plus difficile d'ancrer la représentation de l'Indien dans une réalité qui lui est de plus en plus réfractaire. À cette époque, nul n'ignore en effet que l'Indien est sur le point de disparaître du continent américain et que le processus de colonisation du territoire bat son plein.²⁶³ Gustave Aimard choisit tout de même de faire figurer les Indiens dans ses derniers romans, car ils font partie intégrante de l'imaginaire de l'Ouest. Toutefois, si ses héros persistent à décrire les Comanches comme les seuls « véritables rois du désert », il ne semble faire aucun doute que ce discours n'est plus cohérent, non seulement avec la réalité, mais également avec les faits mis en scène dans le roman.

Des *Trappeurs de l'Arkansas* aux *Bandits de l'Arizona*, les Indiens semblent en effet avoir radicalement changé de position : d'une situation dominante, de celles qui permettent de s'opposer par les armes au colonisateur²⁶⁴, les Indiens se voient en effet attribuer un rôle subalterne dans la dernière œuvre d'Aimard. Ce recul de l'Indien, déjà manifeste dans *L'Éclaireur* au travers de la figure de l'Aigle-Volant,

²⁶³ L'année 1861 a ainsi vu l'achèvement de la première ligne télégraphique reliant l'est à l'ouest des États-Unis. Au cours de la décennie, le maillage du territoire américain débute également avec la première ligne ferroviaire transcontinentale.

²⁶⁴ De s'opposer ou même de se ranger volontairement du côté de l'homme blanc lorsque celui-ci tente de rétablir l'ordre dans la Prairie en combattant des bandits (cf. le revirement d'attitude de la part de la Tête-d'Aigle dans *Les Trappeurs de l'Arkansas*).

compagnon dévoué aux Blancs²⁶⁵, se radicalise dans *Les Bandits de l'Arizona* avec la soumission des Comanches à la famille Sandoval, censée descendre directement des empereurs incas et incarnant pour cette raison une véritable aristocratie mexicaine.²⁶⁶

Les liens entretenus par les Sandoval avec les Comanches semblent pourtant répondre au principe de réciprocité : les Indiens servent de garde rapprochée tandis que les Sandoval leur offrent protection dans leur citadelle. Cependant, la résolution de l'intrigue laisse percevoir une ambiguïté dans les rapports entre les Indiens et cette élite civilisée.

En effet, pour pouvoir attirer l'Urubu et ses hommes vers un guet-apens dressé dans la ville indienne, don José de Sandoval se fait passer pour un Indien auprès des bandits. Révélant cette supercherie après le récit de la bataille opposant bandits et Comanches, le narrateur feint d'avoir oublié ce détail pour ménager un effet de surprise chez le lecteur :

« Nous avons oublié de mentionner un fait d'une

²⁶⁵ Le guerrier se plaint d'ailleurs du peu de cas que font les aventuriers blancs de lui et des volontés indiennes, en voulant se rendre dans la ville sacrée de Quiepaa-Tani (cf. *l'Éclaireur*, pp. 677-678). Néanmoins, cela ne l'empêchera pas de mener à bien cette expédition en conduisant le trappeur Bon-Affût au cœur même de la ville. Dans *les Bandits de l'Arizona*, cette tendance à considérer l'Indien comme un être discipliné et obéissant à l'égard des Blancs est flagrante (cf. p.886, les paroles échangées entre le Nuage-Bleu et don Agostin de Sandoval).

²⁶⁶ Un des fils de don Agostin de Sandoval n'est rien moins que chargé d'affaires à Paris pour le gouvernement mexicain. De plus, la famille Sandoval possède plusieurs riches résidences au Mexique et un mode de vie bien proche de celui de l'aristocratie française, au grand étonnement de Coulon de Villiers.

importance relativement assez grande. Don Estevan et son frère don José, quand ils habitaient leur résidence de l'Arizona, avaient contracté l'habitude de porter le costume et les peintures des Peaux-Rouges.

Cette mesure, essentiellement politique, flattait beaucoup les Indiens et donnait une grande influence aux fils de don Agostin sur les Comanches, en leur prouvant que les descendants des Incas, dont quelques gouttes de sang coulaient dans leurs veines, ne dédaignaient pas les coutumes de leurs pères.

Les deux hommes en étaient arrivés à s'identifier si bien avec ce costume qu'il était impossible de soupçonner un déguisement, ce qui augmentait leur prestige et rendait les Indiens fiers de leurs chefs, que du reste ils adoraient. »²⁶⁷

À mots couverts, le narrateur avoue donc que les Sandoval ne peuvent pas être considérés comme de véritables Indiens (seules quelques gouttes de sang inca coulent dans leurs veines). De même, l'adoption du costume indien par les frères Sandoval semble plus proche de la démagogie que d'une véritable adhésion à un autre mode de vie.²⁶⁸ Mais ceci ne semble point troubler le narrateur. Don José ne cache d'ailleurs pas cette relation basée sur le mépris de la race indienne lorsqu'il parle des Apaches : « ces démons adorent ma famille, je n'ai rien à redouter d'eux, ils me sont dévoués,

²⁶⁷ *Les Bandits de l'Arizona*, p.933.

²⁶⁸ L'emploi du verbe « flatter » et le syntagme adjectival « essentiellement politique » ne laissent aucun doute à cet égard.

sur un geste, un clignement d'yeux, ils m'obéissent. »²⁶⁹

En évacuant tout conflit racial, et en le remplaçant par un affrontement d'ordre moral entre bandits et héros blancs, Aimard tend à réifier la représentation de l'Indien. La représentation de l'Indien n'étant plus véritablement un enjeu du discours, sa figuration n'en est que plus statique. Il devient ainsi cet ami respectueux et dévoué, qui ne s'oppose et ne trahit à aucun moment.²⁷⁰ Qu'ils soient comanches ou apaches, les Indiens présents dans *Les Bandits de l'Arizona* sont donc soumis aux Sandoval, sans que cette domination soit questionnée ou remise en cause par le narrateur : la soumission indienne apparaît donc comme un fait inhérent à la nature des Peaux-Rouges. Et de ce point de vue, le narrateur, ainsi que les personnages, ne manifeste aucune mauvaise conscience devant le spectacle qu'offrent ces Apaches alcooliques venus servilement renseigner don José sur les agissements des bandits. Son triste sort ne suscitant plus l'indignation de quiconque, l'Indien du roman de l'Ouest est donc peu à peu condamné à périr (ou à se figer dans une posture, ce qui revient au même).

En ce sens, *Les Bandits de l'Arizona* nous semblent, plus que les autres romans de l'Ouest d'Aimard, témoigner de la disparition de l'Indien dans le discours de la littérature d'aventures et de l'effacement progressif de l'imaginaire qu'il a contribué à créer au cours du XIX^e siècle.

²⁶⁹ *Les Bandits de l'Arizona*, p.802.

²⁷⁰ Cf. le personnage affable incarné par le chef indien le Nuage-Bleu dans *les Bandits de l'Arizona*.

Conclusion

L'étude des œuvres de Gustave Aimard nous semble intéressante pour la connaissance du roman d'aventures et de son fonctionnement idéologique et romanesque. Conçus par un écrivain aux qualités littéraires médiocres, un roman comme *Balle-Franche* ne renouvelle pas la vision de l'Ouest. L'Indien y demeure ce sauvage respecté pour sa différence, mais finalement inférieur à cause de son appartenance à une race vouée à être dominée. Trop imprégné par son époque, Gustave Aimard n'a pas déployé assez d'art et d'intelligence pour se soustraire à l'idéologie raciale et aux clichés qu'elle véhicule. Son œuvre doit donc être lue en gardant à l'esprit les données du contexte éditorial et culturel du milieu du XIX^e siècle. C'est en effet à cette époque que l'audience de la littérature s'étend et se diversifie : l'accession du plus grand nombre au statut de lecteur se fait alors au profit d'une homogénéisation et d'une standardisation des produits culturels. La naissance d'une littérature populaire écrite par des auteurs soumis à une rentabilité financière contribue également à faire naître des œuvres dont l'objectif n'est pas la création artistique, mais bien la satisfaction des attentes de lecteurs ne maîtrisant pas tous les jeux de lecture qu'imposent les textes.

C'est dans ce contexte qu'apparaît un auteur dont l'aura d'aventurier contribue à faire vendre les romans, et en particulier sa première œuvre, *Les Trappeurs de l'Arkansas*. Le genre du roman d'aventures est alors un bon moyen pour faire part de son expérience d'un monde, l'Amérique indienne, que beaucoup découvrent encore. Grâce à ses

personnages de trappeurs, Aimard exploite ainsi l'attrance d'un grand nombre de ses lecteurs pour un contact direct avec la nature, porteur d'une forme de spiritualité originelle. L'Ouest sauvage et désertique, avec ses paysages grandioses et vierges de civilisation, sert de support à ces rêveries. L'espace américain devient alors un enjeu symbolique, mais aussi idéologique : destinés par leur nature conquérante à régner sur les sauvages Indiens, les désirs de conquête des aventuriers français ne résistent pas face à l'emprise américaine sur ces territoires et avortent de manière inévitable. Ces héros se conforment finalement à un destin moyen, le mariage et le retour à la civilisation, et abandonnent leurs ambitions premières. Dans l'existence de ces personnages, c'est alors le destin de la France en Amérique qui peut être lu : d'abord mus par une volonté de conquête, les Français ont abandonné la Louisiane par manque d'ambition et d'esprit de conquête. Dans ses récits, Gustave Aimard semble pourtant penser que son pays a un rôle à jouer en Amérique, en tant que représentant du progrès et de la civilisation. Selon lui, la France est ainsi capable de reprendre pied sur le continent, dans des contrées telles que la Sonora, où l'empire espagnol, puis les États-Unis, ont été incapables d'apporter les bienfaits de la civilisation et où le peuple mexicain semble attendre une délivrance. Gustave Aimard rêve de cette nouvelle alliance entre le Mexique et la France et la met en scène dans *Les Bandits de l'Arizona*, donnant en exemple ces deux familles française et mexicaine qui, en s'unissant, inaugurent le destin commun de leurs pays.

Ce point de vue français a bien entendu des conséquences sur la manière dont est abordée l'altérité

indienne et sur le discours idéologique tenu dans le roman. L'aventurier français n'étant pas impliqué dans le processus de colonisation du territoire américain, il lui est en effet d'autant plus facile de déplorer la disparition des peuples indiens et de prendre leur défense. Toutefois, cette composante du discours ne trouve pas d'écho dans les récits : l'Indien y demeure cette figuration stéréotypée et fantasmatique du sauvage, caractérisée essentiellement par la menace qu'elle fait peser sur l'homme civilisé et les valeurs qu'il représente.

Nous avons ainsi pu voir que dans les romans de Gustave Aimard le discours prenant parti pour le peuple indien ne peut être efficace à partir du moment où il adopte une grille de lecture raciale empêchant l'élaboration d'un véritable contenu critique. Reprenant à son compte une représentation raciale de l'Indien et une lecture évolutionniste de l'Histoire, Aimard s'interdit de repenser l'objet de son discours, la question de l'appartenance des peuples indiens à l'humanité. Voyant se dessiner l'impasse à laquelle aboutirait cette reconsidération avortée de l'Indien, Aimard se voit finalement obligé d'opérer une distinction entre bons et mauvais Indiens, faisant ainsi voler en éclats la légitimité de son discours.

Par leur fonctionnement romanesque et idéologique, les œuvres de Gustave Aimard constituent donc un exemple éclairant pour l'approche de cette littérature produite dans des conditions éditoriales particulières : bien que médiocres d'un point de vue artistique, les romans de Gustave Aimard semblent en effet nous en apprendre autant sur l'horizon intellectuel du lecteur-type du XIX^e siècle, que les chefs-

d'œuvre de la littérature écrits durant la même période. Et si l'étude de la littérature populaire doit répondre à la question de sa légitimité, il nous semble bien que ce soit là une réponse.

Bibliographie

L'édition sur laquelle nous avons travaillé est la réédition récente des œuvres de Gustave Aimard (publiée en 2001 et actuellement la seule disponible) :

- Gustave Aimard, *Les Trappeurs de l'Arkansas et autres romans de l'Ouest*, édition établie par Matthieu Letourneux, éd. Robert Laffont, collection « Bouquins », Paris, 2002 (comprend quatre œuvres, *Les Trappeurs de l'Arkansas*, *Balle-Franche*, *L'Éclaireur* et *Les Bandits de l'Arizona*, dont la publication s'étend sur toute la période d'activité littéraire de l'auteur).
- Une dizaine d'ouvrages de Gustave Aimard sont consultables à partir du site Internet de la Bibliothèque Nationale de France, à l'adresse suivante : <http://gallica.bnf.fr>. Ce site propose notamment les œuvres les plus tardives de l'auteur, ainsi que des romans écrits en collaboration avec Jules Berlioz d'Auriac (même si dans ce dernier cas, la paternité d'Aimard n'est pas avérée).

Ouvrages et revues consacrés à Gustave Aimard ou portant en partie sur l'auteur :

- Pour une bibliographie détaillée des articles et

études consacrés à l'œuvre de Gustave Aimard, se reporter à l'édition « Bouquins » des *Trappeurs de l'Arkansas et autres romans de l'Ouest*, page 951.

- Jean Bastaire, *Sur la piste de Gustave Aimard, trappeur quarante-huitard*, éditions Encrage, collection « Travaux bis », 2003.
- *Le Rocamboles*, revue de l'Association des Amis du Roman Populaire, n°13, hiver 2000 (dossier entièrement consacré à Gustave Aimard).

Sur la question du discours de l'aventure à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle :

- Sylvain Venayre, *la Gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Aubier, « collection historique », Paris, 2002.
- Sylvain Venayre, « Le moment mexicain dans l'histoire française de l'aventure (1840-1860) », revue *Histoire et Société de l'Amérique latine*, n°7, premier semestre 1998, p.123-137.²⁷¹

Ouvrages portant sur le contexte éditorial et culturel des années 1850-1880 :

- Dominique Kalifa, *la Culture de masse en France*, tome I, 1850-1930, éd. de la Découverte,

²⁷¹ Consultable sur Internet à l'adresse :

<http://www.sigu7.jussieu.fr/hsal/hsal981/sv98-1.pdf> .

« Repères », Paris, 2001.

- Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, tome III, « Le Temps des éditeurs : du Romantisme à la Belle Epoque », Promodis, Paris, 1985.
- Jean-Yves Mollier, *l'Argent et les lettres : histoire du capitalisme d'édition :1880-1920*, Fayard, Paris, 1988 (en particulier le chapitre intitulé « la librairie politique, le cas d'Edouard Dentu », pp. 300-318).

À propos de l'histoire de la colonisation américaine, nous avons principalement consulté :

- Claude Fohlen, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, coll. « Que sais-je ? », PUF, Paris, 1991.
- James Wilson, *La terre pleurera, une histoire de l'Amérique indienne*, Albin Michel, coll. « Terre Indienne », 2002 (édition originale américaine, 1998).
- Philippe Jacquin, *La terre des Peau-Rouges*, « Découvertes Gallimard », Paris, 1987.
- Philippe Jacquin et Daniel Royot, *Go West ! Histoire de l'Ouest américain d'hier à aujourd'hui*, Flammarion, Paris, 2002.
- Philippe Jacquin, « Les Français à la conquête de l'Ouest » in *Le Mythe de l'Ouest : l'Ouest américain et les « valeurs » de la frontière*, Hors-série Autrement n°71, octobre 1993.

Annexes

Colonisation américaine et représentation du monde indien

Pour une meilleure compréhension de la ligne de fuite idéologique et historique de la représentation des relations entre monde indien et monde blanc chez Aimard, il nous semble utile de faire un retour sur la profondeur historique du « problème indien ».

Devenue épopée nationale pour le peuple américain, la conquête de l'ouest et l'avancée du front pionnier firent émerger un discours littéraire qui s'est peu à peu incarné dans un auteur, Fenimore Cooper. Mais si la littérature s'est emparée de cette histoire, et a pu contribuer à la constitution d'une « mythologie » mettant en scène les différents protagonistes, peuples indiens d'une part, et missionnaires puis colons euro-américains d'autre part, elle a avant tout constitué une réalité historique sur laquelle il nous faut revenir.

La conquête : des premiers moments au milieu du XIX^e siècle

Plusieurs solutions s'offrent à qui voudrait reconstituer l'histoire de la conquête du continent américain par les Européens. La première consiste à faire appel aux nombreux témoignages écrits dont on dispose depuis les premiers voyageurs ayant abordé les côtes du Nouveau Monde jusqu'aux colons venus à la fin du XIX^e siècle s'installer en Californie. Cette source pléthorique fut largement utilisée pour la constitution d'une histoire officielle, mais elle n'en offre pas moins une vision partielle et parcellaire de la conquête, en ne donnant, bien sûr, que le point de vue des colons.

Une autre perspective consiste à tenter de recréer le climat dans lequel est intervenue l'apparition de l'homme blanc sur le continent américain et à essayer de comprendre ce qu'elle a entraîné comme bouleversements dans les structures psychologiques, sociales, politiques et culturelles des peuples amérindiens. Cette idée, née de la reconsidération de l'Indien inaugurée au XX^e siècle, est à l'origine d'ouvrages dont l'intérêt est de prendre en compte ce que les peuples amérindiens ont pu penser, imaginer et faire pendant cette longue période de dépossession de leurs territoires et de destruction de leurs sociétés.²⁷²

²⁷² Parmi les nombreux ouvrages adoptant ce point de vue, signalons Dee Brown, *Enterre mon cœur*, (éd. Arista, 1970) et plus récemment James Wilson, *La terre pleurera, une histoire de l'Amérique indienne*, Albin Michel, coll. Terre Indienne, 2002 (édition originale américaine, 1998).

L'histoire du continent américain ne commence pas à la fin du XVème siècle avec l'arrivée des premiers voyageurs européens. Bien qu'encore difficile à reconstituer, l'histoire de cette partie du monde avant l'arrivée des Européens est aujourd'hui de mieux en mieux connue grâce aux recherches archéologiques et historiques. Probablement venus du continent asiatique par le détroit de Béring à une période glaciaire, les peuples amérindiens ont, au cours des siècles, occupé l'espace qui leur était offert du Canada à l'Amérique centrale, jusqu'à composer une multitude de peuples dispersés à travers le continent. Adoptant des croyances diverses mais non-exclusives, les différentes sociétés indiennes semblent avoir eu des contacts entre elles depuis les origines. Comme le note James Wilson :

« les nombreuses similitudes entre diverses mythologies, croyances et cérémonies indiennes sont la preuve que les sociétés précolombiennes, bien loin d'avoir été encastrées dans une sorte de préhistoire immuable et intemporelle, étaient ouvertes, dynamiques et pleines de vitalité, et qu'elles adoptaient pragmatiquement les pratiques culturelles les unes des autres. »²⁷³

Cette diversité des croyances indiennes s'explique par l'enracinement des mythes originels indiens dans l'environnement naturel. Ce qui nous permet de comprendre

²⁷³ James Wilson, *op. cit.*, p.56.

la tolérance des Indiens envers les croyances qu'ils ne partagent pas : selon leur mode de pensée, si les étrangers croient en d'autres dieux et en d'autres récits de la création, c'est parce qu'ils viennent d'ailleurs et qu'ils ont dû forcément expliquer l'apparition du monde à leur façon.²⁷⁴

« Depuis l'époque de Christophe Colomb, l'aptitude des Amérindiens à syncrétiser deux réalités – à accepter que des peuples différents aient des vérités différentes, à penser que deux affirmations puissent être vraies chacune à leur façon – a toujours déconcerté et agacé des Européens élevés dans la croyance en une vérité unique et monolithique. »²⁷⁵

Face à cet Indien à la fois placide et tolérant, les premiers missionnaires arrivés d'Europe pour convertir ces « impurs » se sont heurtés à une impossibilité : faire accepter comme seules crédibles des croyances qui n'entamaient en rien les leurs. Habitué à voir co-exister plusieurs conceptions du monde et à s'imprégner d'elles, les différents sociétés indiennes n'ont pu adopter le christianisme comme religion unique. Ceci est d'ailleurs probablement une des raisons qui expliquent l'échec de l'évangélisation des Indiens d'Amérique du Nord, au-delà de simples aspects culturels et psychologiques.

On comprend dès lors quelles répercussions l'arrivée de colons au début du XVII^e siècle a pu avoir sur l'univers

²⁷⁴ *Ibid.*, p.35.

²⁷⁵ *Ibid.*, p.36

mental et spirituel des Indiens. Considérant la terre comme une ressource appartenant à la tribu et qu'il faut savoir ménager et respecter, les Indiens du Nord-Est du territoire ont peu à peu été expropriés de leurs terres par un mouvement de colonisation lent mais durable. Justifiant leurs actes par un raisonnement de philosophie politique, les puritains fournirent l'argument selon lequel les populations autochtones ne possédaient pas ces territoires car elles ne le cultivaient pas.²⁷⁶ Et peu importe si les Indiens ont une autre conception de la propriété et si certaines tribus connaissent et pratiquent la culture du sol, l'important est pour eux d'étendre les possessions du Roi d'Angleterre ou de France et d'exploiter les ressources qu'elles offrent : des compagnies se voient ainsi octroyer des chartes leur permettant de tirer profit du sol (en pratiquant la culture extensive et l'exploitation des ressources souterraines) et de la faune (le commerce des peaux devient florissant à cette période mais concerne surtout les établissements français et espagnols).

Au cours du XVII^e siècle, les peuples indiens deviennent peu à peu une menace pour la pérennité du commerce et le bien-être des colons.²⁷⁷ Eloigner les Indiens des zones colonisées devient alors un impératif pour une population décidée à voir en l'Amérique un nouvel Éden. Une lutte

²⁷⁶ Cette idée trouve son fondement chez les penseurs européens, notamment chez le philosophe anglais John Locke, qui fonde le concept de propriété naturelle à partir de l'idée de travail. Dans cette perspective, un territoire n'appartient réellement qu'à celui qui le cultive.

²⁷⁷ Nous ne parlons ici que des colonies anglaises de l'Amérique du Nord et non des colonies espagnoles et françaises, dont nous évoquerons plus loin l'attitude envers les peuples indiens qu'ils ont colonisés.

armée autour de la possession des terres s'organise entre colons et Indiens. En effet, d'abord terrifiés par les armes à feu, les Indiens s'en emparent progressivement, avec l'aide des colons qui leur fournissent, jusqu'à se révéler souvent bien plus habiles au combat.²⁷⁸ Pour signer une paix provisoire et devant la résistance indienne, de nombreux traités entre les deux parties sont conclus. Ces accords reconnaissent aux Indiens le droit d'exister et de rester sur la terre de leurs ancêtres sans être refoulés sans cesse vers l'ouest. Malheureusement, la pression des colons est souvent telle qu'il est impossible pour les autorités d'arrêter le flux de migration vers les territoires indiens. Et la colonisation des terres s'accompagne de la destruction d'un milieu naturel si important pour des populations vivant en adéquation avec la nature depuis plusieurs siècles. L'occupation grandissante des lieux sacrés et des zones dédiées autrefois à la chasse modifie considérablement la relation des tribus indiennes avec leur univers, et affecte profondément le mode de vie et la spiritualité indiens. Sans compter les fléaux qui frappent de plein fouet les communautés comme les maladies venues d'Europe contre lesquelles les organismes indiens n'ont pas pu développer leurs défenses immunitaires.²⁷⁹

²⁷⁸ James Wilson rapporte ces paroles de Georges Washington à propos des guerriers indiens qui ont combattu avec les troupes auxquelles il appartenait : « Ils sont beaucoup plus efficaces que le double d'hommes blancs. S'ils s'en retournent dans leur nation, il n'y aura pas de mots assez forts pour dire à quel point ils nous manqueront. » (Cf. James Wilson, *op. cit.*, p.160)

²⁷⁹ James Wilson, *op. cit.*, p.112 : "Il est difficile d'imaginer l'impact de ce désastre sur la vie des Indiens. Le taux de mortalité excédaient largement tout ce qu'ont connu les nations occidentales modernes. Par exemple, la Première Guerre mondiale (...) a causé la mort de deux pour cent de la population britannique en quatre ans, alors que beaucoup de communautés amérindiennes ont perdu

Si, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, l'Indien est de plus en plus appréhendé par les Anglo-saxons comme un obstacle à la colonisation, des alliances politiques entre confédérations indiennes²⁸⁰ et représentants du roi sont néanmoins conclues : ainsi, au nord-est du territoire, de part et d'autre du lac Ontario, les Iroquois et les Hurons s'allient respectivement aux forces anglaises et françaises. Toutefois, les Indiens font, au final, le plus souvent figure de dupes : après la Guerre d'Indépendance (1775-1783) signant la défaite britannique, les Iroquois, ayant payé un lourd tribut en combattant aux côtés des Anglais, voient leur situation ignorée par les vainqueurs américains, sans pour autant soulever l'indignation de leurs anciens alliés.²⁸¹

Malgré la résistance qu'elles opposent à la colonisation de leur territoire, les différentes nations indiennes sont incapables d'arrêter l'avancée de la frontière : leur lutte politique pour sauvegarder ce que les colons n'ont pas encore

soixante-quinze pour cent de leurs membres en quelques semaines seulement ». Il est à noter que ces maladies ont parfois été utilisées comme arme biologique contre les Indiens : l'exemple le plus souvent cité eut lieu au milieu du XVIII^e siècle, pendant la « guerre de Pontiac », lorsque le commandant d'un fort anglais, Amherst, invitant à des pourparlers des chefs Delawares révoltés, leur offrit des couvertures contaminées par la variole, dans le dessein de porter un coup à la résistance indienne (Cf. James Wilson, p.172).

²⁸⁰ Sous le terme de confédération se cache en fait le regroupement d'une ou de plusieurs tribus indiennes. Ainsi, au XVI^e siècle, la confédération des Iroquois (dont le nom indien exact est « Hotinonshonni ») regroupait cinq tribus : les Mohawk, Oneida, Onondaga, Seneca et Hiawatha. Ce qui a pu faire croire aux premiers arrivants que le système tribal amérindien s'apparentait à l'anarchie.

²⁸¹ James Wilson, *op. cit.*, p.176. Même si on estime que le nombre d'Iroquois avait déjà été réduit de moitié vers 1630-1640, la guerre d'Indépendance des Etats-Unis n'a toutefois pas signé l'extinction des Iroquois (cf. C. Fohlen, *op. cit.*).

touché, se solde la plupart du temps par le reniement des promesses américaines, quand ce n'est pas leur violation pure et simple. Claude Fohlen analyse en ces termes les rapports qui ont été instaurés entre les colons britanniques et les Amérindiens : selon lui, les nouveaux arrivants britanniques ont toujours refusé l'Indien car, persuadés d'avoir en face d'eux « des *Sauvages* imperméables à ce qui, à leurs yeux, représentait la civilisation, ils ont élevé une barrière, que les historiens américains ont appelée *frontière* depuis Frédéric Jackson Turner. »

Cette frontière, à la fois *no man's land*, barrière idéologique et culturelle, et finalement zone de contact, ne fut intégrée dans les esprits qu'au lendemain de l'Indépendance des Etats-Unis. Elle répond à plusieurs exigences : tout d'abord, elle sert à assurer la sécurité des colons, en leur permettant de se déplacer sans craindre les incursions indiennes ; deuxièmement, elle doit garantir le respect des nations indiennes et défendre l'intégrité de leurs territoires. Ainsi, entre 1784 et 1788, plusieurs traités garantissant les propriétés indiennes sont signés avec les Iroquois, les Delawares, les Chippewa et les Cherokees. Mais, d'une part, l'impossibilité de freiner l'ardeur des colons contre des « sauvages » considérés comme nuisibles et, d'autre part, les attaques indiennes perpétrées en représailles contre les forts américains, ne ralentissent pas le rythme des violences :

« Au cours de la décennie qui a suivi l'indépendance, les problèmes économiques, la spéculation effrénée et les disputes relatives aux titres de propriété ont poussé de plus en plus de colons vers

l'ouest, en quête de nouvelles terres, maintenant les Etats-Unis dans un état de guerre permanent contre les Indiens. »²⁸²

Les autorités américaines sont toutefois loin d'envisager comme injuste la lutte contre les tribus indiennes.²⁸³ Selon un point de vue, qui en se radicalisant au début du XIX^e siècle tend à devenir majoritaire dans certaines couches de la société américaine, l'existence des tribus indiennes est considérée comme radicalement incompatible avec l'occupation du territoire par les Américains. À ceci, s'ajoute la conviction que l'Amérique blanche est destinée par essence à s'étendre sur tout le continent nord-américain et que, par conséquent, l'Indien doit légitimement disparaître pour laisser place à la civilisation.²⁸⁴

Il est vrai que les Etats-Unis sont alors dans une phase d'expansion sans précédent dans leur histoire : aux treize Etats du départ sont venus se joindre ceux de l'est du Mississippi, auxquels vient s'ajouter en 1802 tout le bassin ouest du fleuve, appelé alors Louisiane, puis, peu avant le

²⁸² James Wilson, *op. cit.*, p.202.

²⁸³ James Wilson cite ces lignes écrites par Martin van Buren, huitième président des Etats-Unis de 1837 à 1841 : « Aucun Etat ne connaîtra la culture, la civilisation et le progrès, tant qu'on permettra aux Indiens d'y demeurer. » C'est dire la barrière qui sépare les colons, prétendument civilisés, de ces peuples que l'on considère comme irrécupérables et incapables d'adopter des mœurs civilisées.

²⁸⁴ Bien après que cette théorie a engendré ses premières conséquences, le journaliste américain John O'Sullivan lui donne le nom de « destinée manifeste » (*manifest destiny*), croyance en un destin singulier pour les États-Unis, derrière laquelle se réfugient tous ceux qui, durant la seconde partie du XIX^e siècle, revendiquent la destruction du peuple indien.

milieu du siècle, les territoires du sud et du nord-ouest. Au final, la carte des Etats-Unis telle que nous la connaissons aujourd'hui est déjà en grande partie dessinée vers 1850.

Cette expansion a pu être poursuivie grâce à la mise en place d'une nouvelle manière de traiter la question indienne. Cernés par la colonisation de leur territoire, les Indiens se voient proposer de nouvelles terres plus à l'ouest, sorte de réserves dans lesquelles les Indiens sont censés pouvoir vivre tranquillement jusqu'à la fin de leurs jours sans être inquiétés par l'expansion américaine. Dans un souci humanitaire, le déplacement de tribus entières est ainsi programmé sous la direction d'un commissaire aux Affaires indiennes nommé par le gouvernement fédéral. Toutefois, si ce déplacement est l'objet de négociations entre tribus et Etats et ne doit théoriquement pas être entrepris contre la volonté des Indiens, le cas des Cherokees fait tristement figure d'exemple : bien que dotés d'institutions politiques calquées sur celles des Etats-Unis, cette tribu civilisée située à l'est du Mississippi a vu sa souveraineté lui échapper et ses terres confisquées par les autorités géorgiennes. En 1829, le président Jackson, fervent partisan d'une politique d'expropriation, est élu et fait voter l'*Indian Removal Act* (1830), prévoyant le déplacement des tribus indiennes et la redistribution de leurs terres à ceux qui s'en portent acquéreur. Les Cherokees, au terme d'une lutte qui aura duré une décennie et déchirés par des divisions au sein même de leur camp, devront prendre « le sentier des larmes » pour s'établir dans une réserve de l'Oklahoma, parmi d'autres tribus déplacées.

Chronologie du « problème indien »

- 1492 Christophe Colomb débarque sur un île des Bahamas avec ses trois caravelles. Quelques mois plus tard, l'Europe entière découvre l'existence du Nouveau-Monde.
- 1513 Prise de possession de la Floride par Ponce de Leon.
- 1537 Bulle papale *Sublimus Deus*, proclamée par le pape Paul III, affirmant officiellement la nature humaine des Indiens.
- 1581 Première mission au Nouveau-Mexique.
- 1607 Débarquement du *Mayflower*. Durant les premières années du XVII^e siècle, plusieurs attaques indiennes visent les nouveaux colons.
- 1763 Proclamation royale tentant de tracer une frontière entre les colonies britanniques et le « pays indien » à partir des Appalaches. « Révolte de Pontiac ». Depuis le début du siècle, plusieurs guerres opposent Indiens et colons.
- 1775-1783 Guerre d'Indépendance des États-Unis. En 1779,

Georges Washington ordonne que les territoires iroquois « ne soient pas seulement conquis mais dévastés. » Les Iroquois s'engagent dans la lutte aux côtés des Britanniques et payent un lourd tribut. Le Traité de Paris, mettant fin à la révolution américaine, étend les frontières des États-Unis jusqu'au fleuve Mississippi.

- 1803 Achat de la Louisiane à la France. Le territoire des États-Unis se voit doubler.
- 1804 Le Congrès autorise le Président des États-Unis à négocier avec les Indiens pour échanger leurs terres de l'Est contre des réserves.
Début de la politique de déportation des tribus qui entretiennent des relations paisibles avec les autorités des États-Unis.
- 1821 Indépendance du Mexique.
- 1826 Création officieuse d'un Bureau des Affaires Indiennes.
- 1827 La nation Cherokee constitue un gouvernement et se déclare indépendante. La Cour suprême des États-Unis reconnaît ce statut mais déclare les Cherokees « en état de tutelle ».
- 1830 Vote au Congrès de l'*Indian Removal Act* sur une

proposition du Président Jackson. Cette loi prévoit le déplacement des tribus indiennes du Sud-Est vers l'Ouest, en territoire indien.

- 1832 Désignation d'un « commissaire aux affaires indiennes » sous la responsabilité du Département de la Guerre.
- 1845 Annexion du Texas, propriété du Mexique, par les États-Unis.
- 1862 Le *Homestead Act* accorde 64 hectares de terre à l'Ouest du Mississippi contre une modeste somme d'argent à quiconque s'engage à les cultiver pendant au moins cinq ans.
- 1861-1865 Guerre civile américaine.
- 1864 Massacre des Cheyennes à Sand Creek.
- 1865-1867 Batailles incessantes contre les Sioux.
- 1871 Le Congrès américain vote une loi interdisant la signature de traités avec les Indiens.
- 1876 La bataille de Little Big Horn se solde par une défaite du général Custer, commandant du 7^{ème} régiment de cavalerie, battu par les Sioux et les Cheyennes réunis.

« Cette victoire indienne ébranle l'opinion publique : une poignée d'Indiens résiste à l'armée américaine ! Custer devient un martyr de la cause de la civilisation » (Philippe Jacquin, *la Terre des Peaux Rouges*, *op.cit.*, p.111). En outre, cette défaite génèrera chez les Américains un ressentiment à l'égard des Indiens qui sera une des explications du massacre de Wounded Knee.

- 1886 Capture de Geronimo, dernier chef apache à avoir mené la lutte en Arizona et au Nouveau-Mexique contre le déplacement de sa tribu vers une réserve indienne. Une affiche publicitaire pour le Wild West Show prétend que le général Miles (chargé de négocier avec les Apaches) aurait déclaré que Geronimo « était le pire Indien qui ait jamais vécu ». Manière de vanter la hardiesse du chef indien, cette publicité ajoute : « Sa capture coûta au gouvernement américain plus d'un million de dollars. » (cf. Philippe Jacquin, *la Terre des Peaux-Rouges*, *op. cit.*, p.156)
- 1890 Le 29 décembre, massacre de Wounded Knee, au cours duquel « trois cents Indiens environ sont tués sur place ou mourront des suites de leurs blessures. Treize soldats sont retrouvés morts, victimes apparemment de la nervosité de leurs camarades. Plusieurs membres du 7^{ème} régiment de cavalerie se verront décerner la médaille d'honneur du Congrès en récompense de leur héroïsme. » (James Wilson, *La Terre pleurera, une Histoire de l'Amérique indienne*,

pp.351-352). Les soldats américains qui ont tiré étaient chargés de conduire le chef Big Foot et ses compagnons à un rassemblement indien. « Pour les Euro-Américains, le massacre de Wounded Knee, et les images désolantes de cadavres recroquevillés et gelés dans la neige (...) symbolise de façon poignante la fin de la « frontière », d'un processus d'expansion continue qui s'est déroulé sur plus de trois siècles (...). L' « Indien » qui avait barré la route (...) était finalement vaincu. Enfant de l'Éden ou bête sauvage vivant dans un désert, il était enfin renvoyé à son cadre naturel : le passé. » (*ibid.*)

- 1924 Octroi de la citoyenneté américaine à tous les Indiens.
- 1953-1954 Début du processus de *termination*, visant la suppression des réserves indiennes.
- 1960-1970 Début de la lutte pour la reconnaissance des droits indiens.

Iconographie

Gustave Doré (1833-1883), célèbre peintre et dessinateur français, illustra un roman de Gustave Aimard, *Balle-Franche* (paru chez Amyot en 1861).²⁸⁵ Nous présentons ici quelques exemples caractéristiques de son travail.

²⁸⁵ Ces illustrations eurent un succès durable puisque nous en avons trouvé des reproductions dans une édition des oeuvres de Fenimore Cooper datée de la fin du XIX^e siècle. Elles furent également reprises dans les éditions étrangères du roman, comme en témoigne l'illustration n°2. L'ensemble complet des illustrations de *Balle-Franche* est d'ailleurs disponible sur le site Internet d'une université allemande (<http://www.ub.uni-bielefeld.de/KarlMay/aimard/index.htm>).

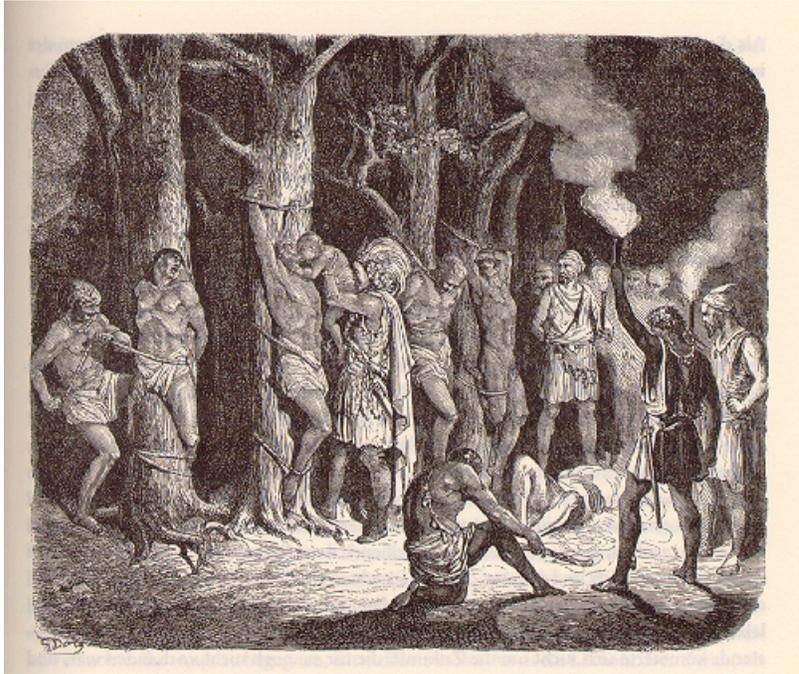


Illustration n°1 : la scène du massacre des émigrants par Natah-Otann et ses hommes. Gustave Doré exploite ici les ressources pittoresques offertes par le récit d' Aimard : « Ce spectacle était hideux, on aurait dit un épisode du sabbat. Ces cinq hommes attachés nus à des arbres, ces deux enfants se tordant en poussant des cris déchirants sur des charbons ardents, et ces Indiens impassibles, éclairés d'une manière sinistre par les reflets rougeâtres des flammes du brasier, complétaient le plus épouvantable tableau que jamais l'imagination la plus folle d'un peintre ait pu inventer. » (*Balle-Franche*, p.308)

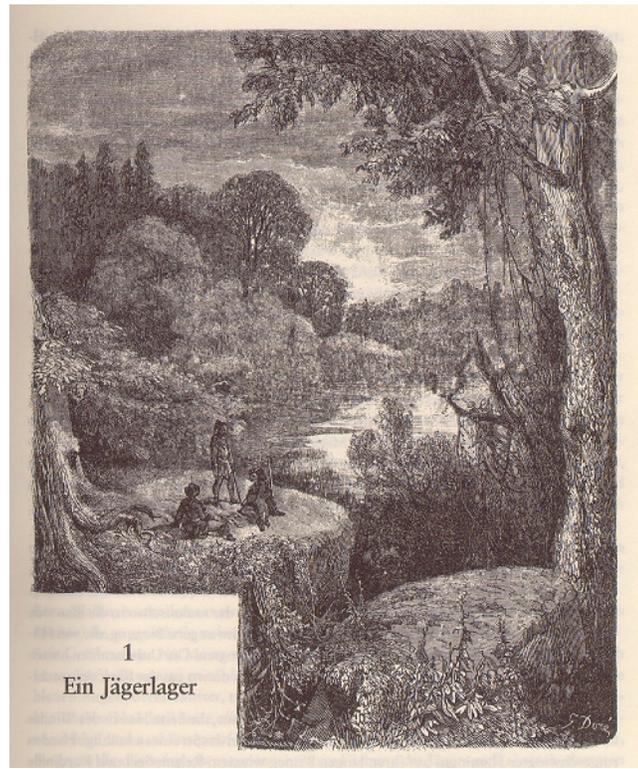


Illustration n°2 : « Un campement de chasse ». Les romans de Gustave Aimard s'ouvrent presque invariablement sur la description du paysage américain et la mise en situation des héros, souvent ébahis par la splendeur des forêts américaines.

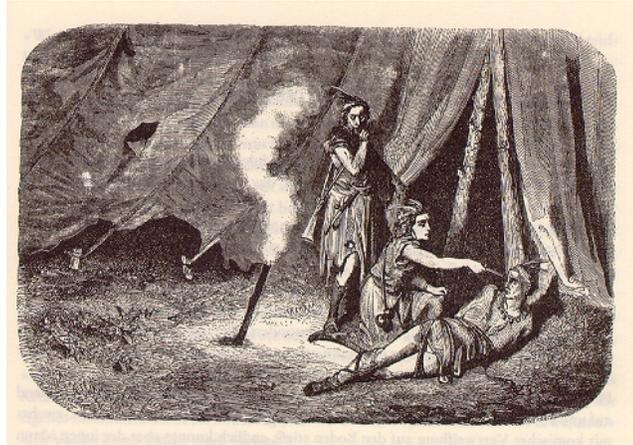


Illustration n°3 : Ultime péripétie avant l'attaque du fort par les Indiens Kenhàs, Natah-Otann est ligoté par la Louve des Prairies, son ennemi intime. C'est ici l'occasion pour faire figurer un élément essentielle de la vie indienne, l'*atepelt*, habitation typique des Indiens des plaines recouverte de peaux de bisons.

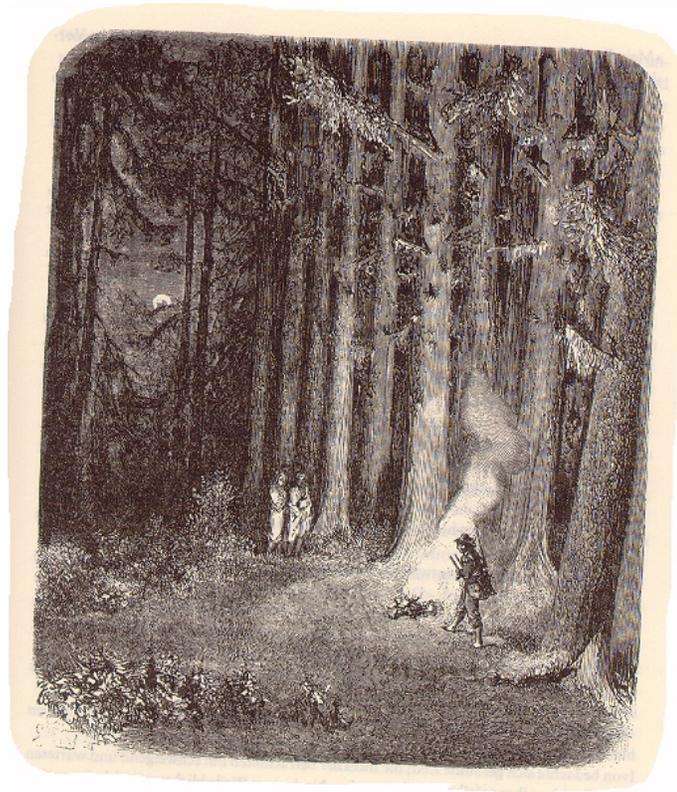


Illustration n°4 : Cette illustration met en avant le caractère effrayant des forêts américaines et insiste sur l'immensité de la Création au milieu de laquelle l'aventurier est renvoyé à sa petitesse d'être humain.



Illustration n°5 : La réception des aventuriers au village Kenhà (chapitre XIV) : à gauche, nous pouvons voir la Fleur-de-Liane, fille adoptive de Natah-Otann épargnée lors du massacre de sa famille ; au milieu, l'Indien Natah-Otann ; à ses côtés, le comte de Beaulieu ; et à l'extrême droite, le trappeur Balle-Franche reconnaissable à son costume (le quatrième homme étant le compagnon et serviteur de Beaulieu, Ivon Kergollec).

